CONGRESO DE LA NACION
BIBLIOTECA

Número 41. Paris. — Enero 1. — 1875.

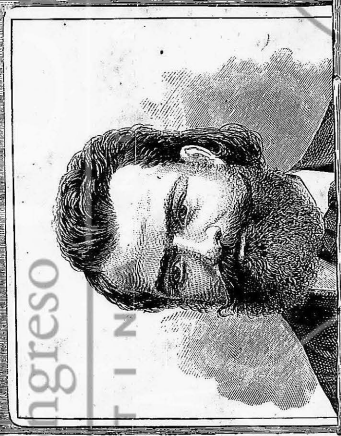
EL AMI CANO

Director y Redactor VARELA.

EL AMERICANO
PERIÓDICO ESPAÑOL Y FRANCES, SALE CUATRO VECES AL MES
No se admiten suscriciones por menos de un mes. — El que se suspenda pa
dica, por cuenta de trabajo.
ANUNCIOS. — Un franco la li

PRECIO DE LA SUSCRICION
Un mes en todas la Americas, menos las Modas.
Veinte reales vellon.
Un franco fr. — En Francia, 4 fr. 50 c. — En Paris Cuatro fr.
Nacionales.

ADMINISTRACION Y REDA UMALE, 17 — PARIS



Ultimo Americano
Conservado por el
Cuidado Nacional
de la Nación
Argentina
Unica Revista de
año Nuevo.

EL AMERICANO

SALUD!

No es una forma oficial arrancada á la banalidad, ni un mero cumplimiento, hijo de la galanteria, lo que al ver nacer el año que hoy empieza nos hace dirigir un saludo á nuestra patria ausente — la América entera — y á todos los que en ella aman la libertad y la justicia.

No! Es un sentimiento íntimo, cordial, amistoso: sentimiento que nos inspira el amor á la tierra en que nacimos, y la dulce fraternidad que nos liga á los hermanos y compatriotas que allí tenemos, y que hoy nos alientan con su simpatía y cariño.

Y créanlo esos compatriotas y hermanos: al hacer votos ardientes por su felicidad, y por la de la gran patria que nos dió el ser, esperimentamos un sentimiento de legítimo orgullo pensando en las conquistas que esa patria acaba de alcanzar, durante el año que se vá á confundir en la corriente del pasado.

Esas conquistas, que hace nnuestra gloria, llaman ya la atencion de toda la Europa, que se ha convencido, al fin, que aquel no es el campamento de la barbárie, sino el templo de la libertad, que hoy alumbra una civilizacion que, sin duda, tuvo aquí su cuna; pero que hoy tiene allí la luz que la vivifica.

Lo sabemos, y la lealtad nos impone decirlo: aun hay Repúblicas en América donde falta mucho que hacer para alcanzar el fin grandioso que se propusieron nuestros padres al enarbolar la bandera de la Independencia; pero una gran parte de los pueblos de Europa ¿no se hallan, por ventura, en mucho peores condiciones que esas Repúblicas?

Lo que allí necesitamos, es paz y libertad.

Hagamos, pues, votos ardientes porque el año que hoy empieza sea próspero y feliz para la América toda, y para aquella gran familia que aspira á la grandeza por el trabajo, y á la gloria por la libertad!

NOVELAS IMPORTANTES

Los lectores de El Americano han pedido observar que, desde su fundacion, no les hemos hecho una sola promesa, *una sola*, de esas que son de práctica para alucinar al público y *engendrar* suscritores.

Poco á poco, y sin hacerlo notar tampoco, y á medida que nos ha sido posible vencer las inmensas dificultades con que en Europa tiene que luchar una empresa como ésta, hemos ido introduciendo mejoras en el periódico hasta levantarlo á la altura en que se encuentra, mereciendo los honores de haber sido declarado, por órganos competentes del viejo mundo, el *mejor y más completo de su género que hoy se publica en su seno.*

Siguiendo nuestra linea de conducta, tenemos hoy que dar una grata noticia á los millares de personas que en toda la América, y aún aquí mismo, favorecen El Americano con su apoyo: — tal es la de que tenemos una coleccion de novelas originales y escritas expresamente para el periódico, que muy luego empezaremos á publicar.

Un eminente hombre público de Chile, quizá su mas reputado escritor, nos ha remitido una lindisima novela, exigiéndonos en pago que ocultemos su nombre.

Si bien lo hemos prometido, nuestros lectores *adivinarán* al autor á las primeras páginas.

Hemos comprado, además, dos novelas originales á dos de los primeros novelistas de Francia y España. La publicacion de sus nombres, en oportunidad, será la mejor recomendacion.

Por nuestra parte, nos ocupamos en escribir otras tres novelitas, cuyos títulos son:

Los Misterios de Lima;

Una Monja Chilena;

Las Noches de Palermo (nombre de la morada de tirano Rosas en Buenos Aires).

Actualmente publicamos una que el gran Castelar [illegible]

[illegible] acion de la del literato [illegible] do.

[illegible] ta novela tendrá [illegible] ICANO.

Esperamos otros detalles para consagrar en El Americano la atencion que merece esta eleccion, de la que debe esperar mucho Venezuela y la democracia americana, si el nuevo presidente, como lo esperamos, se responde á las esperanzas que en él se cifran.

Por lo pronto, nos ocuparemos de que la prensa francesa haga conocer el nombramiento del general Guzman Blanco.

A nuestros lectores.

Este número de El Americano lleva treinta y dos páginas, en vez de diez y seis.

Además, acompañamos una lindisima carátula para los que deseen encuadernar la coleccion.

Es la manera modesta como El Americano festeja el año nuevo.

El que viene — lo esperamos — será otra cosa, sin que esto importe promesas pomposas con que deslumbrar.

Causerie pour la nouvelle année.

A Monsieur Hector Varéla,

Rédacteur en chef de El Americano.

Monsieur et cher confrère,

Le vieux Saturne va encore une fois retourner son sablier et compter sur ses doigts crochus une victime de plus: c'est la *mil huit cent soixante-douzième* depuis que le bonhomme a été mis à la retraite, à l'avénement d'une ère nouvelle.

Il n'en continue pas moins son petit métier, et compte scrupuleusement minutes, heures, jours, années, appuyé sur sa faux et grognant dans sa barbe, comme peut vous en convaincre la lecture des classiques et la contemplation des œuvres des maîtres peintres de tous les pays, — je parle des pays qui se respectent assez pour mettre la mythologie à la base de tout enseignement pratique.

Dans le calendrier chrétien, c'est saint Sylvestre, dont la notoriété est bien moindre, quoiqu'il ait, en son temps, anathématisé pas mal de donatistes et d'ariens, qui préside à la manœuvre du sablier.

Peu importe, du reste, l'essentiel étant de vieillir et d'avoir quelqu'un qui tienne une comptabilité sérieuse pour noter exactement tous les pas que nous faisons vers la tombe.

Vous représentez-vous, en effet, cher Monsieur, dans quelle désorientation nous serions, si, au lieu d'avoir adopté une division régulière du temps, nous vivions au hasard de nos sensations et de nos volontés, sans autre horloge que le caprice, l'intérêt, la fatigue ou la décrépitude?

Vous imaginez-vous anéantis tous les calendriers et almanachs auxquels les honnêtes gens se sont fiés depuis que le monde est monde? Calendriers *solaires*, *luni-solaires*, *lunaires* et *vagues*; calendrier juif, grec, romain et grégorien; almanachs royaux, impériaux et républicains, de Mathieu Laënsberg, de Gotha ou du *Parfait Jardinier*? Ce serait le chaos, Monsieur!

Figurez-vous que, au lieu d'être rappelés tous les 365 jours à la véritable notion du temps par le train et le gala qui se font autour du Nouvel An, par les obséquiosités de notre concierge, les yeux doux du facteur, les nouvelles inventions de Boissier et la carte de visite de cet ami intime que nous connaissons de vue; — figurez-vous que nous avons vécu sans compter les jours, ni même les lunes. Le Temps, au lieu d'être commodément canalisé et jaugé par les instruments horaires les plus perfectionnés et de couler régulièrement comme l'eau du clepsydre; le Temps confond toutes ses vagues dans l'océan des âges, et les fastes mortels roulent et se noient dans une immensité sans route!

L'horloge, le calendrier, mais c'est la moitié de la raison humaine! Que deviendrait le plus intelligent, le plus sage, le plus prévoyant des hommes, s'il n'avait une montre en son gousset, s'il ne savait au juste le quantième du mois et le millésime?

Moins favorisé que les animaux, l'Homme n'a pas, en effet, des signes certains et naturels pour suivre instinctivement la marche des ans. Périodiquement et régulièrement, à heure fixe et à jour dit, le ver-à-soie change de peau, les animaux du pôle changent de pelage, les hirondelles de patrie, la marmotte s'endort et tous font l'amour. Les arbres changent de feuilles et les champs de parure. La nature sait ainsi toujours au juste l'heure qu'il est. C'est un calendrier vivant.

L'Homme, au contraire, dont la véritable définition est «un animal capricieux,» bien plutôt que raisonnable, l'Homme seul vit au jour le jour, sans règles ni traditions certaines: il change bien un certain nombre de fois dans son existence de maîtresses, de convictions et d'appartements; de linge quand il peut et de gouvernement quand il veut, mais tout cela sans succession fixe, au hasard des circonstances et au petit bonheur du jour! Il devient chauve et se ride à tout âge; il s'enrhume en tout temps, il a des rhumatismes en toute saison; les révolutions de son être ne peuvent pas servir à marquer le temps, plus que la girouette ou que le nuage qui passe.

Comment se guiderait-il au milieu de tous ces imprévus, s'il n'avait un mécanisme artificiel qui sonne les [illegible] de lui? Comment le bo[illegible]ier pourrait-il es[illegible] espé[illegible] [illegible]es

on n'était forcé d'entendre tomber bruyamment, une à une, dans le grand réservoir du Passé, les heures vécues et les années perdues.

Ces considérations philosophiques, dont la profondeur m'effraie moi-même, sont pour vous faire comprendre combien il est indispensable de conserver l'habitude de jalonner notre route de points de repère, et comment les fêtes périodiques sont une des plus utiles de toutes les institutions sociales.

Au lieu donc de médire des dates, des fêtes et des anniversaires, de prendre en pitié les étrennes, en grippe les marrons glacés, et en dédain l'exposition de la maison Giroux, il est sage de s'arrêter toujours avec réflexion et émotion en ces points saillants qui dominent le calendrier, comme des plates-formes d'où l'œil embrasse à la fois le paysage en avant et en arrière.

Ce n'est pas trop d'un jour par an pour examiner la route parcourue, pour visiter ses bagages, refaire ses provisions et envisager les étapes qui restent à parcourir; d'un jour pour faire l'appel des sympathies de ses compagnons de route, pour savoir qui vit et qui meurt, et sur qui l'on pourra s'appuyer dans quelque mauvais passage; d'un jour neutre où le passé et l'avenir fraternisent; d'un jour, enfin, dans lequel on puisse faire l'inventaire de ses désirs et dresser le bilan des vœux dont on va, pendant douze mois, poursuivre l'accomplissement.

Si, pendant tout le reste de l'année qui finit on a usé courage et confiance, il se fait en ce jour-là comme une renaissance. Il semble que tous les maux et toutes les défaillances sont jetés au panier avec le vieux calendrier, et chacun se fait un visage aimable, pour gagner les bonnes grâces de l'année qui commence. Les amis s'empressent, avec leurs offres de service, et chacun semble dire aux siens, à la mode anglaise: «Présentez-moi donc à Madame la Nouvelle Année, je vous présenterai ensuite.»

Est-ce aussi, cher monsieur, une coutume américaine que de choisir la date de la nouvelle année pour feuilleter avec plus ou moins de sincérité et d'émotion le livre des amitiés, auquel, par le temps qui court, le grand livre des affaires fait habituellement tant de tort? Se plaît-on aussi chez vous à lancer en ce jour-là aux quatre vents du ciel tout un vol de souhaits, comme pour ressusciter chaque année les espérances, trop souvent mortes avant la Saint-Sylvestre, mais qui, comme le phénix, renaissent de leurs cendres?

Oui, sans doute! Et vos esprits enthousiastes, vos vives imaginations, vos mœurs colorées et poétiques, comme la nature qui vous entoure, comme la langue que vous parlez, ont, je pense, dans vos coutumes populaires, su donner quelque tour grandiose et élégant, quelque touchante effusion, quelque naïvo originalité à ces manifestations amicales.

Pour moi, ignorant de vos usages, et fils d'une terre plus banale, mais désireux, cher Monsieur, de vous exprimer du fond du cœur mes vœux sympathiques pour votre prospérité, celle de l'œuvre à laquelle vous vous consacrez et celle de votre belle Patrie, je renfermerai tous les élans de mes amicales protestations dans la simple formule de tradition:

« Je vous souhaite une bonne année, suivie de beaucoup d'autres! »

Que peut-on souhaiter à l'homme de lettres, au journaliste?

D'ardentes convictions, des dévoûments infatigables, des haines vigoureuses, la rapide conception des grands intérêts qui se débattent sous ses yeux, la persévérance dans l'action, la vivacité de la défense et le courage de l'attaque, le respect de tous les devoirs dans la pratique de tous les droits, la plume à la main et le cœur sur la main!

Ne possédez-vous pas toutes ces armes de lutte et de propagande, et bien d'autres qualités aimables qui ont établi votre notoriété dans la presse française, groupé autour de vous de solides amitiés, et fait de vous, parmi nous, le porte-drapeau respecté et l'organe écouté de l'Amérique latine? Que peut-on vous souhaiter encore, sinon de gagner toutes les bonnes causes que vous plaidez avec tant d'éloquence?

Votre journal, El Americano, à peine né, a conquis déjà une place hors ligne dans la presse parisienne. Une rédaction d'élite s'est disciplinée sous votre habile direction, pour représenter dignement toutes les Républiques du Sud. Il n'est pas de grand intérêt américain que vous n'ayez déjà mis en lumière et dont vous n'ayez sinon assuré, du moins préparé le succès. Vous avez su, pour persuader tous les esprits et gagner des sympathies à ces jeunes civilisations, en faire apprécier la puissante vitalité et les généreuses ardeurs, en décrire le mécanisme, en faire connaître le génie national, les ressources, les plans d'avenir, les personnalités dirigeantes et les célébrités de tout ordre.

Votre journal n'a pas été seulement une admirable source d'informations, mais encore un abrégé de l'histoire de tout ce monde hispano-américain qui, après avoir subi la crise pénible de tous les enfantements, après avoir fait retentir l'Europe du bruit de ses hardis efforts vers l'émancipation, veut aujourd'hui prendre sa part normale à la vie commerciale et sa place respectée dans les relations internationales.

Que lui souhaiterons-nous, à ce vaillant journal, brillant organe du patriotisme, du travail et de la production de l'Amérique du Sud, imprimé comme un livre de luxe, enrichi de toute une galerie d'estampes artistiques? Le succès de sa première année fait présager assez celui que lui réserve la suivante. Les abonnés, c'est-à-dire les amis, les coopérateurs, lui viendront tout seuls; son cercle d'action et d'influence agrandira chaque jour son rayon.

Souhaitons-lui seulement d'obtenir au plus vite la permission de se doubler d'une rédaction françai[illegible] [illegible]tée d'un plus grand nombre l'[illegible]

haremos? Necesitamos ponernos de acuerdo. Pienso que la nueva campaña que se anuncia puede obrar un cambio eficaz.

«Yo partiré al Perú y despues de la guerra, tal vez tu hermano se saciará de honores y de poder, y los pagará concediéndome tu mano. Mi tio, estoy seguro, lo olvidará todo por nuestra felicidad.

«Alma mia, mi Pepa. Ten valor. No para reñir, no; una lucha ahora, romperia para siempre nuestras esperanzas. Confia y espera. Mas es necesario que ordenemos de acuerdo nuestro plan, para vencer á nuestro enemigo.

«Si no puedes escribirme, ni verme, está todo perdido. Es preciso que nos veamos. Habla con esa buena amiga que te entregará esta carta con un millon de cariños de tu — Fructuoso.»

Esa carta me lo revelaba todo. No sé por qué me reí al leerla, si de furor ó de amor. ¡Qué títulos tenia él para dominarme así? ¿Era mi padre? ¿Por qué me hacia la víctima de sus ódios? Mi anciana madre podria cederle. Yo, no, mil veces no. Desde ese momento lo miré frente á frente, desafiándolo, y delante de él mismo interpelé á mi madre sobre su intimacion á Fructuoso.

La señora cayó y se deshizo en lágrimas. El quiso tratarme como á un soldado, haciéndome callar y obedecer. ¿Para qué recordar aquel ardiente diálogo? El tuvo que callar y aceptó mi declaracion de guerra con su mirada y un movimiento de cabeza, sin decirme una palabra. Tal vez no quiso aumentar el dolor de mi madre que tenia su cara cubierta con el pañuelo en que enjugaba su llanto.....

VII

Ayer estuve mal. Los recuerdos que escribí el dia anterior me hicieron daño.

El doctor ha extrañado mucho el quebranto, y como es mi confidente, tuve que confiarle la causa. Leyó y me consoló. El quiere que me habitúe á hacer estos recuerdos con tranquilidad, que tenga valor y serenidad para afrontar el pasado. Su conversacion me ha fortalecido, y él me ha prescrito que la narre aquí: es su receta.

— No recordeis, me ha dicho, esa catástrofe que tanto os espanta, y que yo no quiero saber. Contadme solamente vuestro amor. Su recuerdo puede ser un bálsamo para vuestro corazon. ¿Os visteis con Fructuoso?

— Sí, muchas veces, á pesar de la vigilancia de mi hermano, que me tenia rodeada de guardianes y de espías.

— Los guardianes son temibles. Los espías no.

— Con efecto, los espías fueron pronto míos ó de Fructuoso. Los guardianes se olvidaban de mi cargo, cuando se ausentaba mi hermano.

— ¿Y vuestra madre?

— Ella me queria, me hacia justicia, y tal vez se imajinaba que al fin se santificaria nuestra union. Pero no creo que supiera que Fructuoso me veia.

— Era peligrosa vuestra situacion. Una jóven no puede exponerse jamás á un amor clandestino.

— Lo sé, ¿pero tenia yo la culpa? ¿Deberia yo apagar, aniquilar mi amor, en obsequio de los ódios de mi hermano? ¿Deberia someterme á su capricho y condenar á mi amante á un eterno olvido? ¿Qué razon habia para exijirme tal sacrificio? ¿Qué conveniencia? Mi amor no habria sido amor, si hubiera cedido á semejante obstáculo..... Al contrario, él se exaltaba y se hacia mas ardiente á presencia de tal injusticia.

— Comprendo. Era lo natural, sobre todo cuando no mediaba el respeto al amor ó al interés de nuestros padres, que en ocasiones merece el sacrificio de una hija amante.

— ¡Oh! si esa hubiese sido mi situacion, Fructuoso mismo me habria fortalecido para arrostrarla. Era tan noble, tan leal; y me amaba tan o, que, á pesar de no ser otra la causa de nuestra desgracia que un capricho indigno de respeto, él me trataba siempre como á la esposa que queria recibir pura y honrada.

— ¡Admirable jóven!

— ¿No es cierto? Sí, ¡era admirable, era adorable!.... El primer beso que estampó en mi frente fué tan puro como su amor, y no se ocultó de nuestra amiga confidenta.

— ¿Y como creeis no haberos salvado de una vergüenza?

— Porque al fin fuí madre..... Si ello es mi vergüenza, no la siento. Si es una falta, la he purgado muy severamente...

— No, no lloreis, amiga mia, haced vuestros recuerdos con tranquilidad. Referídmelo todo.

— La última noche, víspera de la partida de Fructuoso á la segunda campaña al Perú, la pasé en sus brazos, desvanecida, extasiada.... No tengo ideas fijas.... Ni quiero tenerlas.... ¿Fui débil? No lo sé. Pero, ¡Dios mio!....

— ¡Basta, no lloreis! Yo os absuelvo con toda la efusion de mi amistad paternal.

— ¡Y vos llorais tambien, y no quereis que yo llore! Todos me han absuelto. Mi madre, mi pobre madre tambien! Ménos mi hermano!...

— ¿Volvisteis á ver al padre de vuestro hijo?

— Sí. Fructuoso volvió con los restos del ejército de Yungai. La campaña habia sido desgraciada. Mi hermano se aprovechó de aquella inmensa desgracia de la patria para llenar su ambicion. Se hizo poderoso....

— Se frustró el plan de vuestro novio...

— Sí; pero él creyó alcanzar mi mano á fuerza de constancia. Se sometió á todo, continuó en el servicio bajo las órdenes de su enemigo, con la esperanza de seducirlo á fuerza de sumision y lealtad... ¡Ah! no puedo mas! Doctor mio, me viene á la memoria aquella horrible catástrofe! Favor, piedad!...

— Llorad, llorad ahora. Venid aquí, á la ventana, respirad la brisa del mar, enjugad vuestros ojos.... Tomad este calmante, que os hará dormir dulcemente. Vamos á olvidar todo eso. Solamente os prescribo que me narreis otro dia, con calma, vuestro matrimonio, vuestra peregrinacion al Plata, cosas así, que os sean gratas, que no os hagan llorar. Recostaos. Yo y sor María vamos á velar vuestro sueño....

VIII

¡Mi hijo! ah! ¿vive aun ó muere? Nada sé de él. ¿Se parecerá á su padre? ¿Será bello, valiente, noble, como él? ¡Tener un hijo, saber que vive, y no conocerlo, no saber como es, no haberle oido jamás!... ¿Hay una cosa mas rara?

Mi voto mas ardiente es que mi hijo no sea jamás el satélite de un déspota. El debe vengarnos, y para vengarnos tiene que ser el azote de todos los tiranos, el paladin de la inocencia y de la justicia!

¡Los tiranos! ¿Hay nada mas horrible? ¿Hay nada mas irracional? ¿Cómo es necesario ser para vivir odiando, para vivir matando, para vivir en lucha constante con todos y con todo; con la justicia, con la honra, con la verdad, con la amistad, con el amor?... ¿Cómo se esplican esos odios tenaces, fervientes, implacables, que la política aborta, y que, unidos en una alma de fiera, producen lo que se llama un déspota? ¡Y para estos locos no hay hospicios! Solo hay honores, riquezas, sumision, humillacion, vileza! ¡Ah! ¡que mi hijo, Dios mio, no sea jamás el siervo de una locura semejante!...

Si él tiene en su alma una chispa de la mia, sabrá ántes morir que someterse á esa infamia, que es propia solamente de esa turba de tontos y de egoistas que llaman pueblo.

Yo, ¡jamás me sometí, jamás me humillé! Si el cielo no pone en mi camino á un hombre de gran corazon, que, por amor ó por lástima, me sacára de la esclavitud, juro que todavía gemiria en ella, pero sin someterme!

— Tu matrimonio está arreglado, me dijo un dia mi hermano, consiento en él....

— ¡Hola! ¿Consientes? le contesté yo; lo mismo daria que no consintieras, si él, tan caballero como es, quiere salvarme de tu opresion.

— ¿Todavía estás loca? Yo no te oprimo.

— Pero has asesinado mi corazon, me has vuelto loca. Mi desgracia es tu obra. Sacrificaste mi amor en aras de tus ódios.

— Quise vengarte y salvarte de la perdicion.

— ¿Vengarme? ¿de qué? ¿de ser amada? ¡Hipócrita! ¿Salvarme de la perdicion? ¿Quién me perdió si fui perdida, sino tu infamia, tus ódios, tu venganza!...

— Te perdió quien te sedujo, y el que seduce á una niña es un criminal.

— Tú lo dices. ¿Y el que seduce á las esposas de los servidores, de los amigos? ¿Y el que no se sácia jamás de seducir, prevalido del poder?....

— Ese tiene el derecho de hacer todo lo que dices, porque puede.

— Pero no debe asesinar á azotes al que supone amante de su mujer! Ni debe matar á sus propios hijos, por suponerlos de otro hombre! Ni debe asesinar al esposo de la hermana?...

— ¡Estás mas loca que nunca! Te haré encerrar otra vez, en el acto, hasta que te vuelva la razon....

— ¡Oh! No; ahora no. Soy la prometida de un hombre generoso, que me salvará, y á quien tú no podrás asesinar!....

— ¡Loca! Necia! ¡Ese hombre sabrá tu historia repugnante y te abandonará!

— Ya sabe mi historia desgraciada, no repugnante, y á pesar de eso me toma por esposa y me salva de ti....

— ¿Quién se la ha referido, di, habla?....

— Solo un infame puede imaginar que una mujer desgraciada sea capaz de engañar al hombre noble que se compadece de ella y que liga á ella su suerte. ¿Te imaginas que yo callaria y no revelaria mi pasado al amigo generoso que me ofrece su mano? ¿Crees que yo le haya mentido amores, ó le haya ocultado la verdad? Le he abierto mi corazon, le he presentado mi pasado. Todo lo sabe, ménos, sí, te lo juro, ménos tu crímen!....

— ¡Ah! Respiro! Has obrado como quien eres, como la hermana de un hombre como yo....

— Si hubiera obrado como tu hermana, habria mentido, habria engañado, habria traicionado, habria...

— Calla, Pepa. Tu ódio á mi te pierde. Esa es tu locura. Sé racional por tu propio interés. Vamos á separarnos. El dia de tu matrimonio será para mi el principio de mi descanso. No volvamos á hablar. ¡Por nuestra santa madre, te pido que me olvides!....

— ¡Perdonarte, sí. Olvidarte, nó! ¿Cómo puede olvidar la víctima á su verdugo?

— Muriendo.

— Matándola. Tú debes saberlo. ¿Por qué no me has muerto á mi? Harta lo he deseado. He deseado mas. He querido matarme yo misma. Desde que tú asesinaste mi corazon, hace ya algunos años, no he tenido otro anhelo.....

— No estarias ahora de novia.

— Sí, no estaria ahora obligada á asirme de esa única tabla de salvacion. Si quieres, la trueco por la muerte. Me caso por salvarme de ti. Por conseguir lo mismo, me mataria, dejaria con gusto que me mataras; y tal vez seria mejor. ¡Quién sabe lo que me vá á suceder!

— ¡Eso no me importa! — dijo él dando vuelta las espaldas, y retirándose despechado, tal vez furioso.

Yo quedé desahogada. Hacia años que no hablaba con él, que ni le miraba siquiera.

No sé cuanto tiempo habia pasado encerrada, sin mas asistencia que la de dos cholas, que cuidaban de mí, y que á menudo lloraban conmigo..... Decian que estaba loca. Tomaban por locura mi dolor; pero era porque no se queria que mis lamentos revelasen la verdad. Al fin me sacaron á la sociedad. ¿Seria por qué habia dejado de lamentarme? Tal vez. Ya entónces mi dolor era mudo, impotente, resignado, no hacia daño.....

En la sociedad, fui muda. Tenia la religion del dolor y me encerraba para rendirle culto, el culto de mis lágrimas. Todos me compadecian, y no disimulaban su compasion. Cada cual se esmeraba en protestarme sus buenos deseos. ¡Qué consuelo! El desgraciado sabe bien lo que valen los buenos deseos de los felices. Le dan risa. Solo estiman las simpatías de otros desgraciados.

¿Mi marido lo seria? ¿Porqué simpaticé con él? ¿Porqué me comprendió él, y se intimó conmigo? Tal vez porque era generoso, y no sabia mentir los buenos deseos con que ofenden los afortunados.

El dia de nuestro enlace volví á hablarle, á decirle la verdad, porque aun era tiempo de que desistiese de tomarme por esposa. El se reia con aquella ingenuidad que le hacia tan amable. Me dijo que le bastaba que yo le tomase como libertador, aunque no le amara, que su oficio era libertar, y que en esta vez lo ejercia conmigo porque me amaba. Si soy capaz de libertar á los que no conozco, me agregó, ¿con cuánta mas razon no me sacrificaria por libertar á la mujer que amo y quien elijo por compañera de mi vida? Pepa, tranquilizaos, me vais á deber amor y libertad!

Así fué. Cumplió como caballero. Pero como el cielo no me ahorró dolores, tambien me arrebató á mi libertador.....

IX

¡Oh qué sublime! Todo está iluminado por la luz de la borrasca!

Son las dos de la mañana. Es imposible dejar de contemplar este espectáculo, por mas que el doctor me ordene dormir en paz toda la noche, sin levantarme.

La tempestad asusta. A mi me deleita. Una luz verdadera, pero vivamente ajitada, intermitente, fosfórica, ilumina todo el horizonte. Es un relámpago perpétuo. El trueno no acaba, redobla en todos los ámbitos, y solo es sobrepujado por el estampido de los rayos que caen acá, allá, mas léjos, en todas direcciones, describiendo violentos ángulos con su fuego, y bordando las nubes con cintas y culebrillas rojas y azuladas. Es un solo trueno, un solo relámpago, pero los rayos y centellas son á millares.

El mar agita sus olas, que parecen de fuego y de esmeralda. Es una esmeralda en combustion, que se liquida y yerve. Sus resplandores dibujan la ribera, é inundan los edificios y los árboles, que parecen fantasmas que dansan y se agitan convulsivamente.

La lluvia es un torrente que se desploma. ¿Porqué no hunde este asilo y la ciudad misma bajo su peso? ¡Cómo reiria el *Gigante*! ¡Ese Gigante recostado sobre la sierra que circunda la bahía! ¿Estará en este momento siempre tendido, siempre dormido? ¿No se agita, ni se despliegan su enorme nariz y su puntiaguda barba con una risa atroz?

¡No, ya el cielo se apaga, el trueno se retira, la tempestad corre, y solo deja en pos el torrente que se desprende de las nubes!

(*Continuará*)

El escándalo de Honduras.

Cuanto á América se refiere excita, como es fácil de comprender, toda nuestra solicitud. Así es que no hemos podido ménos de conmovernos vivamente con el escándalo á que ha dado lugar esta semana la proyectada emision en Paris de un empréstito del Gobierno de Honduras.

Esta operacion, patrocinada por toda la prensa francesa, se anunciaba bajo excelentes auspicios. El Gobierno de Honduras ha cumplido bien sus compromisos financieros y goza por lo tanto de crédito en las plazas europeas.

Súbitamente se ha suspendido á consecuencia de un conflicto ocurrido entre las personas que representan al Gobierno de Honduras en Lóndres y en Paris y que son los Sres. Gutierrez y Herran.

El Sr. Eugenio Pelletier, cónsul general de Honduras en Paris, obrando á instigacion del Sr. Herran, protestó por la vía de la prensa contra la emision proyectada y presentó una queja al procurador de la República en Paris, acusando de estafa, por el hecho de anunciarla, al honorable mister Bedford Pim, nombrado comisario financiero de Honduras por D. Cárlos Gutierrez, que posee, segun es notorio, poderes especiales de su Gobierno para representarles en todas las cuestiones de crédito.

A consecuencia de esta queja, el Sr. Bedford Pim fué preso pero habiendo dado explicaciones y fianza suficientes, se le devolvió seguidamente la libertad.

Sin embargo, la emision quedó suspendida y los fondos de Honduras sufrieron fuerte baja á causa del escándalo dado por el Sr. Pelletier.

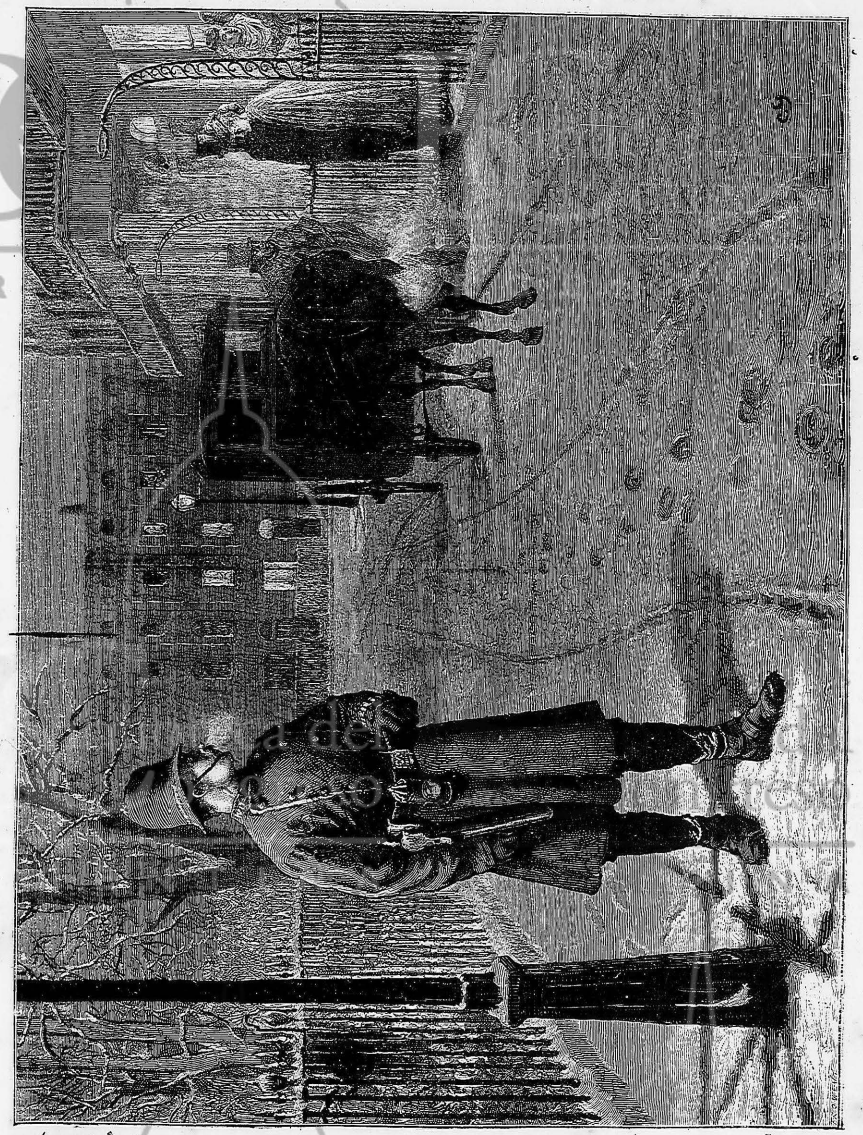
No entendemos juzgar este caso, sobre el cual nos reservamos hablar á fondo con copia de datos; pero desde luego nos es lícito censurar el modo de proceder del señor Pelletier, que teniendo conocimiento anticipado del proyectado empréstito, como todo el mundo en Paris, aguardó al último momento para provocar un escándalo muy perjudicial al decoro y al crédito de Honduras en particular y de los otros Estados americanos en general.

Sobre cuál haya sido el móvil de este ruidoso incidente, nada diremos porque nos repugna descender al sagrado de las conciencias.

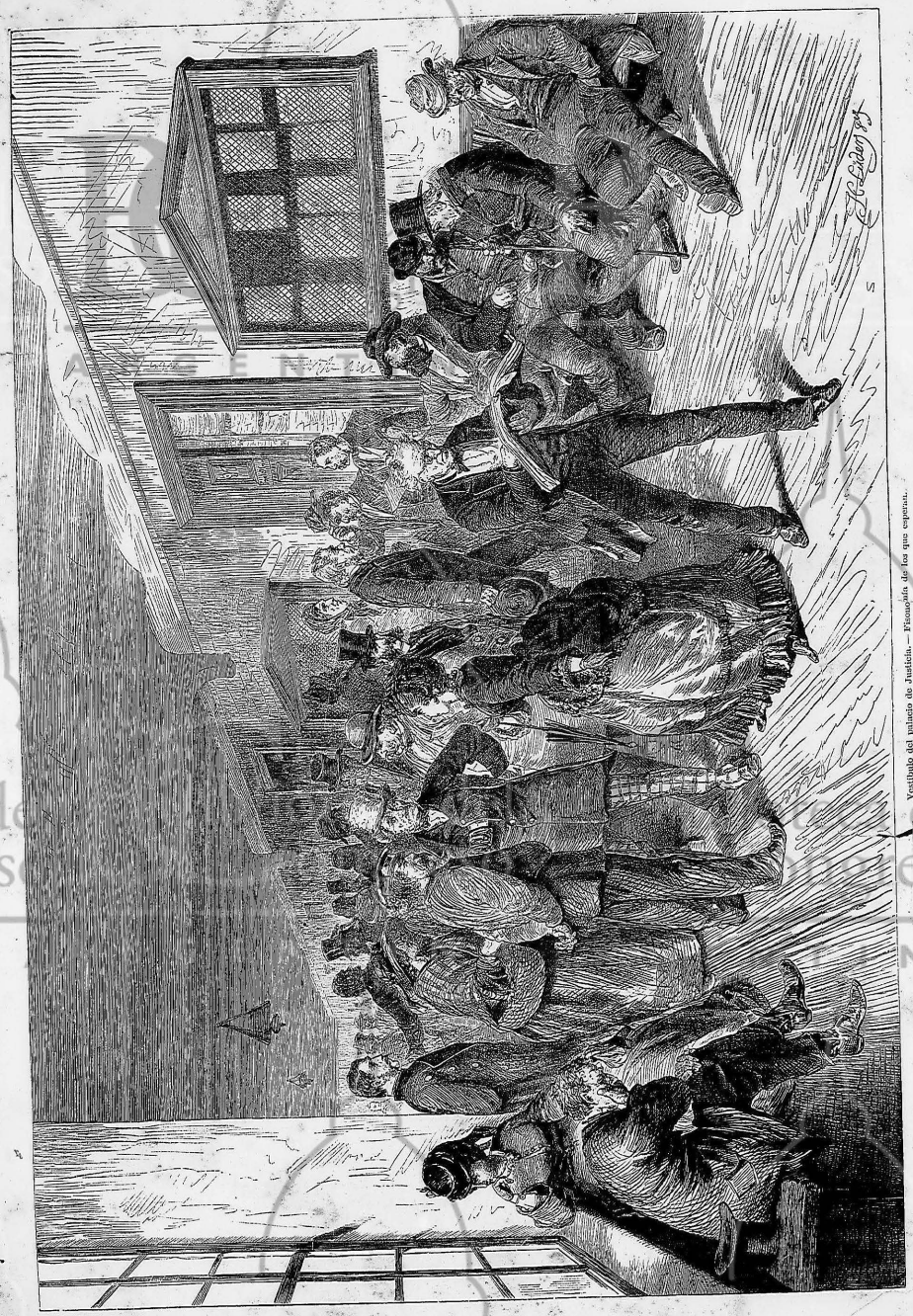
Nos limitamos, pues, á pedir al Gobierno de Honduras, repare enérgicamente el golpe dado á su buen nombre por este escandaloso acontecimiento.

A. d'Artman.

Paris, 31 de diciembre.



Una escena en las calles de Londres: el placer y el deber.



Vestíbulo del palacio de Justicia.—Fisonomía de los que esperan.

ABOLICION DE LA ESCLAVITUD

EN LAS ANTILLAS.

Discurso de Emilio Castelar.

El Sr. **Castelar**: Señores diputados, dispénseme la Cámara si comienzo mi discurso leyendo párrafos de antiguos discursos mios, que son necesarios para explicar y justificar mi posicion personal en este debate.

Era el 20 de junio de 1870: se discutia, como hoy se discute, la cuestion esencial entre todas las cuestiones, la cuestion de la esclavitud; y yo decia entónces estas palabras, que necesito leer á la Cámara:

«En la revolucion de setiembre ha habido dos movimientos: uno análogo al movimiento francés de 1830, otro análogo al movimiento francés de 1848. El partido radical y el partido conservador creen haber firmado en el Código fundamental de 1869 un pacto, cuando solo han firmado una tregua; creen haber encontrado un cauce para mezclar sus corrientes, cuando solo han encontrado un nuevo campo de batalla donde medir sus fuerzas.»

Y despues, combatiendo yo aquella ley de coalicion, ley imperfecta, propuse que se sustituyera por una ley radical, y dije estas palabras:

«Vuestra ley no es ley de caridad, no es ley de humanidad. Vuestra ley exacerba todos los males en lugar de curarlos. Cuando las llagas son profundas, los paliativos son inútiles. Se necesita el cauterio. Y el cauterio se encuentra en la enmienda que yo tengo la honra de proponer: el cauterio se encuentra en la inmediata abolicion de la servidumbre.»

Señores diputados, despues de tres años, de tres años escasos, la abolicion inmediata de la esclavitud en Puerto-Rico se presenta aquí, se presentará aquí por iniciativa del Gobierno en una de las sesiones inmediatas. Y yo os pregunto, yo pregunto á todas las conciencias honradas: ¿puede haber álguien que extrañe mi posicion personal en este debate?

A pesar de eso, señores diputados, yo no hablo por mi voluntad y por mi deseo; aunque pudiera invocar estos precedentes en abono de mi conducta; yo me he resistido á hablar, porque ni siquiera busco en la política satisfacciones de amor propio; solo me satisface el triunfo de los principios, y el bien que puedan reportar á los pueblos.

No hablo por mi voluntad, hablo por exijencias; mas que por exigencias, hablo por mandatos; mas que por mandatos, hablo por imposiciones de la minoría republicana. Cuantos me escuchan saben que si en otros Parlamentos, que si en otras legislaturas he abusado de la palabra, en este Parlamento y en esta legislatura no he usado siquiera.

Gravísimas interpretaciones se han dado fuera de aquí á este silencio, en mi creer, inspirado por altos sentimientos de patriotismo, por altísima razon de justicia; gravísimas interpretaciones, que todas se han estrellado en la serenidad inextinguible de mi conciencia, y todas se han perdido en el justo olvido de la opinion pública. En este sitio, en esta Cámara, diputados eminentes de todos los partidos conservadores, unos que me escuchan, otros, por su desgracia y por la nuestra, de aquí ausentes, me han hablado tambien de ese silencio, me han requerido para que lo rompiese, entre frases de admiracion que yo atribuyo al afecto, y que prueban cómo los oradores eminentes lo iluminan todo con los reflejos de su palabra, cómo las almas elevadas lo elevan todo á las alturas de su propio mérito.

Yo hablaré, señores diputados, y quizá hable disgustando á todos; yo hablaré sobre la política del Gobierno, sobre el cumplimiento de sus compromisos, sobre la situacion del partido que forma la mayoría de esta Cámara, sobre la naturaleza y las tendencias de ciertos poderes altísimos, sobre la actitud que nosotros guardamos, sobre la actitud que debemos guardar, sobre la conducta prudentísima que nos imponen los azares de la patria y las complicaciones de la política europea; yo hablaré de todo esto, cuando pueda hacerlo sin daño de la libertad, ni daño de la democracia, ni daño de la federacion, ni daño de la República: ideas á las cuales vengo prestando fervoroso culto, con una constancia rara y no bien agradecida en estos tiempos, en que los últimos llegados suelen disponer á su arbitrio de la suerte de los antiguos partidos (*grandes aplausos*); constancia de que no lograrán separarme ni ingratitudes, ni olvidos, ni denuestos, ni calumnias; porque las ideas republicanas federales no las tengo yo por complacer á nadie, ni por servir los antojos de las muchedumbres, sino porque están encarnadas en las fibras de todo mi ser; y serán inseparables compañeras de mi existencia hasta la hora misma de mi muerte.

Dicho esto, entro en el fondo del debate.

La minoría republicana votó que se tomara en consideracion la proposicion dando un voto de gracias al señor presidente del consejo por sus palabras sobre las reformas de Ultramar. La minoría republicana votará como un solo hombre que se apruebe esta proposicion.

Señores diputados, al votar *sí* la minoría republicana, no quiere votar con un partido monárquico, no quiere votar con un gobierno monárquico; quiere votar con su propia conciencia, quiere votar con sus propios principios, quiere seguir el polo inmóvil de sus antiguas doctrinas. Y si por acaso el gobierno y la mayoría están con nosotros acordes en este punto, así como en aquellos nefastos tiempos, que ya se ván olvidando, en que combatíamos la monarquía tradicional, la iglesia intolerante, el censo que ahuyentaba al pueblo de los comicios; así como en aquellos tiempos no contábamos el número de nuestros enemigos, tampoco ahora contamos el de nuestros amigos, cuando se trata de afianzar aquí y de llevar á América los principios de libertad y de justicia.

La minoría republicana ha oido un reclamo que no puede jamás desoir, el reclamo de reformas ya prometidas, ya dadas á pueblos de antiguo opresos, víctimas del militarismo y de la burocracia, necesitados mas que ningun otro pueblo de respirar la vida moderna; pueblos que son carne de nuestra carne, sangre de nuestra sangre, huesos de nuestros huesos, pedazos de nuestra alma, parte integrante del territorio nacional, esencia de nuestra patria, que tienen derecho á nuestros mismos derechos, y que si apénas emancipados fueran ingratos volviéndose contra la nacion que reconoce y proclama sus derechos, contra la Cámara que los decreta, y contra el poder que se los lleva, merecerian la ira de nuestra justicia, las reprobaciones del mundo civilizado y la eterna é inapelable maldicion de la historia (*Ruidosos y prolongados aplausos.*)

Hay todavía, señores diputados, otra cuestion importantísima.

Nosotros, como he dicho, sostuvimos en tiempo oportuno la abolicion inmediata de la esclavitud; y sostuvimos esto, no porque nuestros nombres resonaran en el mundo; no como temas académicos sobre los cuales ejercitar una falsa sensibilidad, ó poner las preseas de nuestra retórica, no: sosteníamos esto como una exijencia del progreso universal, como un deber imprescindible de la patria. Trabajo cuesta decirlo.

Bajo este cielo inundado por los resplandores, y á veces por las tempestades tambien de la libertad; á la sombra de esa Constitucion, cuyo título primero amplifica los derechos reconocidos por los descendientes de los Puritanos á los fundadores de la gran República Americana, subsisten todavía millares de infelices, cosas y no personas, instrumentos del trabajo y de la riqueza de otros, sintiendo el calor del espíritu humano en su cerebro y la ignominia de la béstia en su conciencia, que llevan en su frente la marca del ilota, en la espalda la herida del pária, en las plantas el hierro del esclavo, anterior á la Revolucion y anterior todavía al Cristianismo; crímen que debe cesar, hoy mejor que mañana; porque seríamos indignos de llevar el concepto del derecho en la mente y de presentarnos como defensores de la libertad ante la historia, si creyéramos que puede ceder en daño de la patria el cumplimiento estricto del deber, la realizacion purísima de la justicia. (*Repetidos aplausos.*)

¡Ah, señores diputados! La minoría republicana quiere esto, desea esto, en absoluto, suceda lo que quiera, venga lo que viniere, porque es de justicia. Y despues, señores diputados, quiere esto, desea esto, porque, como todo aquello que es de justicia, es tambien de altísima conveniencia política. Por radicales que seamos, por racionalistas que nos mostremos, por independientes que queramos tener nuestras ideas de toda circunstancia de tiempo y espacio, nadie puede negar que un hecho de primera magnitud en la historia trasciende á todos los tiempos; que es un hecho, como ahora se dice, inmanente en todos los siglos.

Italia conserva la educacion estética del género humano, porque Italia es la madre del Renacimiento: Alemania conserva la educacion científica del género humano, porque Alemania es la madre de la Reforma: los Estados Unidos conservan la educacion política del género humano, porque los Estados Unidos son los venerables padres de la federacion republicana: Francia conserva en el Occidente europeo la iniciativa revolucionaria, porque Francia es la madre de la Revolucion: Inglaterra conserva en todo el continente el principio de la estabilidad constitucional, porque Inglaterra es la patria ilustre del Parlamento: y nosotros, españoles, somos, hemos sido, y seremos perpétuamente los mediadores entre el Viejo y el Nuevo Mundo, entre el Viejo y el Nuevo Continente, porque nosotros, nuestros héroes, nuestros marinos, nuestros navegantes, crearon, mas que descubrieron, entre el Atlántico y el Pacífico la nueva tierra de América, para que fuese en el momento mismo en que comenzaba la época moderna y renacia el génio de la civilizacion, como el monumento vivo de la libertad, y con los resplandores de sus horizontes y las bellezas de su próvido suelo, el digno santuario del espíritu moderno. (*Aplausos.*)

Importa poco, muy poco, señores diputados, que se hayan roto gran parte de los lazos políticos, de los lazos materiales que nos unian con América. Los españoles, en el mero hecho de ser españoles, somos esencialmente americanos; y los americanos, en el mero hecho de ser americanos, son esencialmente españoles. Seeward, á quien llora la democracia moderna; Seeward decia concluida la guerra de los Estados Unidos: «España será «siempre; será eternamente una potencia americana.»

El ministro de Lincoln, representante de la integridad de América, decia, repito: España es, ha sido y será siempre una potencia americana. Importa poco que se hayan roto los antiguos lazos materiales. Pues qué ¿la patria es el Estado? ¿La patria es el gobierno? Mezquina idea de patria fuera esa. La patria es el orígen á que pertenecemos, la raza de que somos, la cuna en que nos mecimos, el hogar que tiende sobre toda la existencia la gasa de oro de su poesía, el templo que nos inspiró nuestras primeras esperanzas, y donde como nubes de incienso se perdieron tambien nuestras primeras oraciones; la lengua sobre todo, esta forma de la idea, este verbo del alma: y todo esto es y será, y no puede ménos de ser eternamente español en América; y si nos denuestan, se denostarán á sí mismos; si nos maldicen, se maldecirán á sí propios; si reniegan de nosotros, tendrán que renegar en esta lengua, la mas hermosa, la mas sonora, la mas rica que en el mundo moderno han hablado los hombres (*Aplausos*), y que es como el anillo de oro esmaltado por tantos génios, y con el cual se halla unido el génio español al génio americano, y el génio americano al génio español eternamente, así en las páginas de la antigua, como en las páginas de la futura historia. (*Aplausos.*)

Señores diputados, yo siento, yo deploro que una gran parte del ilustre partido conservador español, se halle fuera de este sitio; yo soy enemigo de todos los actos de violencia, como lo demostré cuando el partido conservador ocupaba el banco del gobierno y yo ocupaba este banco. Por eso yo diré, refiriéndome solo á los conservadores aquí presentes: no creais jamás, en ninguna cuestion americana, no creais á la escuela conservadora.

¿No habeis visto orador parlamentario de ingenio tan claro, de inteligencia tan perspicaz, de palabra tan severa como el Sr. Estéban Collantes, y no se ofenda conmigo, que inferior á sí mismo estuvo anoche? ¿No habeis notado al Sr. Bugallal, vastísima intelijencia en la cual penetran todas las ideas modernas, cómo apénas comprende, cómo apénas explica las cuestiones americanas?

Podrá servir, y aun lo dudo, podrá servir la escuela conservadora para entenderse con las viejas monarquías europeas; para entenderse con las jóvenes democracias solo sirve la política democrática, solo sirve la escuela democrática. Y no os ofendais: hombres tan ilustres como vosotros en naciones extrañas han caido en el mismo error. Los wighs y los torys ingleses, cuando la guerra fratricida y sangrienta, maldecida por Dios y por los hombres, empezó en el Sur, creyeron que se iba á romper el milagro de la historia moderna, creyeron que se iba á concluir la confederacion americana, y lo publicaron hasta en la Cámara de los Comunes; error que han tenido que pagar con su saludable y sublime humillacion de Ginebra.

Un hombre tan eminente como vosotros, uno de nuestros mas ilustres abogados, uno de nuestros mas grandes oradores, fué á Méjico de embajador de la nacion española; llegó, entregó sus credenciales á todos los que representaban la reaccion; y vino, entró en el Senado y dijo el año 1862, que en cinco años una série de monarquías constitucionales se extenderia desde el Potomac hasta la Patagonia. No; aquí, permitidme esta soberbia, nadie mas que nosotros entiende las cuestiones americanas. Nosotros dijimos que Buckanam preparaba la insurreccion del Sur, y la preparó.

Nosotros, cuando Lincoln iba fugitivo huyendo de los salvajes del Missouri que le enviaban asesinos para atajarle el paso al Capitolio de Washington, donde habia de obtener el martirio y la inmortalidad, dijimos que se veria obligado á concluir con la esclavitud, y se vió obligado á concluir con la esclavitud.

Nosotros, en aquellos dias terribles en que á orillas del Rappanock 14,000 de los nuestros morian en la batalla de Beiederikburg por la santa causa de la emancipacion de los negros, nosotros dijimos: adelante, adelante, que triunfareis; y triunfaron.

Nosotros, cuando aquí hubo veleidades de reincorporaciones insensatas, dijimos en nuestros periódicos los peligros de aquellas reincorporaciones, y esas reincorporaciones explican las dificultades y obstáculos de la situacion presente.

Nosotros, cuando se imaginaba por los grandes génios diplomáticos de Europa el envío de una sombra de imperio al suelo mejicano, y aquella víctima de los errores, de las ambiciones, de las injusticias y de los perjurios de los reyes, aquella víctima iba hácia América, nosotros le dijimos en nuestros periódicos, escrito está: «Te aguarda la suerte de Iturbide: crees que vas á encontrar un trono, y vas á encontrar un patíbulo.» ¿Por qué? ¿Por qué, señores diputados? Porque nosotros tenemos el génio del porvenir, y el génio del porvenir es el génio de la América; y como tenemos el génio del porvenir, os anunciamos ahora y os decimos que la negativa de las reformas, que el mantenimiento de la esclavitud, que el imperio de vuestros capitanes generales y de vuestros burócratas perderán á Cuba y Puerto-Rico, y que solamente les conservarán nuestras reformas, nuestros principios. (*Aplausos*).

Señores diputados, la minoría republicana me ha encargado decir, y lo digo con plena conciencia, que quiere con la vehemencia con que la minoría republicana quiere todos sus principios; que profesa, con la fé y con la lealtad con que la minoría republicana profesa todas sus ideas; quiere y profesa hoy, que es necesario, que es indispensable, cueste lo que cueste, la integridad de la patria en Asia, en Africa, en Europa, en América. (*Aplausos*).

¿Por qué, señores diputados?

Nosotros queremos esto, no por un sentimiento egoista y estrecho de patriotismo; lo queremos por un principio humano universal de justicia.

Hoy sabe muy bien la América española, la América independiente, que nada debe temer, gracias á recientes experiencias, á recientes escarmientos; que nada puede temer, que nada debe temer del continente europeo.

Mas á la manera que el dolor aguijonea á los individuos, la rivalidad, la competencia necesaria aguijonea á los pueblos.

Sí, se han concluido los temores de parte de Europa; hay, sí, ciertamente, grandes rivalidades de raza, las hay en el seno de América. Como la tierra está condenada á la guerra de las especies, la historia está condenada á la rivalidad de las razas. Y pudiera haber alguna, quizás haya, que llena justamente del orgullo de su prosperidad y del espíritu de sus principios, quisiera ocupar en el continente americano mas terreno que aquel que le señalaron la providencia y la naturaleza.

La raza española sabe que para contrarestar esto no necesita de la guerra; que afortunadamente las guerras concluyen donde imperan las democracias. La raza española sabe que necesita resolver dos problemas: un problema de política interior, otro problema de política exterior.

El problema de política interior consiste en no creer que la democracia es un principio simple, único. Los principios simples y únicos no existen en la sociedad ni en la naturaleza.

En la sociedad, como en la naturaleza, necesitamos elementos compuestos. Nosotros nos asfixiamos lo mismo en el oxígeno puro que con el puro ácido carbónico. La democracia es liberal, pero tambien es autoridad; movimiento, pero tambien estabilidad; accion, pero tambien freno de esta accion; derechos individuales, pero tambien disciplina y autoridad social. (*Aplausos*).

Estamos dentro de la democracia hispano-americana; en su seno hay un gran principio, el principio de aliar el derecho con la autoridad, y aliar la movilidad, la iniciativa de las muchedumbres, con la tranquilidad, con la solidez de los pueblos y con el firme establecimiento de los gobiernos populares.

Y despues que se hayan resuelto esos problemas interiores, que ya los tienen resueltos en casi todas partes, despues pensará la democracia española de América que no puede vivir aislada, que necesita cada uno de aquellos Estados entenderse con los demás Estados, y renacerá la gran idea de Bolívar, y en el istmo de Panamá, teniendo á un lado Europa y al otro Asia, bajo las manos de los dos hemisferios del Nuevo Mundo, se reunirá la raza española para fundar allí la gran liga de la democracia hispano-americana, para fundar su libre confederacion; y entónces se acordarán de que si les divide el que unos se llámen los mejicanos, los otros argentinos, los otros colombianos, los junta el que todos son españoles, y aparecerá sobre el gran Congreso del itsmo de Panamá el génio de nuestra patria, con autoridad mas grande que la autoridad de nuestros antiguos capitanes, con la autoridad de la razon y del derecho, y con una gloria mas grande y mas ilustre que la gloria de nuestras frágiles conquistas, con la gloria de la democracia y del progreso.

Mas para esto, señores diputados, necesitamos á toda costa conservar, ¿qué? ¿el continente? No; el continente americano vive y vivirá en perpétua independencia. Necesitamos conservar las islas que tenemos. No queremos, téngalo entendido el mundo, aumentar una pulgada mas de tierra, como no sea la pulgada de Gibraltrar; no queremos una pulgada ménos, no lo queremos; no queremos abandonar ni aun el Peñon de la Gomera. (*Bien, bien.*) Y voy á deciros por qué deseo yo la conservacion de todos estos territorios.

El espíritu no es solamente individual, es nacional tambien. Y no es nacional solamente, es tambien espíritu de raza. Y no es espíritu de raza solamente, es espíritu de continente, es espíritu del mundo. Y no es espíritu del mundo solamente, es espíritu humano, absoluto. Y yo declaro que la geografía se somete al espíritu. Esta tierra tan sólida se somete á la idea, como se somete la blanda cera al sello, y conviene en la geografía de la humanidad, conviene en las relaciones entre las razas, entre los pueblos y entre los continentes, que haya puntos de tierra destinados á ser términos medios entre los pueblos, entre las razas y entre los continentes. Eso lo ha habido siempre en la historia; el Rosellon, la Cerdeña, el Languedoc, la Provenza, fueron en la Edad media territorios medios entre Francia, Italia y España, y de aquella mezcla de todas las razas, de aquella confusion de todas las razas, de aquella confusion de todos los espíritus, nació la cultura moderna, que bajo muchos aspectos, aventaja en las riberas del Mediterráneo á la antigua cultura griega. Alsacia cumplió hasta hace poco tiempo su destino entre la raza latina y la germánica.

¡Qué atraso tan grande para el mundo, si hubiéramos de renunciar á la esperanza de que Alsacia volviese á ser de la nacion francesa! Los alsacianos nacian alemanes y franceses á un tiempo; alemanes por su raza, franceses por su nacionalidad; sabian las dos lenguas como no se suelen aprender las lenguas sino cuando se aprenden desde la cuna; traducian las obras del espíritu latino al aleman y las comunicaban al Norte, y traducian las obras del génio aleman al francés y las comunicaban al Occidente.

¡Qué pérdida tan grande en la química de las ideas, si hubiera de ser la Alsacia perpétuamente germánica! Eso mismo ha sucedido en Saboya.

Los saboyanos ni son franceses, ni són italianos, pero son lo uno y lo otro; por eso Cavour pudo llevar á Italia el génio de Francia, porque sentia en su alma unirse el alma de Italia con el alma de la nacion francesa.

Señores diputados, lo que sucede entre los pueblos, lo que sucede entre las razas, debe suceder tambien entre los continentes.

Y esta mañana mismo miraba yo con orgullo, digámoslo así, nuestras hermosas posesiones en las Antillas, é involuntariamente me acordaba de aquel hermosísimo archipiélago griego, donde el génio de Asia se desposaba con el alma de Grecia, y que era término medio entre las mas ilustres porciones del antiguo continente.

Al mirar las Antillas, decia para mí: ¡cómo estas islas se van apartando del continente americano y se van acercando hácia el continente europeo! ¿Por qué? Porque estas islas son mediadoras necesarias, indispensables, entre el génio de Europa y el génio de América.

Esta idea en sus comentarios es mia; en sus fundamentos es de uno de los mas grandes políticos. Yo he observado que, así como nosotros los andaluces, es decir, mis paisanos, representan el génio artístico de la patria, los aragoneses representan el génio político. Por eso han conservado tanto tiempo su libertad; por eso cuando vais á Aragon y veis á los defensores de Zaragoza, descubris que aquellos milagros se han hecho porque dos siglos de despotismo no pudieron extinguir la dignidad individual que les habian dado sus grandes Parlamentos.

De allí son los mas ilustres hombres políticos de nuestra nacion: Pedro III, el mas grande de su tiempo, el mas gran político del siglo XIII; Pedro el del Puñalet, el mas gran político del siglo XIV; Fernando V, el mas gran génio político del Renacimiento, segun el dicho de Maquiavelo, confirmado despues por toda la historia.

Pues bien; el conde de Aranda, aragonés tambien, quiso, y por un momento lo logró, hacer que España entrara en el génio del espíritu moderno. Era enciclopedista como su siglo, y le decia á Carlos III: no es posible conservar el continente americano; haga V. M. otros tantos Estados de aquellos grandes imperios, y resérvese V. M. exclusivamente las islas.

Hé aquí, señores diputados, la prevision del génio que se inspiraba en las ideas de su tiempo, confirmadas por la sucesion de los hechos.

El continente no puede pertenecernos, no debe pertenecernos; hay que renunciar por Europa en absoluto á toda veleidad de reconquista en el continente americano, y hay que conservar las islas, porque son los escollos donde se levantan los faros luminosos de nuestras ideas, porque son la cadena de oro que une á los continentes, porque están destinadas, despues que concluyan las federaciones entre los pueblos y las razas, á servir de jalones para que comience la federacion de los continentes, la política humanitaria.

Así es, señores diputados, que todas las potencias de Europa, ó casi todas, tienen ó han tenido en el presente siglo alguna isla en el mar de las Antillas.

Las han tenido los dinamarqueses, los suecos, los holandeses; las tienen los ingleses; las tienen los franceses; no las tienen quizá los italianos en castigo de no haber sabido leer el génio en la frente de su hijo mas ilustre, en la frente de Colon; tenemos nosotros la parte mas hermosa y mas rica, la llave del golfo mejicano, el camino al centro de América, porque, como ha dicho un gran orador, habia de hundirse entre el Atlántico y el Pacífico aquel continente y si solo quedaran allí las cimas de los Andes, sobre ellos se levantaria el génio de España como una petrificacion jigantesca.

El Sr. **Presidente**: Perdone V. S., Sr. Castelar; habiendo pasado las horas de Reglamento, se va á preguntar si se proroga la sesion.

El Sr. **Secretario** (Lopez): ¿Acuerda el Congreso que se prorogue la sesion? (*sí, sí.*)

El Sr. **Presidente**: Queda prorogada. Continúe V. S. Sr. Castelar.

El Sr. **Castelar**: Pero, señores, para esto se necesita una cosa; para esto se necesita que España sea accion y no reacion; libertad y no arbitrariedad; justicia y no privilegio; abolicion de la esclavitud y no eterno predominio del negrero en la parte mas hermosa del planeta.

Señores, tengamos para decir la verdad, la franqueza, la energía, la virilidad que tuvo el sabio, el virtuoso, el inmortal Lincoln en presencia del Potomac ensangrentado, cuando caian como la mies los hombres á sus plantas, cuando la caballería americana perseguia á Lée en su camino, y se acercaba la artillería á la Babilonia de la esclavitud, á Richmond, y él tocaba, por segunda vez elegido del pueblo, en la cima del Capitolio, y mirando todas aquellas ruinas, y viendo el humo que se levantaba de aquellos incendios, y escuchando el lloro de las madres mezclado con el gemido de las víctimas, decia: «si la riqueza acumulada por doscientos cincuenta años de esclavitud tiene que perderse; si por cada gota de sangre que el látigo del negrero ha arrancado de la espalda del esclavo tuviéramos que arrancar á las venas de los propietarios un arroyo de sangre con la espada, en esto no verá nadie, que de religioso se precie, sino el cumplimiento de la divina justicia sobre la faz de la tierra.» (*Aplausos.*)

Y si España, señores diputados, si esta nacion que todos queremos tanto, y por la cual moriríamos todos, si España ha de ser como quieren algunos generales arbitrarios, burócratas codiciosos, aduaneros egoistas, censores que ahogan el pensamiento humano, huestes desenfrenadas que asesinan á los niños, la barca de la trata, la Babilonia del ingénio, y allá en último extremo el bazar y el mercado de los esclavos, ¡ah! levantaos comigo y decid: ¡maldito sea el génio de nuestra patria!

Señores diputados, pero España ¿significa esto? España ¿es esto por ventura? Pues ¿qué significan todos esos nombres, qué representan todos nuestros trabajos, qué sois vosotros aquí, mayoría radical, lo digo sin aduladores, porque dia llegará en que tambien os diga verdades amargas; qué sois vosotros, sino la expresion mas liberal del poder legislativo que desde principios del siglo ha habido en nuestra patria?

Pues qué, ¿España no es hoy soberanía popular, sufragio universal, derechos individuales, democracia, todo el espíritu moderno? ¿Y quereis negar el espíritu moderno á esa América de donde el espíritu moderno vino? ¿Qué creis que representan los doblones de los negreros, las cajas de harina de esos fabricantes, de que nos hablaba ayer el partido moderado, siempre utilitario; qué representa todo eso delante del inmenso Océano del espíritu moderno?

¡Ah! calumnian á nuestros padres, los calumnian aquellos que dicen que nuestros padres llevaron á América un espíritu estrecho y egoista.

No, no es verdad; eso lo podrian decir los ilustres capitanes que peleaban por su independencia, con la injusticia que suelen usar todos aquellos que defienden un principio, contra los principios antiguos, con la injusticia que usaban San Pablo y los padres de la Iglesia con el paganismo, y con la injusticia con que Voltaire trataba el catolicismo.

Pero la historia dice otra cosa: la historia dice que nuestros vireyes eran sábios, que nuestro Consejo de Indias un modelo, que nuestras leyes las mas humanas, las mas previsoras de cuantas leyes coloniales habia en aquel tiempo; que el mismo sacerdote católico, con ese espíritu democrático, cuya esencia forma la base de la Iglesia y constituye su gloria, protejia al indio, le amparaba de las acechanzas del blanco, elevaba en él la idea de la personalidad humana, la idea de la inmortalidad del alma; le prohibia prestar dinero á sus dominadores, y hasta le dejaba que se gobernase por sus caciques y que uniera con su mal aprendida ortodoxia las herejías inspiradas en la naturaleza. El siglo XVI llevaba allí lo que teníamos, llevaba nuestros grandes capitanes, nuestros héroes, nuestros descubridores, y el siglo XVII llevaba lo que teníamos, nuestra organizacion teocrática, gerárquica y monárquica; y el siglo XVIII llevaba el espíritu moderno; y el siglo XIX, por una injusticia incomprensible, no habia llevado este mismo espíritu moderno hasta ahora al resto de nuestras posesiones; pero esta hora es una hora solemne; este dia es el último dia de la España antigua, que se derrumba sobre las cadenas rotas del esclavo, y el nacimiento de otra España que por medio de sus ideas se une indudablemente á la América de la libertad, de la democracia y del derecho.

¡Ah, señores diputados! contra todo esto ¿qué hay? Pues hay el interés de unos cuantos propietarios de esclavos; ¿y cómo ha de consentir el mundo moderno que estos propietarios de esclavos resistan con mas fuerza y mas derecho que toda nuestra civilizacion?

Se hablaba mucho de influencias extranjeras. Pues qué, señores diputados, ¿por ventura se necesita en el siglo presente que venga la imposicion de los extraños á hacer cumplir la justicia? Pues qué, si cuando no habia el telégrafo, el vapor y la imprenta, los pueblos obedecian todos á una misma idea, ¿quereis que no obedezcan á una idea en la generacion presente?

Hay, señores diputados, dos naciones que son los dos extremos, que son los dos polos de la sociedad humana; la una, la Rusia con sus antiguos siervos; la otra, la América sajona con sus antiguos esclavos. Rusia cree ser la civilizadora de Oriente, la civilizadora del mundo primitivo; la América sajona cree ser la civilizadora de Occidente, la civilizadora del nuevo mundo. Rusia, contra las protestas de la nobleza, contra las protestas de su clero, allí tan reaccionario, contra las protestas de todos los poderes de aquel inmenso imperio, ha abolido la servidumbre en 1861, y América abolió por entónces tambien la servidumbre.

El dia 4 de marzo de 1861 subia Lincoln al Capitolio, y el 5 de marzo de 1861 leia Alejandro el rescripto declarando la emancipacion de los siervos. Cuando la Rusia ha renunciado á todo su predominio diplomático en Europa; cuando ha renunciado á todas las complicaciones de Oriente; cuando ha renunciado á todo su influjo en Occidente, miéntras realiza la abolicion de la servidumbre; y cuando el génio de la América democrática ha puesto en armas dos millones de soldados, 500,000 ginetes, y ha talado sus campos, y ha consumido parte de sus ciudades, y ha sacrificado innumerables de sus ilustres hijos, ¿creeis vosotros, señores diputados, por ventura, que todos esos hechos no han de influir en nuestra sociedad, en nuestra patria, como influye la luna en la tierra, y como influye la tierra en la luna? Aquí no hay, aquí no puede haber, aquí no habrá imposicion extranjera. Lo que hay aquí, lo que no puede ménos de haber, es la influencia del espíritu universal humano.

Y ahora, os digo, señores diputados, ahora os digo que necesitais á toda costa, que necesitais á toda prisa realizar vuestra promesa, porque no se puede de ninguna manera proferir la promesa, abolicion inmediata, sin que sea una verdad inmediata tambien la abolicion de la esclavitud. Pues qué, ¿os arrepentireis vosotros, se arrepentirá esta Cámara, se arrepentirá el Gobierno de la palabra que ha dado? ¡Es imposible! Las amenazas militares, léjos de intimidaros, son el acicate, que os mueve á cumplirla mas pronto. (*Aplausos.*)

Diga lo que le plazca la aristocracia militar aun cuando no haya para contestar ministros de la Guerra en ese banco. Pues qué, ¿creen esas ilustres espadas que han de poder contra la democracia lo que han podido por la democracia? ¿Creen que han de poder contra el derecho lo que han podido por el derecho? ¿Van otra vez á decirle á la Revolucion de Setiembre: «Atrás, porque el filo de mi espada es tu límite?» No, les diria yo. Vuestras espadas fueron nuestras humildes servidoras; vuestras espadas fueron el instrumento providencial de nuestras ideas. (*Aplausos.*)

Nosotros respetamos vuestra dignidad militar, que es gloriosa, pero á cambio de respetar nuestro poder político, que es legítimo. (*Aplausos.*)

Aquí no se legisla en los cuarteles; aquí se legisla en las Cámaras. (*Aplausos.*)

Lo que nosotros decretemos será ley para las provincias españolas y para las provincias americanas; porque á medida que la autoridad es mas legítima, la fuerza es mas innecesaria.

Señores diputados, el universo se rige por la fuerza; la sociedad por ideas. Y la idea mas viva del mundo moderno es la idea fundamental de nuestras doctrinas. Si lo que distingue al hombre de los demás animales, muchos de los cuales nos son superiores en fuerzas, en duracion y en agilidad, es la soberanía de la inteligencia, lo que distingue á los pueblos progresivos, á los pueblos humanos, de los pueblos dormidos en el sueño fatal de la materia; lo que distingue á Suiza de Turquía, á América de China, es la libertad, que aisla á cada hombre en el seguro inmortal de su derecho, que junta todos los hombres por la autoridad de la ley, bajo la severa disciplina de los deberes y de las autoridades sociales. ¡Oh libertad, libertad querida! hoy que tantos te desconocen ó te maldicen; hoy que tantos de tus hijos te abandonan; hoy que tantos de los que fueron tus héroes y hasta tus mártires te abandonan porque, paciente é inmortal como la naturaleza, no te prestas á la realizacion de sus ensueños ó á la satisfaccion de sus ambiciones; yo te veo serena sobre nuestros desórdenes; inmaculada sobre nuestras faltas y nuestros errores; tranquila sobre nuestras tempestades;

mujer simbólica del gran pintor sevillano, con la cabeza perdida en la luz increada, las plantas sobre la serpiente del mal; virgen purísima concibiendo las ideas que han de ser nuestro consuelo y nuestra gloria; madre fecunda engendrando las generaciones que han de continuar la serie maravillosa de los humanos progresos sobre la faz de la tierra. (*Ruidosos y repetidos aplausos.*)

¡Ah, señores! un eminente orador de la minoría conservadora, vuelvo á repetir, ausente por nuestro mal esta tarde, me recordaba que yo había dicho que buscar el génio que había creado la democracia moderna, era como buscar el escultor que ha tallado las montañas, ó el arquitecto que ha construido los valles. Es verdad; cuando un hombre, por grande que parezca, se gloria de haber creado la democracia moderna, me parece á mí como

Un visitante importuno que se presenta en 31 de diciembre.

aquellos hombrecillos del Micromegas de Voltaire, que delante de los gigantescos habitantes de otros mundos se vanagloriaban de haber creado todo el universo.

Sí; la democracia moderna la han creado muchas fuerzas: el espíritu evangélico; la irrupcion de los pueblos germánicos que selló con sello indeleble la dignidad individual de nuestros corazones; la irrupcion de otros pueblos, mas terribles aun, que contrastaron la reaccion carlovingia; la mano misteriosa que sublevó las muchedumbres para llevarlas á las cruzadas, y la mano, misteriosa tambien, que providencialmente las detuvo: la nube de gremios, y de jornaleros, y de comunidades, y de ayuntamientos que comienza á cerrar la época de la guerra para abrir la época del trabajo: los cismas que destruyeron el poder de la teocracia, los concilios del siglo XIV y del siglo XV, que evocaron el espíritu republicano del Evangelio; la reforma que emancipó la conciencia; el renacimiento, que nos reconcilió con la naturaleza; el descubrimiento de la imprenta, que nos dió el talisman de la inmortalidad; la pólvora, que puso el fuego de Prometeo en nuestras manos; la brújula, que dominó el mar; el telescopio, que escudriñó los cielos; la filosofía moderna, que trajo el derecho natural, como la antigua metafísica griega había traido el derecho romano; la Revolucion, que ha quitado todos los escollos que se oponian á la marcha de nuestros ejércitos hácia su ideal; que así como todas las revoluciones geológicas convergen á producir el organismo humano, compendio de la naturaleza, todas las evoluciones históricas convergen á crear la democracia, compendio de la sociedad y de su inmortal espíritu. (*Grandes aplausos.*)

Como nadie ha creado la democracia, nadie tampoco puede destruirla. Para intentar las reformas, así en Ultramar como en España, convertid los ojos á todas partes, y ved cómo no le queda, no, á la reaccion, asilo alguno en la tierra. ¿Dónde le tiene? ¿Dónde está aquella córte doctrinaria en que se fundaban nuestros moderados? ¿Dónde está aquella Santa Alianza en que se fundaban nuestros absolutistas? ¡Ah, señores, nada de eso existe! Mirad á Roma: ayer la presidia el génio de la teocracia moderna; hoy es capital de Italia. Sobre el monte Aventino, donde se arrastraban los penitentes, hoy resuenan los tribunos. Mirad al Austria, la clave de la Santa Alianza, la palanca de Meternich. ¿Dónde está? ¡Ah! el Austria ha roto su Concordato teocrático, el Austria ha sacado del cinabozo á sus pueblos y los ha convertido en pueblos autonómicos; ántes citaba á los reyes para repartirse el mapa de Europa, y hoy cita á una Esposicion universal á los pueblos para que vean los milagros de la industria y del trabajo. (*Aplausos.*)

¿Qué es ya, señores diputados, de la antigua Prusia? ¿Quién será el insensato que crea que la Prusia va á ser un elemento favorable á los reaccionarios en el mundo? El rey Guillermo es una maza de la cual se sirve un génio superior para aplastar á los reyes de derecho divino y para destruir antiguos imperios.

El génio florentino del caudillo de Alemania, hoy quebranta algo mas formidable que todas nuestras aristocracias, la Cámara de los señores, y hoy quita su influjo á los bienes nobles en los círculos administrativos, y hoy llama al sufragio universal á los pueblos alemanes, y hoy realiza la idea de la unidad, que es una idea revolucionaria, porque la Alemania, que es hoy una federacion imperial, será en un porvenir muy próximo una federacion democrática. ¿Y la Francia? La Francia, oprimida ayer por aquel Bonaparte inconstante y voluntarioso que resucitaba el Imperio y la esclavitud en América; la Francia, así la democrática como la conservadora; la Francia entera es ya definitivamente una gran República. Permitidme que salude á la vecina nacion, y que la salude porque, á pesar de las grandes desgracias que ha sufrido, no ha desconfiado de sí misma, y porque cree hoy en la santa virtud de la democracia y en la eficacia de la República.

¿Y por ventura la América está en otro camino? ¿Ah! Grant ha sido reelegido con aquel gran sentido político que tiene el pueblo americano, y ha sido reelegido porque tomó á Richmond, la Babilonia del esclavo, y porque hoy sostiene que los negros pueden llegar á las mas altas dignidades, en una raza que, si desciende de los Puritanos de la Nueva Plymouth, tambien desciende de los caballeros de la antigua Inglaterra.

Y nuestras democracias hispano-americanas cada dia van ascendiendo en cultura y riqueza; cada dia van demostrando aquella mesura de temperamento y aquella elevacion de inteligencia, signos seguros de la madurez de su juicio y del progresivo adelanto de su civilizacion en el seno de la República.

En Méjico, ¿qué se ha hecho del imperio? Un magistrado pasa del tribunal supremo á la presidencia de la República. Aquel pueblo, deseoso de paz, lo elige, y los soldados, los hombres de guerra, arrojan sus armas á las plantas del magistrado representante del derecho. Las dos orillas del Plata crecen hoy en libertad y en cultura. Nueva Granada realiza todos los milagros del individualismo moderno. La solida é ilustrada Chile tiene instituciones conservadoras, para demostrar que dentro de la forma republicana caben lo mismo el progreso que los elementos de estabilidad. Perú acaba de realizar una revolucion. ¿Por quién? ¿Por la oligarquía militar? No. Contra la oligarquía militar, y á favor de los magistrados elegidos por la voluntad de los pueblos.

¿Que quiere decir todo esto, señores diputados? Quiere decir que no hay mas obstáculo para realizar las reformas de Ultramar y la abolicion inmediata de la esclavitud, que nuestra aprension y nuestros temores; lo demás, todo es fantástico.

Diputados de esta mayoría, que habeis sido llamados desconocidos, oscuros, rurales; no os importe esto, y decid al volver á vuestros lugares: «Nosotros, ayer oscuros, somos hoy inmortales; nosotros pertenecemos á la raza de Cristo, de Washington, de Espartaco, de Lincoln, porque nosotros hemos pronunciado sin temor la palabra *libertad*, y nosotros hemos puesto nuestro nombre al pié de la mas grande obra humana, al pié de la redencion definitiva de todos los esclavos.» (*Grandes y prolongados aplausos.*)

El señor ministro de **Estado**: Los discursos pronunciados en contra de la proposicion exigian una respuesta del Gobierno; pero ya la dió en cierto modo anoche el señor ministro de Fomento. Acabais de oir, señores diputados, el discurso del señor Castelar, y ya sabe S. S. que no por el afecto que le profeso, sino porque participo de la opinion de cuantos han tenido la fortuna de oirle, yo le considero como el primer orador del mundo. Honra es de España que los acentos mas inspirados que se escuchan en el mundo salgan de un diputado español y nazcan y desciendan de la tribuna española. El Gobierno tiene una grande obligacion en este debate; pero en estas circunstancias no puede desempeñarla.

Un tipo especial que espera su aguinaldo de año nuevo.

Señores, acontece en la vida moral lo propio que en la vida física, y en la vida física, cuando marchamos llenos de fatiga y de sed por desiertos arenales, no nos es posible apartarnos de la fresca fuente que ha de mitigar nuestra sed, y cuando estamos en el seno de la oscuridad en vano sería que quisiéramos evitar que nuestros ojos bebiesen la llama de la luz que viene á iluminar nuestras tinieblas.

Así, pues, será en vano que yo trate de cautivar vuestra atencion; pero no puedo, señores diputados, dejar de decir algunas palabras en respuesta á ciertas otras de gravísimo sentido que ha pronunciado el señor Bugallal.

El debate está cerrado; el señor Castelar ha dicho la última palabra: los esclavos de Puerto Rico son ya libres. (*Grandes aplausos.*)

La ley de abolicion, que ha de someteros el Gobierno es la forma por donde vamos á realizar esta grande esperanza; pero es la forma nada mas, porque la inspirada palabra del señor Castelar, que ha de corroborarse legalmente por el voto del Parlamento, es la que consagra desde luego la libertad de aquellos hombres.

El Senado fué ayer teatro de un gran debate. Allí se levantaron voces en nombre de intereses que yo respeto, contra las reformas; pero el voto de aquella Asamblea correspondió al que el Congreso dió la otra tarde. Las Cámaras españolas lo han dicho: la abolicion de la esclavitud en Puerto Rico será dentro de poco un hecho consumado. (*Prolongados y repetidos aplausos.*)

Pero ¿de dónde proceden esas reformas? Yo siento haber escuchado de lábios de un diputado español que los propósitos de este Gobierno, que al cabo representa la dignidad, la altivez y la independencia de la nacion española y los votos de las Cámaras, no responden á la inspiracion de nuestras conciencias, á la necesidad de desempeñar grandes obligaciones que públicamente teníamos contraidas, sino que responden á imposiciones, á amenazas quizá, de de alguna nacion extranjera. No: nadie puede creerlo; nadie tiene derecho á decirlo; y esas palabras del señor Bugallal son las que me han movido á levantarme á desvanecer la sombra que pudiera abrigar la conciencia de su señoría.

El Sr. Bugallal no ha dicho, como se ha oido en otra parte, que nosotros propugnamos la abolicion de la esclavitud porque nos lo hayan impuesto Inglaterra y los Estados-Unidos; pero se ha dolido S. S. de que este proyecto de reforma haya coincidido con ciertas palabras del Mensaje del presidente de los Estados-Unidos.

Pues bien; el Sr. Bugallal ignora sin duda que la crísis ministerial que acaba de desenlazarse por el proyecto que ha dado lugar á este debate, ocurrió en el seno del gabinete á fines del pasado mes de noviembre, y que el Parlamento de Washington se abrió el primer lunes de diciembre: de consiguiente, cuando este Gobierno resolvia llevar las reformas á la isla de Puerto-Rico, cuando era tan firme su resolucion de llevarlas, que á trueque de no retroceder en este camino, pasaba por la amargura de desprenderse de algunos de sus compañeros, no se habia leido ni escrito quizá el Mensaje del presidente Grant.

No se cuide, pues, el Sr. Bugallal de esta coincidencia: celebrela como buen español, y entienda que si ha habido influencia de parte á parte, mas bien el conocimiento de este propósito del Gobierno español (que yo, como ministro de Estado, sabiendo el aplauso que habia de merecer de toda Europa, tuve buen cuidado de comunicar por telégrafo á todo el mundo), haya hecho que á la censura haya sustituido el aplauso: quizás al conocimiento de esta idea se deba que el presidente de los Estados-Unidos haya dicho lo que jamás ha dicho ningun presidente de aquellos Estados, tratándose de España y de gobiernos españoles.

No se alarme tampoco el Sr. Castelar; no fulmine los rayos irresistibles de su elocuencia contra la oposicion de la aristocracia militar; nuestros dignos generales no son elementos de discordia ni instrumentos de reaccion, ni en América ni en España; nuestro ejército, que está derramando su sangre por defender la integridad del territorio, verá con aplauso que esta guerra cruenta termina con una paz; y si hay modo de que termine la guerra de Cuba, este modo no será el funesto modo del exterminio, que por el exterminio no se acaba; y ya es tiempo de que se vaya apartando el ejército de nuestros soldados, para dejar paso al ejército impaciente de nuestras ideas.

No es verdad que no tengamos ministro de la Guerra, ni es exacto que no lo echáramos si nos ocurriera la desgracia de que abandonara este banco el digno general Córdoba, cuya conducta patriótica y honrada encareció ayer el Sr. presidente del Consejo; si el general Córdoba abandona algun dia este banco, tendremos ministro de la Guerra.

Y ahora ya es ocasion de votar; el Gobierno desea una votacion nominal. ¡Ojalá que todas las opiniones se fundan en el sentimiento español y de la patria! Porque sabedlo, señores diputados, este Parlamento tan laborioso no puede dar á sus trabajos mas glorioso coronamiento que resolver aquí un principio, para resolver mañana, cuando se discuta la ley, la libertad, la inmediata libertad de los esclavos en Puerto-Rico. (*Grandes aplausos.*)

Cartas sobre las Academias francesas.

Faltaría á mis deberes para con mis benévolos lectores si, comisionado para tenerlos al corriente del movimiento intelectual en las esferas académicas de París, no les señalase la tendencia de los cursos del colegio de Francia y de la Sorbona, durante el invierno que nos envuelve en el manto de su inclemencia. Esa tendencia es íntimamente política. El espíritu que agita la hora presente penetra en

todos sentidos, encarnándose en los cerebros y corazones de cuantos aparecen mas refractarios. Nuestros eruditos, nuestros literatos, nuestros maestros en el arte de decir, se sienten anegados por la corriente del dia. Cumpliendo sus deberes profesionales, y fieles á los títulos de sus cátedras, aunque al parecer invocan los recuerdos clásicos de épocas remotas, estudian en realidad el presente y las preocupaciones del momento, lanzando el fuego de sus alusiones al porvenir con todas las bocas de sus baterías.

¿Cuál es el blanco del sabio y elocuente Sr. Adolfo Frank en su curso de derecho natural y de gentes, en el colegio de Francia, al analizar ante un público aprobador los principios del derecho de gentes? La guerra franco-alemana, el problema de las relaciones internacionales en el porvenir, tal cual parece que los plantean y resuelven para el viejo continente europeo los acontecimientos de estos últimos años.

Al mismo tiempo en la Facultad de Letras, el Sr. Caro, una de las ilustraciones de la filosofía francesa con la profundidad de razon, con la elegancia de estilo, con la energía de conviccion que le colocan en el rango de los profesores mas queridos y frecuentados estudia la teoría del órden y progreso sociales bajo el punto de vista del derecho natural. Analiza y dilucida algunas de las doctrinas de organizacion social y política propuestas en la primera mitad del siglo XIX. ¡Qué manantial ofrece por otra parte este estudio á interesantes alusiones! ¡Qué foco de punzantes comparaciones!

En el curso de elocuencia francesa, el Sr. Luis Etienne estudiará á los publicistas de la primera mitad del siglo diez y ocho: en la cátedra de lengua y poesía francesas del colegio de Francia, M. Guillermo Guizot abusa de los poetas del siglo XVI para meter á su sabor la hoz en el campo de nuestras costumbres, aptitudes, pasiones y temas contemporáneos.

Podria extenderme latamente en la nomenclatura de todos estos cursos: podria citar uno á uno los programas de las lecciones dadas en la *Escuela práctica de estudios sublimes*, en la *Escuela libre de ciencias morales y políticas*, en las *conferencias fundadas por la asociacion politécnica*, por el Tribunal de comercio, por todas nuestras municipalidades: en todas domina una idea: el estudio del problema político y social planteado por el Esfinge de nuestro destino, como nacion, ante la Francia de 1872 y 1873.

Esa tendencia es á la vez acentuada y tranquilizadora y, en mi juicio, fecunda, porque, como decia Michelet: «Si el porvenir existe en vosotros como gérmen que os trasmite el pasado mas remoto, séalo tambien como anhelo de progreso, como voluntad de mejora, como voto fraternal para ventura de cuantos deseen seguir vuestras huellas. Amad anticipadamente esa vida ignorada que se llama porvenir, trabajad para él y nacerá.»

La Academia de Inscripciones y Bellas Letras propone para certámen del año próximo, una historia de los ismaelitas y de los movimientos sectáreos que á ella atañen en el islamismo, así como la historia de la piratería en los paises mediterráneos, desde las épocas mas remotas hasta fines del reinado de Constantino el Grande.

La historia de la piratería es la historia completa de Grecia! Cuando se piensa que quien esto propone es Mr. Egger, helenista consumado, amigo íntimo y ardiente de la Hiliada, admirador de Cecrope y de Cadmo, se palpa una vez mas la verdad del proverbio: «no hay peor cuña que la de la misma madera.» Otro adagio dice: «no hay que mentar la cuerda en casa del ahorcado.» El Sr. Egger, como filo-heleno, por respeto á los griegos, hubiera debido abstenerse de resucitar el recuerdo de la piratería.

De algun tiempo á esta parte se han dedicado en la Academia de Ciencias morales y políticas á una série de lecturas interesantísimas, habiéndose suscitado una tempestad, — si bien pasajera — sobre la enseñanza primaria. Varios académicos, que no fueron ministros durante el segundo imperio, encomiaron las leyes de la monarquía de Julio y de la revolucion de 1848. Otros miembros de la Academia, que ántes ó despues del golpe de Estado de 1851 habian logrado una cartera del príncipe presidente, y despues emperador, defendieron las legislaciones presidencial é imperial.

Hubiérase enconado el debate, si un académico ecléctico y conciliador, no hubiese mediado declarando que la monarquía no comprometió los intereses de la enseñanza primaria, que la República los secundó, y que el segundo imperio no se opuso á ellos.

Los académicos, que por lo general son sabios forrados de hombres de mundo, se apresuraron á proclamar que todo va perfectamente en el mejor de los mundos, y el Olimpo académico recobró su serenidad.

Para acabar de amortiguar toda clase de rencores, dióse la vénia á un filósofo extraño á la Academia para que leyese una memoria voluminosa sobre la esencia de la razon humana.

Esforzóse en marcar y definir la causa primordial que engendra la ley fundamental de la razon humana. Al efecto expuso los diversos caractéres de esta ley fundamental y las circunstancias mas notables que presentar puede, ya en sí misma, ya en sus aplicaciones. Dos sesiones absorvió la lectura de esta memoria. Inútil es añadir que su efecto fué soberanamente emoliente.

La Academia francesa no ha resuelto nada todavía acerca de las recepciones del duque de Aumale y otros académicos, que esperan el dia de su pública instalacion en el sillon ficticio y tradicional.

Verdad es que las preocupaciones del momento no son muy propicias á los discursos académicos, ni á las solemnidades literarias.

La Academia francesa piensa reemplazar al Sr. Gratry, cuyo sillon está vacante hace tiempo.

Preciso seria un grande escándalo, como por ejemplo, el nombramiento de Veuillot, para llamar la atencion del publico sensato hácia el palacio Mazarino.

P. PRADIER FODÉRÉ.

UN CONSEJO DE FAMILIA.

CUADRO DE COSTUMBRES MONTAÑESAS.

(*Continuacion.*)

Cuatro años dia por dia pasó el pobre sometido á tan bárbaro tratamiento.

Al cabo de ellos ascendió un grado en la carrera y dejó la contundente lógica del *señó Concejo*, para ir á San Lucar en calidad de *tercero* á otro presidio un poco mas decente.

Despues de una condena tan larga y penosa como la que hubiera podido sufrir en Melilla ó Ceuta si hubiera cometido un robo con escalamiento y fractura, esto es, al cabo de veinte años de puntapiés, guantadas, encierro y privaciones, se encontró dueño de un capital de cinco mil duros y de algunas precoces canas, y volvió á buscar el campanario de su aldea.

Gabriel lloró de alegría al divisar los copudos castaños que daban sombra al humilde casucho donde sus ojos se abrieron á la luz; pero un sentimiento de profunda tristeza reemplazó á aquellas lágrimas cuando se encontró en su pueblo solo y aislado entre una nueva generacion.

Su padre habia muerto, su hermano Pablo estaba en las Indias, y sus compañeros de infancia, habian huido, como él, de los alegres campos de su valle natal, para ir á lejanos y engañosos Eldorados á sacrificar su juventud en aras de una problemática fortuna, sin echar de ver que las dejaban escondidas en las entrañas del suelo que tan ingratamente abandonaban á la invasion de las zarzas y de los *escajos*.

II

Gabriel habia llegado á la edad viril sin conocer ninguno de esos dulces desvaríos que forman el encanto de la juventud.

Vírgen de todo sentimiento, su corazon tenia sed de amar, y empezó á sentir el ardiente deseo de crearse una familia, de buscar una compañera cuyas caricias le hiciesen olvidar sus veinte años de presidio.

Gracias á su buena presencia y á sus cinco mil duros, capital respetable en una época y en un país donde el mejor carro de tierra valia cien reales, podia elegir entre las chicas del pueblo sin temor de ser rechazado.

Una de las que mas le llamaron la atencion desde su regreso al valle fué Neluca, la sobrina del anciano párroco D. Eusebio. Activa, laboriosa, inteligente, acostumbrada á dirigir una casa, y con un físico bastante agradable y una instruccion nada comun en una aldeana, Manuela reunia todas las cualidades necesarias para ser una escelente madre de familia.

Esto sin contar con que á la muerte del tio, cuyos setenta y cinco inviernos le prometian muy pocos años de vida, era la única heredera del pequeño patrimonio y de los ahorros de aquel venerable ministro del Señor.

Gabriel empezó á obsequiar á Neluca en los bailes domingueros de la aldea y en las ferias y romerías de los pueblos inmediatos.

A los obsequios sucedieron las visitas, y no pasaron muchos meses sin que nuestro *sevillano*, cuyo natural despejo suplia á lo inculto de su inteligencia, hubiera conquistado el corazon de la jóven.

Una tarde del mes de agosto, Manuela anunció á su tio, poniéndose colorada como una amapola, que Gabriel estaba en el portal y deseaba hablarle.

— Ya? — preguntó el anciano sonriendo.

El carmin de las megillas de Neluca subió de punto: inclinó la cabeza sobre el pecho y se puso á arrollar las cintas del delantal.

— Vaya, pues, díle que suba — añadió el señor cura cerrando el breviario — Miéntras, entretente en hacernos chocolate, porque supongo que la visita será un poco larga.

Para inteligencia del diálogo que va á seguir, creo indispensable decir ántes algunas palabras acerca de aquel modesto y digno sacerdote.

D. Eusebio no era un cura de misa y olla como la mayor parte de los que en aquel tiempo desempeñaban el servicio divino en las aldeas de la Montaña; era una de esas almas de privilegio, llenas de rectitud, de abnegacion y de amor al prójimo, que renuncian voluntariamente á los goces del mundo para consagrar su vida entera, desde el oscuro rincon de un himilde villorio, al bien de sus semejantes.

Un solo rasgo bastará para darle á conocer.

A los 28 años recibió el grado de doctor en leyes, despues de haber hecho unos brillantes exámenes, y acto continuo abrió su bufete en la villa de Torrelavega.

El primer cliente que se le presentó fué un trapisondista del Puente de S. Miguel que queria poner pleito á uno de sus vecinos, porque se habia caido la pared medianera y los cantos le habian matado cuatro vacas y dos becerros que tenia en la cuadra.

El trapisondista, á quien llamaban el tio Cucones, presentó el asunto del modo siguiente:

— D. Eusebio, entre la mi casa y la de mi vecino Porcho, hay un jastial medianero que acaba de venirse á tierra, matándome todo el ganado que tenia en la corte (cuadra). Siendo el dicho jastial mio y de mi vecino, tendrémos que levantarle á medias... ¿no es cierto?

— Nada mas justo.

Pues si el dicho jastial es de los dos y si las reparaciones que se le hagan son por mitad entre Porcho y mi persona, yo creo que, en justicia, los daños y perjuicios que el dicho jastial ocasione ó haiga ocasionao, debemos pagarlos tambien á medias. En este concepto, y siendo cuatro vacas y dos becerros *anojales* el ganao que el dicho jastial me mató al caerse, reclamo á Porcho el importe de las dos vacas, una *jeda* y otra *estiel* y del *un* becerro, y Porcho me dice que primero lo lleva á la audencia que darme un maravedí.

— Y hace perfectamente!

— Qué hace bien?

— Sí, señor, porque lo que usted pide es un absurdo. ¿Fué él quien derribó la pared?

— Pues ¿quién sabe? Porcho me tiene *enquina* y es muy capaz de haberlo hecho.

— Pero ¿puede usted probárselo?

— Eso, no señor.

— Entónces nada sacará usted en limpio y le aconsejo que no entable la demanda. Si la pared se hubiera caido hácia casa de Porcho y le hubiera matado á él sus cuatro vacas, ¿le pagaría usted á él la mitad de los daños?

— De modo, que si en justicia debia hacerlo...

— Crea usted que en justicia nada le debe Porcho.

El tio Cucones se marchó en busca de otro abogado ménos escrupuloso y puso pleito á su vecino.

Pocos dias despues, hablando D. Eusebio con un colega de Reocin del espíritu pleitista que anima á los montañeses, le refirió la consulta del tio Cucones.

— Conozco el negocio, — le dijo el compañero.

— ¿Fué tambien á consultarle con usted?

— Sin perder minuto.

— ¿Y le despediria usted con cajas destempladas?

— Al contrario, me encargué de la defensa.

— Pero va usted á defender una injusticia palmaria!

— Y ¿á mí que me importa con tal que me lo pague? Yo no me meto á prejuzgar de parte de quién está el derecho... eso es cosa que hará la Sala.

— La Sala condenará á ese pobre hombre infaliblemente.

— Gasten ellos en costas el valor de las cuatro vacas y de los casuchos, y allá se las arreglen.

— Pero ¿y la conciencia?

— Bah! compañero, si hace usted caso de los escrúpulos de esa buena señora, y no defiende mas litigantes que á aquellos que tengan de su parte la justicia, le prevengo que se muere de hambre.

Al dia siguiente de haber oido este inmoral razonamiento, D. Eusebio cerró su bufete y se puso á estudiar teología y cánones.

Cuatro años despues, cambiaba las borlas de doctor en leyes por la sotana del sacerdote y obtenia el curato del concejo de ....

Volvamos á Gabriel.

Aun no habia llegado la jóven al último tramo de la escalera, cuando se presentó su novio en el cuarto del párroco.

— Santas y buenas tardes, señor cura.

— Buenas se las dé Dios, Gabriel. ¿Qué traes de bueno?

— De bueno traigo poco; pero en cambio vengo á buscarlo.

— Pues mira, entónces, empújame este sillon hácia la solana, acerca una silla para tí y nos colocarémos bajo el emparrado.

— No me parece mal, señor D. Eusebio.

Gabriel arrastró la poltrona de baqueta en que acostumbraba sentarse el septuagenario sacerdote, y ámbos se acomodaron bajo los verdes pámpanos de una magnífica parra cuyos negros y apretados racimos picoteaban con el mayor descaro los tordos y los gorriones. El balcon daba sobre una espaciosa huerta de hermosos frutales, y desde él se descubrian las amarillas mieses que rodeaban el templo, el bosque de castaños entre cuyo espeso follaje desaparecian casi por completo las desparramadas casas de la aldea, y en último término, cerrando el horizonte, la escarpada vertiente de la vecina sierra, cuyos peñascos horadaban de trecho en trecho los añosos troncos de enormes cagigas que inclinaban hácia el abismo sus verdinegras copas. El sol descendia lentamente al ocaso, tiñendo las nubes de nacaradas tintas, y se oian á lo léjos las melancólicas notas del *bígaro* de los pastores y el bramar de las vacas lechales que volvian del pasto llamando á sus becerrillos.

— ¡Qué hermosa tarde! — exclamó el anciano aspirando con delicia el aura embalsamada por los aromas del tomilo y la madreselva.

— Pues, señor cura, — respondió nuestro novio entrando en materia sin mas preámbulo, — de usted depende que á mí me parezca mucho mas hermosa de lo que es... ó la mas mala de todas las que he pasado en mi vida, y eso que no han sido pocas.

— Véamos de que se trata; confiésate en regla, y si mereces la absolucion....

— ¿Me la echará usted?

— Sí, por cierto.

— Pues allá voy, señor cura; usted sabe, como lo sabe todo el lugar, que yo quiero á Nela.

— Y hasta sospecho que Manuela te quiere á tí... Adelante.

— Entónces la cuestion no puede ser mas sencilla: — Cuando un hombre y una mujer se quieren como Dios manda, ¿qué se hace con ellos, señor cura?

— Casarlos.

— Pues, á eso vengo yo, á que usted me diga si tiene algun inconveniente en llevarnos al altar.

— Ninguno por mi parte, Gabriel, aunque no lo haré sin imponerte una condicion que acaso no te parezca aceptable.....

— Todas las condiciones que usted me ponga las admito desde luego.

— Dime ¿piensas volver á Andalucía? Te lo pregunto, porque no quisiera que mi sobrina se casara para vivir á doscientas leguas de su marido y verle una vez cada seis años.

— No, señor; estoy harto de esa vida de perros, y no tengo intenciones de volver á empezarla. Ayer vendí al hijo del tio Colodras la tienda de San Lúcar, y con su importe y con los cuatro cuartos que traje de allá, pienso comprar unos carros de tierra, trabajarlos como Dios me dé á entender y comer tranquilo el pedazo de borona que ellos me produzcan.

— Siendo así, nada tengo que oponer á tus deseos: al contrario, te confesaré que tu demanda me llena de satisfaccion.

— ¿De veras, señor cura?

— Ciertamente! yo ya soy viejo, Manuela quedaria dentro de poco sola en el mundo, y mi único anhelo era dejarla ántes de morir el apoyo de un hombre honrado.

Gabriel hizo un saludo que, aunque zurdo, no carecia de dignidad.

— Pues entónces... Nela! — gritó interrumpiéndose, ven, que tu tio es un ángel.

— No la llames, — respondió el buen sacerdote, sonriendo, — porque si no va á dejarnos sin agua esta noche: — estoy seguro de que ha gastado ya lo ménos una herrada en refrescarse las mejillas. Cuando vino á anunciarme tu visita, estaba como una cereza: con que figúrate como estará ahora.

En esto subió la criada con una bandeja en la cual habia dos jícaras de chocolate, un rollo de manteca fresca, un plato con tostadas y otro con bizcochos.

La sirvienta depositó la bandeja en el ancho barandal de la solana, y comprendiendo sin duda la importancia del asunto que su amo ventilaba con Gabriel, desapareció acto contínuo.

— Vamos, Gabriel, — dijo entónces D. Eusebio, — ponme un par de bizcochos sobre mi jícara y juguemos esta baza ántes que se enfríe.

— Lástima seria, porque tiene una espuma y un olorcillo...

III

Concluida la toma de chocolate, los dos interlocutores volvieron á continuar el interrumpido diálogo.

— Con que, como íbamos diciendo, señor cura, una vez que todo está arreglado, ¿cuándo nos *pregona* usted?

— Cuando vosotros querais.

— Pues, cuanto ántes mejor... el domingo, si á usted le parece.

— Sea el domingo. Ahora, Gabriel, voy á hacerte algunas advertencias, á pedirte un favor y á darte algunos consejos relativos á vuestro establecimiento.

— Hable usted, señor cura, que le escucharé como si fuera un oráculo.

— Primeramente debo prevenirte que Manuela, huérfana á los tres años y criada desde entónces al lado mio, no entiende una palabra de las faenas del campo.

— Sepa ella arreglar una casa y criarme bien los hijos, si Dios me los da, y es todo lo que deseo; no la tomo yo por mujer para que ande por esas tierras al sol y á la lluvia, despuntando maices y tirando de una azada. Para *majar cabones* y tumbar un *lombillo*, si necesario fuera, aquí estoy yo, que tengo buenos brazos.

— Bien, hijo mio, veo que eras de mi opinion; los rudos trabajos del campo no se han hecho para la mujer, sino para el hombre.

— Y aquí sucede al revés: — nosotros nos vamos por esos mundos y las pobres mujeres se quedan arando como gañanes.

— Así es por desgracia. ¡Cuántas veces me he compadecido de esas infelices que se ven en la precision de dejar á los hijos, sucios y medio desnudos, abandonados sobre una braña y expuestos á que se los coma un cerdo, para ir á sallar una tierra ó á llevar un carro de abono!

— Pues lo que es la mia no se ha de ver en ese caso, miéntras Dios me dé vida y salud.

— El dia que os caseis, — continuó D. Eusebio, — te entregaré, como dote de Manuela, treinta mil reales, que tengo en una casa de comercio de Santander: son mis economías de treinta años.

— No me hable usted de dinero, señor cura; gracias á Dios, tenemos bastante para empezar á vivir.

— No importa! esos ahorros los he hecho para Manuela, y ellos ayudarán á vuestro establecimiento.

— Y ¿cuál era el favor que tenia usted que pedirme?

— Que no os separeis de mí.

— ¿Nada mas que eso?

— Si tuviera esperanza de vivir mucho tiempo, no te lo diria, porque los matrimonios deben estar solos en su casa; pero, como ya tengo un pié en el sepulcro, no quisiera privarme de los cuidados de mi sobrina.

— Querrá usted decir de sus hijos, porque tanto ella como yo le cuidarémos como si fuera nuestro padre.

El sacerdote estrechó afectuosamente la mano de Gabriel entre sus rugosas manos.

— Hablemos ahora de tus proyectos.... Me has dicho que piensas comprar algunas tierras.

— Sí, señor.

— Pues no sigas el ejemplo de tus convecinos, Gabriel: no compres dos carros aquí y otros dos acullá, á una legua de distancia, para que los trabajadores y las yuntas pierdan el tiempo en andar de mies en mies, y tú la paciencia y el dinero en los mil y un litigios que te causarian infaliblemente las enojosas cuestiones de servidumbre y deslindes. Mira, hace cuarenta años que vivo entre estos pobres labriegos, observando sus costumbres, y mi larga experiencia me ha hecho conocer que, despues de la emigracion, la causa principal de la miseria del pais y del lastimoso estado en que se encuentra la agricultura es la division y la subdivision de la propiedad. Aquí muere un aldeano y deja, por ejemplo, cinco hijos y cinco tierras de á cuatro carros situadas en diferentes puntos: aunque todas ellas sean del mismo valor, ninguno se conformará con tener su hijuela en una sola pieza, sino que dividirán cada haza en cinco partes, siguiendo las costumbres de sus mayores. Si en vez de cinco tierras son cinco chozas, sucede lo mismo, y á la vuelta de dos ó tres generaciones hay *partijas*, como ellos dicen, que son un laberinto de Creta, pedazos de terreno reducidos á algunas varas de extension, y casas cuyos propietarios tienen en ellas la cuarta parte de la décima de la quinta. ¿Qué resulta de aquí? un semillero de pleitos y de rencillas, pérdida enorme en el cultivo y falta de interés en el laboreo de una propiedad mínima enclavada en otras propiedades que la pellizcan y la atormentan continuamente por los cuatro vientos. Añádase á esto el respetuoso culto que rinden á la rutina, á esa planta que tan hondas raices tiene entre ellos, y nadie extrañará los mezquinos productos que sacan de la tierra.

— Todo eso es verdad, señor cura.

— Hace cuarenta años que les digo: Cambiad unas tierras por otras. Si teneis veinte carros, tratad de reunirlos en una sola pieza, rodeadla de un seto, siempre que sea posible, y os evitareis disputas y quebraderos de cabeza. Estos valles no están condenados por Dios á no producir sino borona y alubias: — el trigo, la vid, la higuera, que tan ricos frutos ofrece en estado silvestre, os darian mejores rendimientos. Como si hablara á sordos, Gabriel! Unos me responden: «Señor cura, el trigo se lo comen los pájaros, y con los higos no se hace pan.» Otros: «Desengáñese usted: cuando nuestros padres sembraron maiz por algo seria,» y no hay poder humano que los saque de sus trece. Mira, las avenidas del rio, y sus cambios de curso tienen destrozado medio valle y convertido en un pedregal un tercio de su territorio.

— Y si Dios no lo remedia, se nos encaja en el pueblo á la primera crecida.

— Pues bien, ¿cuál es la causa de ese contínuo culebreo? la falta de cauce, porque las piedras que arrastran sus aguas han ido levantando poco á poco su lecho.

— Tanto, que en el verano puede uno pasarle en zapatos sin que se le mojen las medias.

— El sentido comun está diciendo que para evitar esos desastres bastaria profundizar el lecho del rio, formando en sus orillas una doble muralla con los mismos cantos que se extrajeran. Pues, no, señor! ¿hay un punto amenazado? Entónces, y solo entónces, construyen una mala presa que va andando á la primera avenida. El esfuerzo que las aguas hacen para derrumbar el obstáculo contribuye á darles nuevo ímpetu, y al fin entran como Pedro por su casa por donde mejor les parece.

Gabriel, yo he perdido el tiempo en predicarles, sin haber conseguido hacerles comprender la verdad de mis observaciones: — enséñales tú prácticamente á conocer todo el partido que puede sacarse de un terreno y de un pais que ellos calumnian, sin echar de ver que su esterilidad y su pobreza son hijas del abandono y de la incuria de sus rutinarios habitantes. No compres tierras: en cuanto adivinaran tu objeto de hacer un gran solar, no te las venderian aunque les ofrecieras el oro y el moro. Mira, la pradera del endrinal, de trescientos carros de cabida y situada á las puertas del pueblo, está de venta: sus propietarios, los hijos del difunto D. Toribio Canales, se han establecido en Andalucía, y no piensan volver al pais: compra esos prados, cércalos y mételos en labor. Hoy podrás adquirir esa finca á precio módico.

— Excelente, señor cura! mañana mismo voy á ver al administrador.

— Vé, y si la compras no te arrepentirás de ello. A la vuelta de cuatro ó seis años tendrás una propiedad magnífica y sobre todo independiente, que podrás labrar á tu antojo, haciendo en ella cuántos ensayos de cultivo creas oportunos.

Otra cosa, Gabriel: desde que vine á este pueblo, veo con profundo sentimiento las infinitas fuerzas naturales que hay aquí sin ninguna aplicacion. Una de las que mas pena me causan, es el salto de agua que desciende de la Tejera. Ese caudaloso arroyo, que mana bajo una roca situada á pocos pasos mas arriba, y que por consiguiente no se halla expuesto á que le agoten los calores ni á que le desborden las lluvias, está diciendo á gritos: «¡Aprovechádme en algo!» Y no obstante, el pobre corre por entre malezas á incorporarse al rio, sin que nadie se digne escuchar sus murmullos. Pide permiso al gobierno y aprovecha sus aguas en un molino, Gabriel: — así harás un servicio á estos pobres, que hoy van á moler á legua y media, sacarás un buen interés del pequeño capital que inviertas en su construccion y ¡quién sabe si andando el tiempo, cuando Dios quiera traer por estas inmediaciones alguna carretera medio transitable, podrán tus hijos convertirle en una gran fábrica de harinas ó de papel!

IV

Han pasado veintisiete años desde la tarde en que Gabriel fué á pedir á D. Eusebio la mano de Neluca.

El viajero que en aquella época hubiese visitado el concejo de....., y volviera á verle hoy, no le conoceria.

Siguiendo las indicaciones del anciano sacerdote, el cual murió cuatro años despues del casamiento de su sobrina, Gabriel ha regenerado el pueblo y decuplicado al mismo tiempo su modesto caudal.

La antigua víctima de Antonio Serojo tiene hoy ochenta mil duros en hermosas fincas, sin perjuicio de haber derramado en torno suyo á manos llenas el bienestar y la abundancia.

Sus convecinos le adoran, y él es el árbitro que decide todas sus cuestiones.

Los candidatos á la diputacion mendigan su influencia.

Gabriel, ó mejor dicho, el tio Gabriel, como le llaman en la aldea á pesar de sus miles, ha hecho en el pueblo importantes mejoras.

Gracias á su poderosa iniciativa y á su generoso desprendimiento, los pobres niños, que hace veinte años tiritaban de frio en el desabrigado portal de la iglesia, tienen hoy una casa-escuela con grandes ventanas cerradas de cristales, y con todos los útiles necesarios á la enseñanza.

El cascado esquilon con honores de cencerro, cuya voz enronquecida y desapacible llamaba ántes á los fieles al oficio divino, ha sido reemplazado en los huecos de la torre, por dos sonoras campanas que repican alegremente en los dias de fiesta.

El señor San Juan, patron del concejo, tiene una capilla resplandeciente como un ascua de oro.

La aldea cuenta con doble número de cómodas habitaciones y con un pequeño hospital de doce camas, en el cual encuentran los pobres enfermos, faltos de todo recurso, esmerada asistencia é inteligentes cuidados.

Los antiguos barrizales de las callejas se han convertido en límpias calzadas que pueden atravesarse en zapatos aun en pleno mes de diciembre,

El rio, profundamente encauzado, corre sumiso por el centro del valle, entreteniéndose en criar truchas y anguilas en vez de arrasar chozas y prados, y la inmensa y descarnada *lera* que ántes habia en sus márgenes empieza á cubrirse de tierra vegetal.

Las aguas del caudaloso arroyo de la Tejera voltean hoy alzando torbellinos de espuma, las seis ruedas de un hermoso molino harinero, cuyas blancas paredes se destacan de entre el verde ramaje de un grupo de jóvenes castaños: á la sombra de aquellos árboles esperan el turno, recostadas sobre la braña, las mozas de los pueblos inmediatos que van, *garrote en rueño*, á moler el maiz de la semana.

La pradera del Endrinal ha cambiado de nombre y de aspecto: — hoy está convertida en una soberbia haza de pan llevar que produce al año numerosas fanegas de trigo, y los habitantes del pueblo le han dado el nombre de *Solaron*, á causa de su magnitud y de la pared de cal y canto que la cierra. El tio Gabriel ha ido incorporándole algunos prados que lindaban con ella, aumentando su cabida hasta quinientos carros. En un ángulo del *Solaron* crece una mata de cepas navarras, cuyos robustos pámpanos, cargados de racimos color de escarlata, protestan enérgicamente contra las calumnias de ingratitud y esterilidad que la pereza y la rutina dirigen al pobre suelo montañés. Su feliz propietario saca de aquellas cepas vino suficiente para el consumo de la familia, y aun la sobran algunas azumbres que regala á sus amigos y al parroco sucesor de D. Eusebio.

Seis ó siete invernales, diseminados por las mesetas de las vecinas sierras, prestan abrigo en la estacion de los frios á un numeroso rebaño de vacas: — el abono que ellas hacen durante el invierno ayuda á operar en el *Soleron* los milagros de cultivo que de año en año presencian con ojos de asombro los habitantes del concejo. El tio Gabriel reparte entre los pobres del lugar la leche sobrante de aquellas vacas y sus crias, vendidas en las ferias de la provincia, le producen sendos miles de reales.

Al norte de la aldea, frente á la gran portada del *Solaron*, se elevan dos casas nuevas formando un solo cuerpo de edificio: — en la una vive el tio Gabriel Quimas, y en la otra su hermano Pablo el indiano, el cual, despues de luchar victoriosamente con el sol abrasador de los trópicos, el vómito negro y la fiebre amarilla, azotes que diezman á los infelices que van á Cuba en busca de riquezas, volvió de la Habana hecho un viejo y con cuatro cuartos adquiridos á costa de infinitas privaciones.

Hora es de que entremos en casa del tio Gabriel para conocer á su hijo Eusebio, guapísimo y despejado mozo de veinte primaveras, que acaba de tomar en Valladolid el grado de bachiller en filosofía, no sin haber obtenido en los cinco años de estudio cinco notas de sobresaliente que la tia Neluca tiene colgadas en la pared de su alcoba en otros tantos cuadros.

V

Eusebio es una de esas inteligencias precoces que la fiebre de saber madura ántes que lleguen á la edad en que la razon del hombre adquiere su completo desarrollo.

A los once años, en vez de andar con los muchachos del pueblo saltando bardales en busca de nidos de *miruella*, se ponia á hojear los libros del difunto señor cura que la tia Neluca conservaba guardados en un estante como oro en paño.

— Muchacho, — le decia su madre, — deja ese libro y vete al corro á jugar á la peonza.

Pero, en vez de dejarle, Eusebio le escondia debajo de la chaqueta y se iba á continuar la lectura á la sombra de algun bardal.

— Este hijo, — añadia otras veces la tia Neluca — se me va á desgraciar con tanto leer. Si es un vicio!... Quitátemé de ahí y anda á saltar por esas breñas!

— Déjale, mujer, — decia el tio Quimas — que mas provecho sacará del libro que de jugar al marro.

Viendo su aficion al estudio, su padre le mandó á Valladolid á cursar filosofía.

Eusebio entró en la Universidad henchido de gozo... Iba á satisfacer el afan que le devoraba!

En lugar de hacer lo que esa multitud de zanganitos que van á las aulas en busca de un diploma que les abra las puertas de una carrera, se pegó á los libros, escuchó atentamente las explicaciones de los catedráticos y penetró con infatigable constancia en el inmenso campo de la ciencia.

Eusebio descansaba de sus estudios leyendo periódicos: á los diez y siete años conocia el engranaje de la máquina política y seguia atentamente las convulsiones de los partidos que se disputan el privilegio de hacer la felicidad de la patria.

. . . .

Son las once de una hermosa mañana del mes de junio.

El sol brilla en un cielo purísimo convirtiendo en cintas de plata los *regatos* que bajan al valle por las cañadas de la sierra; la brisa mueve dulcemente las satinadas hojas de los castaños é imprime con su blando aliento gracioso oleaje al flexible y extenso vellon de las praderas, próximo á caer bajo el *dalle* de los segadores; los grillos cantan bajo la yerba, agitando sus metálicas alas al pié de los microscópicos subterráneos que les sirven de guarida; las *miruellas* corren afanosas de bardal en bardal, llevando en su amarillo pico las *gusanas* con que alimentan á sus voraces polluelos: el rio murmura en su pedragoso cauce y los *pescardos* abandonan los pozos y suben á las *coleras* á tomar el sol... y á caer en las mallas de algun *butron* alevoso que les corta la retirada; las gallinas escarban alegres la tierra de las callejas presididas por el majestuoso, grave y encrestado sultan, y huyen atropelladamente hácia los corrales en cuanto distinguen la amenazadora sombra de algun milano; el cuclillo repite en la espesura del vecino monte su ronco y monótono cu-cu, y, por último, los gorriones, esos terribles y descarados socialistas de la raza volátil, se están dando una panzada de cerezas en el huerto del tio Gabriel Quimas, sin que les importe un comino la presencia de la tia Neluca, de su hijo Eusebio, de D. Pablo el indiano ni de D. Cosme el cura, los cuales se hallan sentados á la sombra de un peral, formando corro alrededor de una mesa provista de vasos, en cuyo centro campea una enorme *rosca* hecha de harina, azúcar y huevos, semejante á las que el sacristan remata á la puerta de la iglesia los dias que repican fuerte.

— Aquí está la gracia de Dios! — dice el tio Gabriel entrando en el huerto con una garrafa de aromático vino de la Nava del Rey.

— Toma, Eusebio, escáncianos un sorbo de este néctar, y el que quiera probar la rosca de las Animas, que le meta mano.

— Mejor es que la guarden ustedes para la merienda, — responde el cura — que ya pronto es hora de comer.

— Y que es una lástima partirla — añade la tia Neluca. — Mas vale dejarla entera y regalársela á S. Juan la semana que viene.

— Pues estará tierna entónces!

— Bah! ¿que mas nos da, puesto que hemos de ser nosotros los que rematemos la ofrenda?

— En este caso, mas vale comerla y mandar hacer otra.

— Valiente vinillo, tio Gabriel! — dice D. Cosme acercando la nariz al vaso que acababa de llenarle Eusebio.

Este es de la carral de los amigos.

— De la misma, señor cura! mejor no le consume ni su Ilustrísima.

— Vaya, pues, á tu bien venida, Eusebio.

— A la salud de usted, D. Cosme.

— Pues señor, — exclama la tia Neluca — ya que nos hallamos reunidos con motivo del cabo de año del difunto mi tio, que en gloria esté, hablemos de mi Eusebio, y defiéndame usted, señor cura.

— Pues quién trata de hacerle daño, tia Nela?

— Quién?... su padre, que quiere quitármele de casa, cuando no ha hecho mas que llegar, para que se vaya á Madrid en el mes de setiembre á seguir una carrera.

— Nada mas natural! la educacion que Eusebio ha recibido, no es para enterrarse en el rincon de la aldea.

— Eso digo yo, señor cura; pero en tratándose de que su hijo se marche, esta no entiende de razones. Por mas que le digo: — Nela, yo nací *sarrujan*, fuí *sevillano* y al fin me pegué al terruño, sin que se me hiciera barga arriba: tu hijo no se halla en ese caso: es estudiante, desea aprender y necesita respirar otro aire y vivir en otro mundo mas ancho.

— Y por qué? gracias á Dios, mi hijo sabe bastante para presentarse donde quiera, y no necesita defender pleitos ni tomar el pulso para ganarse la vida. Y cuando se aburra en la aldea, no le faltarán mil reales para ir á gastarlos en Santander ó en donde mejor le acomode.

— No es eso, Nela! bendito sea Dios que nos le ha dado, su padre tiene bastante para que él no piense en el dia de mañana: pero, ¿crees tú que Eusebio se conformará con la calma de estos valles? ¿Crees tú que no necesita emplear en algo su actividad? Si Eusebio fuera un pobre hombre, sin instruccion de ninguna clase, como lo era yo á sus años, quizás se contentaria con pasearse por esas breñas, echar *butrones* en el rio y andar á perdigonadas con las *miruellas*; pero, con su saber, se tienen otras ambiciones y preciso es que las satisfaga en otra parte.

Una carrera, como la de abogado, por ejemplo, sirve para llegar á todos los destinos.

— Lleva usted razon, tio Gabriel.

— Ya ves como el señor cura te defiende.

— Pero, hombre ¿quiéres hacer de tu hijo un gobernador ó un ministro?

— Y ¿por qué no? yo he conocido muchos que valian cien veces ménos que él.

— Pues lo que yo conozco es que hace cinco años que el hijo de mis entrañas no me alegra la casa y que no quiero separarme de él aunque me le hagan archipámpano. ¿Lo oyes, Gabriel?

— Y á todo esto, ¿qué dices tú, Eusebio, pregunta — don Cosme.

ALEGORIA REPRESENTANDO LA AMÉRICA DURANTE EL AÑO 1872, DE UNA PARTE LAS DESGRACIAS QUE LA HAN AFLIGIDO, DE LA OTRA LAS CONQUISTAS Y PROGRESOS QUE HA ALCANZADO.

—Hasta ahora no he dicho nada, señor cura.

Desde ayer mañana que llegué á la aldea, mi padre y mi madre están como usted los ve, perorando como diputados de la minoría sobre si debo ser tirio ó troyano...

—Lo que eres tú —interrumpe la tia Nela— un grandísimo zorrastron que guiñas el ojo á tu padre cuando yo digo que no quiero que te me vayas de casa. Pero ya puedes ver cómo te las gobiernas, porque no te me has de ir!...

—Salvo mejor parecer—dice el indiano—yo creo que lo que debe hacer mi sobrino es irse á la Habana y montar allí una casa de comercio.

—Déjanos en paz con tu Habana, Pablo! ¿Irse mi hijo por esos mares á bregar con negros y con?... ¡No lo permitas Dios! ¿Y para qué? ¿Para agenciarse cuatro cuartos que ninguna falta le hacen? La Habana la tenemos aquí, en queriendo trabajar: aquí ha sabido encontrarla mi Gabriel.

—Perfectamente dicho, madre.

—No es verdad que sí, hijo mio?

—Sí señora, la emigracion ha sido una plaga para nuestra patria y en particular para nuestra provincia. Si los brazos que han salido de ella se hubieran dedicado al cultivo de nuestros valles, otro sería su aspecto.

—Así decia el difunto.

—Y decia bien. Descuide usted, que no seré yo tan ingrato que vaya á aventurar léjos de mi país el capital que en él ha ganado mi padre. Además, no me llama Dios por el camino del comercio, tio Pablo: reconozco sus ventajas, lo mucho que le debe la civilizacion y el inmenso porvenir que le espera el dia en que el libre cambio rompa las trabas que impiden su completo engrandecimiento: pero ni el libro mayor ni el de caja tienen para mi gran atractivo.

—Prefieres los impresos, no es verdad? digo, si ha de juzgarse por el rimero que has traido de Valladolid.

—Segun y conforme, señor cura; si están escritos medio en francés y medio en tonto, como algunos que hoy salen á luz, me atengo á la lectura del diario de operaciones.

—Bien, pero á todo esto no nos dices cual es tu vocacion. Ya oyes á tu padre: —el tio Gabriel quiere que seas un hombre de pro, y la tia Nela... esa quiere verte hecho un príncipe, siempre que para ello no tengas que separarse de sus enaguas.

—Eso, eso, señor cura! estéseme él aquí miéntras yo viva, cuidando á su vieja, y cuando yo cierre el ojo, tendrá lugar de ser aunque sea intendente.

—Nela, no seas egoista!

—Quiero serlo, Gabriel! Con su filosofía se ha llevado por allá cinco años como cinco siglos...

—Ménos las vacaciones, madre.

—Pues eso faltaba, que no hubieras venido en las vacaciones! Y ahora habia de pasar otros siete ú ocho estudiando leyes ó *ingeniatura*?...

—Pero mujer, ¿y si él lo quiere? ¿Sabes tú ya cuál es su inclinacion, lo que él piensa hacer?

—No, no lo sé: yo no sé mas que una cosa.

Y al hablar así, la tia Nela echa su brazo al cuello de Ensebio, y clava en su varonil fisonomía una mirada de indefinible ternura.

—Estas mujeres no razonan, D. Cosme. ¡Ahí la tiene usted! lo que ella quiere es poder estrujar á su hijo á todas horas, aunque sea en perjuicio suyo.

—Vamos á ver, padre, hablemos en razon ¿desea usted que siga una carrera?

—Yo no deseo mas sino que seas feliz, hijo mio: que no te violentes por nosotros; que si el estrecho círculo en que vivimos no basta á tu ambicion, vayas á donde te llamen tus inclinaciones, en la inteligencia de que miéntras tu padre tenga un duro, será para ayudarte á seguir el camino que elijas.

—De modo que no tiene usted preferencia y me deja dueño de escoger...

—Lo que mas te guste, Eusebio.

—Pues oiga usted, padre: —Seguir una carrera para no ejercerla, es casi desperdiciar el tiempo y el dinero, puesto que el hombre estudioso lo mismo puede aprender en el silencio de su gabinete, que en los bancos de las Universidades.

—Y mucho mas tú, que siempre estás con el libro en la mano! —exclama la tia Neluca.

—Dice usted que la abogacía es, para el que tiene ambicion, una llave que abre la puerta de todos los destinos. Eso sucedia antiguamente: hoy los únicos escalones para subir á todos los puestos, son el sable y el favoritismo. Por lo tanto, el que aspire á ser algo en el mundo político debe elegir entre el colegio de Segobia y la antesala de algun cortesano en candelero. Hay un tercer escalon, que es la prensa: pero observe usted la marcha que desde hace años siguen nuestros periódicos: —su parte política es una desconsoladora série de recriminaciones que á veces rayan en desvergüenzas; su parte literaria un puerto de arrebata-capas, donde por cada trabajador hay cien *tijereteros* que saltan como corzos por encima del 7.º mandamiento de la ley de Dios y siguen la pista á los artículos del prójimo con la misma tenacidad que un galgo la de una liebre.

Si fuera otra la organizacion de nuestros partidos; si sus luchas tuvieran por objeto un fin comun, el bien de la patria: si en vez de cuestiones personales é intereses de pandillaje debatieran principios; si en lugar de la sed de mando, de honores y de riquezas que domina en todas partes, hubiera abnegacion, patriotismo, deseo de regenerar nuestro empobrecido país y de colocarle en crédito, en industria, en artes, en ciencia, al nivel de otras naciones, confieso que me tentaria la política, y que trataria de lanzarme á su vertiginoso torbellino, para contribuir con mis servicios al logro de tan nobles fines.

Pero en el estado en que se halla nuestro palenque político, ningun hombre de bien que sienta arder en sus venas el santo amor de la patria y que estime en algo su dignidad, debe exponerse á respirar su viciada atmósfera.

—Entónces ¿qué piensas hacer?

—Continuar con la conciencia tranquila y el alma serena la obra que usted ha empezado; consagrar mi vida y mis escasas luces al bienestar de estos pobres labriegos, á combatir las preocupaciones que todavía les cierran el camino de la prosperidad, al fomento de nuestra naciente agricultura y al exterminio de los *escajos* que aun afrentan el suelo de nuestros hermosos valles; encerrarme aquí entre mis libros, mis aperos y las caricias de mi santa madre, para dar gracias á Dios por los bienes de que nos ha colmado, y pedirle que envie á nuestra desolada provincia muchos hombres de buena voluntad que trabajen por su regeneracion.

—Bendita sea tu boca, hijo de mi alma! —exclama la tia Neluca, loca de alegría, estrechándole entre sus brazos y comiéndole á besos.

FEDERICO DE LA VEGA.

LA INDEPENDENCIA DE CUBA.

Hemos recibido las siguientes cartas que publicamos con verdadero placer:

Sr. D. Héctor F. Varela,
Director de EL AMERICANO.

Paris, diciembre 18 de 1872.

Distinguido señor: Si por el número solo hubieran de calificarse los servicios de todo género que á la causa de Cuba lleva ya prestados el periódico que usted con tanto acierto dirige, son tantos y tan generalmente repetidos, que yo, agente general de la República en el exterior, no sabria hallar voces, ni bastantes ni características, con que expresar la gratitud á que por ello se ha hecho usted acreedor.

¿Cuál no será, pues, la penuria y la flaqueza de mi pluma, si al número tengo de agregar la calidad y la importancia de aquellos servicios, prestados con tanta espontaneidad y desinterés, movido usted únicamente por su amor á la libertad, por su fervorosa decision en pró de todo lo que es americano y por el aguijon de todas las ideas elevadas que distinguen al hombre civilizado del siglo XIX?

A tales estímulos débense, seguramente, el calor, la elocuencia y la valentía que rivalizan en todos los escritos por usted redactados ó prohijados en defensa de aquella desgraciada porcion del territorio americano en que todavía ondea, por su daño, la fatídica enseña que desapareció para siempre de las demás regiones arrebatadas en un dia á las garras codiciosas del leon español.

Pero si mi voz, en su individualidad, es impotente para ponerse á la altura de tantos merecimientos, yo confío en que aparecerá robusta y no escasa de expresion, cuando vaya unida como hoy, al unánime clamor de millares de cubanos que desde su patria y fuera de ella, dirigen á usted por conducto mio, el voto de gracias mas sentido y las protestas mas solemnes de su reconocimiento y admiracion.

No lo dude usted, señor Varela: Cuba será libre é independiente en no muy lejano dia gracias al heroismo indomable y á la abnegacion de sus nobles hijos; gracias á las simpatías que en todos los pechos generosos han despertado sus infortunios y sus sacrificios; gracias tambien al apoyo de la prensa libre é ilustrada de todas las naciones cultas, en medio de la cual descuella, como faro de luz y de próxima redencion, EL AMERICANO, que ha traido á este hemisferio, desde el remoto Occidente, envueltos en los resplandores de su mágico cielo, los acordes acentos de amor y fraternidad que á Cuba consagran las afortunadas Repúblicas, sus predecesoras en el camino del martirio y en la conquista de su libertad.

Otra vez, y mil veces mas, reciba por ello EL AMERICANO las bendiciones de mi patria y el aplauso de todos los amantes de la justicia y de la humanidad.

Y toda vez que en sus columnas se dió cuenta de la memorable reunion que con motivo del cuarto aniversario de la independencia de Cuba tuvo lugar en Santiago de Chile, me tomo la libertad, señor director, de rogarle, como nuevo favor, se sirva dar publicidad á la adjunta manifestacion, que á nombre de los mismos cubanos dirijo á los señores que tomaron parte en aquella patriótica solemnidad.

Aprovecho la ocasion de ofrecerme á las órdenes de usted como atento S. S. S. Q. B. S. M.

F. V. AGUILERA.

A los dignísimos ciudadanos que compusieron el meeting celebrado el 10 de octubre último en Santiago de Chile, con motivo del IV aniversario de la independencia de Cuba.

SEÑORES:

Hasta las márgenes del Sena, en donde me retienen los deberes del cargo que me confiára el presidente de la República, han llegado los écos de la memorable y patriótica solemnidad que consagrasteis á celebrar el 4.º aniversario de la independencia de mi patria, y yo pecaria de omiso, por decir lo ménos, si permaneciera mudo ante ese acto de espontánea y elocuente manifestacion de las simpatías con que una gran parte del pueblo de Chile y los representantes de otras Repúblicas hermanas, allí congregados, han querido probar al mundo que, en el terreno de la justicia, de la independencia y de la libertad, no hay en toda la América latina mas que un solo sentimiento, una sola aspiracion, un solo grito: «Fuera España del hemisferio que cubrió de crímenes, de sangre y de opresion.»

En nombre de Cuba, pues, y de sus hijos todos, ora los que están con las armas en la mano disputando su presa al cruel enemigo, ora los que dispersos en extrañas tierras lloran la patria ausente ó sucumben bajo el peso de la horfandad y de la miseria, yo, en nombre de todos, y muy particularmente del C. Cárlos Manuel de Céspedes, el perseverante y heróico presidente de nuestra naciente República, vengo hoy á ofreceros el testimonio de su mas cordial reconocimiento y admiracion, junto con la seguridad de que no en distante dia, cuando allí se remonte al cielo el cántico supremo de redencion y de libertad, vuestra memoria irá unida á la de sus héroes y bienhechores, por la espontaneidad con que os habeis asociado y adoptado resoluciones que tanta parte han de tener en el triunfo pronto y definitivo de nuestra santa causa.

Y permitidme, señores, que adelantándome á los tiempos que han de venir y que de seguro vendrán con vuestra generosa ayuda, yo me extasíe ante el espectáculo que ofrecerá al mundo la América toda, ya purgada y libre del letal veneno de la dominacion española, desenvolviendo los infinitos gérmenes de magnificencia y prosperidad que entraña su fecundo suelo, y ostentando, para asombro de las generaciones futuras, todos los prodigios de la ciencia, del arte y de la moralidad, nacidas y perpetuadas á la sombra de las instituciones democráticas, con tantos sacrificios, con tanto valor y perseverancia conquistadas.

La cooperacion moral y material que en vuestra reunion habeis ofrecido á Cuba, y que esta acepta penetrada de la mas profunda gratitud, es necesaria y urgente para que despunte cuanto ántes la aurora de ese hermoso dia en que el astro refulgente de libertad é independencia brillará sin nubes desde el mar Caribe hasta las remotas playas del Pacífico.

Y así será, señores; porque el prolongado martirio de la desdichada Cuba ha sido acaso un hecho providencial, para realizar ese espléndido porvenir en todas las Repúblicas que se le anticiparon en el camino de la emancipacion.

En sus horas de sufrimiento y abandono, en sus horrendas noches de insomnio y de tortura, ella se ha recogido y meditado sobre todos los grandes problemas que tendrá que resolver en su dia y que de seguro resolverá con toda la madurez de su razon, poniendo en primer término la necesaria y provechosa solidaridad de sus destinos con las de todas las nacionalidades de idéntico orígen que pueblan ese continente, brindando á todas, con los tesoros de su comercio, de su alianza y amistad, el inexpugnable baluarte de su situacion geográfica para detener en sus nuevas tentativas al despechado agresor de Valparaiso y del Callao.

Unámonos, pues, desde ahora en espíritu y en sacrificios, en propósitos y aspiraciones, á fin de que el pendon de la estrella solitaria no mire por mas tiempo palidecer su brillo al reflejarse en los mares de sangre y de crímenes con que en su desesperacion ha inundado España las risueñas comarcas de la Perla de las Antillas.

Suene la hora de redencion para la noble víctima, en cuyo lacerado seno se abrigan tantos elementos de regeneracion, de seguridad y de ventura para toda la América, un dia esclava, y llamada hoy á constituir, en el prodigioso mundo en que descuellan los Andes y rueda sus aguas el caudaloso Amazonas, el asiento de una nueva y potente civilizacion que dispute á la historia la grandeza de pasados imperios y el esplendor de nuestras nacionalidades.

No permitamos que se prolonguen las vicisitudes de la lucha y las combinaciones de la diplomacia, no sea que Cuba venga á ser contra sus naturales afinidades, el galardon de mas emprendedoras y afortunadas aspiraciones.

De que así no será es ya prenda garante y de gran valía la solemne manifestacion que ha puesto la pluma en mis manos, y por la que reitero, á nombre de Cuba, las mas favorosas y sentidas gracias.

Paris, 18 de diciembre de 1872.

J. V. AGUILERA.

Los martires de Cuba.

EPISODIO DE LA GUERRA DE CUBA.

I

Era la mañana del dia 6 de enero de 1871.

En medio de un espeso bosque de *almácigos* y *ceibas*, de *palmas* y *yagrumas*, de *guarimas*, y *cedros*, cuyas verdes copas doraban apénas los rayos del sol naciente de los trópicos, veíase una pequeña choza de pajizo techo y paredes formadas con la hoja del *guano* y el filamento del *yarey*. Presa, por decirlo así, entre las escabrosidades de la montaña, rodeada de peñas y abrojos y casi inaccesible á los pasos humanos, hubiérase tenido este pobre albergue por un refugio de algun cenobita, por habitacion de algun bandido.

No lo era, sin embargo; aquella choza mantenia bajo su techo la virtud, la abnegacion, el patriotismo, la heroicidad... Aquella choza, en el centro del bosque, en el desierto del monte, era el asilo de dos matronas cubanas, tan bellas como nobles, tan puras como dignas. Era el lugar escogido para el refugio de sus hijos, de esos pedazos de sus entrañas, que querian ocultar á las miradas del déspota y educar aspirando el aire de libertad, enseñándoles los derechos del ciudadano... Era, en fin, la morada de las señoras Mercedes Mora de Mola, Juana Mora de Mola y sus hijos, de los cuales el de mas edad solo contaba catorce años.

Al lanzar sus hermanos el grito de libertad, al salir al campo con las armas en la mano, prefiriendo la muerte á la deshonra de la esclavitud, ellas se arrojaron en su seguimiento. Sus esposos iban á luchar, á sufrir, á morir quizás, y querian estar á su lado para llorar con ellos, para servirles de compañeras, para curar sus heridas, para rezar sobre sus cadáveres el dia que, en la batalla, cayeran al golpe de las bayonetas de los sicarios del despotismo.

Y en tanto que ellos peleaban, en tanto que léjos sufrian el hambre y la sed, ellas, en la humilde choza, en medio del bosque, teniendo por guarda á Dios y su virtud, y por compañero á un anciano, que fué su esclavo, rogaban al cielo por su vida... y esperaban que él las salvase y salvase á la patria.

Aquellas respetables matronas, acostumbradas á las comodidades que brinda la riqueza, á no dormir sino en mullida cama, á reposar en cómodo sofá, á vestir la blanda seda y á distraerse solo con la música y el canto, tenian en su choza por cama el duro suelo con algunas hojas de maiz y por asiento trozos de madera toscamente labrada. Sus trajes los componian toscos sayales de burdo lienzo; sus distracciones eran remendar las ropas de sus esposos, confeccionar trajes con trapos de desecho para sus hijos, preparar el alimento que habia de satisfacer su hambre juvenil, hacer hilas para sus hermanos heridos en campaña, y bálsamos con que curarlos.

¡Oh! ¡benditas seais, vosotras, que desde el cielo veis nuestras lágrimas y mirais nuestro pesar!

Aun nos parece contemplaros allá en vuestro miserable, pero santificado albergue, cuando despues de las fatigas de la campaña íbamos á dar goce al corazon con ver vuestro patriotismo, y en él tomábamos lugar al lado de la lumbre, sentados en las piedras!... Aun nos parece veros rodeadas de vuestros hijos, que, á pesar de sus tiernos años, oian entusiasmados el relato del último combate, y agitando sus manecitas gritaban: «¡Viva Cuba libre!»

Solícitas, como buenas hermanas, vosotras matabais nuestra hambre con manjares sazonados por vuestras delicadas manos, colocabais en nuestros pechos la enseña tricolor del hombre libre, y reponiais los deterioros de nuestro pobre uniforme de soldados de la libertad!

¡Oh, benditas, benditas seais, mártires de la libertad, heroinas de mi Cuba, vestales de la independensia!... Vosotras habeis perdonado á vuestros asesinos!... Nosotros... no podemos aun perdonarlos. . . . .

. . . .

Era la mañana del dia 6 de enero de 1871.

Apénas amanecia.

Las dos matronas, sin embargo, se levantaban de sus miserables lechos y vestian á sus hijos, gozando en ver sus alegres rostros, en besar sus rosados labios.

Todo yacia en calma.

El silencio solemne del bosque solo era interrumpido por el canto de las avecillas y el lejano rumor del arroyuelo... ¡La paz, la calma, el reposo eran el patrimonio de aquel lugar!

Mas de pronto, por todos los ámbitos del monte resonó el ruido de las armas, el crujir de las hojas secas, la vocería de gentes que se aproximaban. Los habitantes de la choza, sobresaltados con el ruido y comprendiendo lo que debia ser, se abalanzaron á las puertas en son de huida... Ya era imposible... Se hallaban rodeados por todas partes de soldados españoles que apuntaban con sus armas á aquellos pechos inermes. Un grito de angustia, de rabia, de horror, se exhaló de los labios de los que se veian sorprendidos tan terriblemente.

—¡Nadie se mueva, ó mando hacer fuego! dijo la voz del jefe.

Este jefe era el coronel D. Francisco de Acosta y Alvear, perteneciente al ejército llamado «español» que en Cuba asesina.

Naturalmente, nadie se movió.

—Registrad la casa y sacad los hombres que haya dentro, repitió la voz.

Veinte hombres armados entraron á profanar aquel recinto... En Cuba esta órden significa: «Entrad allí, cojeos todo lo que haya, y romped lo que no podais robaros.»

En un momento fué ejecutada.

La pobre choza fué saqueada, y aunque no se halló hombre alguno, sí se encontraron muchas onzas de oro, que fueron tenidas por contrabando.

Despues, el jefe, amenazando con la muerte á sus víctimas, les dijo que declararan el punto en que estaban sus esposos.

—No lo sabemos, contestó Juana; pero, á saberlo, tampoco lo diríamos.

—Ya yo lo sabré, replicó Acosta, y se dirigió á sus víctimas.

Mercedes retrocedió dos pasos, y con enérgica entonacion le dijo:

—Caballero, somos unas señoras; respétenos usted. Tome todo lo que tenemos; pero no toque á nuestras personas.

Y diciendo esto, le entregó el poco dinero que tenia y que conservaba en una bolsa á la cintura, unido á sus valiosas alhajas.

Acosta continuó preguntando quiénes mas vivian en aquel bosque; pero recibiendo siempre la misma respuesta, dió órden á parte de sus soldados que se internaran en la espesura á *buscar las demás familias*. La jauría fué á buscar nuevas víctimas.

A las prisioneras Mora se les notificó que se metieran dentro la choza y no se asomaran á las puertas hasta que no se las llamara. Les dieron algunas provisiones, y fueron encerradas en su reducido albergue, donde pasaron todo el dia anegadas en llanto y sufriendo angustias indecibles.

Llegó la noche con su oscuridad y sus horrores.

Las prisioneras oian los gritos, las blasfemias, las obcenidades de sus guardianes, y temblaban cada vez mas, ya que no por sus vidas, por las de sus hijos y por su honor.

A las tres de la madrugada, las puertas de la choza fueron abiertas, y por ellas se introdujo un peloton de hombres voceando...

Las dos matronas comprendieron de que se trataba, y se pusieron en pié, abrazándose de sus hijos... ¡Creian que aquel espectáculo conmoveria á aquellas fieras!

Un hombre se dirigió á ellas, y les dijo:

—¡Oigan ustedes! ¿Dónde está el dinero?

—«Ya no tenemos nada: ustedes se lo han cojido todo.»

—«¿Con que no hay dinero? repuso otro; pues habrá otra cosa!»

—«Yo quiero ésta» dijo uno.

—«Yo esta otra» añadió otro, y alargó su impura mano para asir de un brazo á la bellísima y angelical Adriana, hechicera niña de doce años de edad.

Como una leona herida, su madre Mercedes se lanzó sobre él.

Su otro hijo Alberto, de catorce años, se prendió de las piernas del que forcejeaba con su madre, y principió á morderlo. Entónces un segundo bandido, sacó el machete y de un solo tajo le rebanó la cabeza.

Despues..... lo que pasó despues no puede escribirse.....

A la hora, hacinados en medio de la choza, se hallaban los ensangretados y destrozados cadáveres de Mercedes y de Juana Mora, y los de los niños Alberto de catorce años, Adriana de doce años, Angel de cuatro y Mercedes de dos.

Poco despues, la choza ardía.

Se queria con el fuego cubrir el crímen.

Aquellos caníbales se pusieron á contemplar los progresos del incendio.

De pronto, uno de los niños, Angel, viéndose rodeado de las llamas por todos lados, se levanta despavorido de entre los cadáveres, quiere huir..... se dirige á la puerta.... Pero en ellas están los chacales que se llaman soldados del ejército español, y ¡horror! con una larga vara, lo vuelven á lanzar en medio de las llamas, como se lanza un monton de papeles. Dos veces fué á salir, y dos veces fué rechazado. Al fin, asfixiado por el humo, cayó al pié de su infelice madre, y junto á ella murió calcinado vivo!!...

Todo concluyó.....

Los soldados de Acosta y Alvear, no teniendo allí nada que hacer ya, se marcharon.

El lobo, despues de concluir con su víctima, abandona el teatro de su ferocidad.

¿Quedó todo aquello oculto? ¿Todo lo consumió el fuego?

No; no.

Dios quiso que tuviera un testigo aquella cruenta escena, para que con ella el mundo se horrorizara.

El niño Melchor, hijo de Mercedes, al recibir ésta el golpe de muerte y caer al suelo, fué cubierto con sus vestidos, recibiendo tambien una herida en la cabeza; mas se quedó allí sin hacer el menor movimiento. De allí oia, pero no veia: de allí sentia los golpes que mataban á sus hermanos; pero se estaba quedo. En el momento en que oyó que los asesinos se retiraban de la choza á la cocina en busca de lumbre para dar fuego á aquella, salió de su fúnebre escondite manando sangre, y se introdujo en el monte..... Esto ¿no es providencial?

Dios salvó sin duda á este niño, para que sirviera de testigo intachable ante el tribunal irrecusable de la opinion, que es la conciencia del mundo civilizado.

Este niño Melchor Mola vive: está en el Departamento Central de Cuba, en la Ciudad de Puerto-Príncipe, y es el que ha relatado á mas de mil personas el hecho, tal cual lo pintamos. . . . .

. . . .

Al siguiente dia de la catástrofe, recibió la terrible nueva el esposo de la desgraciada Mercedes, el padre de los niños asesinados, D. Melchor Loret de Mola.

Corrió al lugar del siniestro..... Allí, ante aquel monton informe de cadáveres ensangrentados y medio calcinados por las llamas, que fueron en la tierra dulcísimos pedazos de su corazon, soltó una estrepitosa carcajada..... ¡Estaba loco!.... Despues calló en una indecible melancolía..... No habló ni volvió á comer mas, espirando á los tres dias!

El golpe fué demasiado terrible para poder sufrir su empuje. No habia otro fin posible para el amante padre y para el apasionado esposo..... Un cadáver mas añadido á los seis mártires camagüeyanos, cuyas venerandas sombras se ciernen terribles sobre el horizonte de la Patria!...

¡Esto es nada para los españoles de Cuba!

. . . .

Es público este horrible drama que tuvo lugar en los montes de *Lázaro*, Departamento Central de la Gran Antilla. Los periódicos de Cuba se han ocupado de él, si bien desfigurándolo. Los del mundo entero han lanzado su anatema contra tal acto de barbarie. En la misma España, algunos hombres de corazon han protestado contra él.

Sin embargo, el que lo cometió, *Francisco Acosta y Alvear*, fué ascendido á Brigadier, y continúa mandando en Cuba una columna de operaciones.

Esta sangrienta hecatombe motivó el manifiesto de 24 enero de 1871, que nuestro presidente, Cárlos Manuel de Céspedes, dirigió al gobierno supremo de España, y en el que dice: *que semejantes crímines «son un borron para «la historia de España en América.»*

Publicáronlo en sus columnas los periódicos de Nueva-York y lo reprodujeron los dos periódicos negreros de la Habana: *El Diario de la Marina* de 29 de abril de 1871 y *La voz de Cuba* del 30 del propio mes.

Un hermano de las víctimas, y nuestro querido y desgraciado amigo, Domingo Mora, se halla hoy en Méjico. Le rogamos nos perdone que toquemos una herida que aun hace brotar la sangre de su corazon.

MIGUEL DE QUESADA.

Méjico, Setiembre 12 de 1872.

PARIS A VUELO DE PAJARO

¡Así es y será siempre el mundo!

Que no hay placer sin lágrimas, ni pena
Que no transpire en medio del placer.

Sucédense, ay! los aniversarios, sin parecerse.

Cada dia nos trae á la memoria algun doloroso recuerdo de la lucha pasada; cada dia tambien vemos alegres espectáculos de cabo de año: esos contrastes producen en nuestro ánimo la extraña impresion de un ataud y una boda que llegarr al mismo tiempo á la puerta de la iglesia.

Dias atrás presenciamos en Champigny un cuadro desconsolador: un grupo de viudas, madres ó huérfanas, regaban con sus lágrimas las tumbas enmohecidas y abandonadas. Abandono y degradacion que excitan justas protestas. En efecto, nada es mas horrible que esa indiferencia que repentinamente sucede al entusiasmo del dolor. Un mes há, no se sabia cómo honrar y perpetuar la memoria de los bravos que sucumbieron en la lucha gigantea contra la Prusia, y hoy nadie piensa en ellos. ¡Ay! mas hubiera valido abandonarlo todo á la mano del tiempo, que todo lo destruye.

El poeta ha dicho:

Solo el supremo Hacedor
Sabe en su ciencia profunda
Cuantos cadáveres yertos
El verde césped oculta!

Pero si los lutos de los particulares son olvidadizos, su ejemplo es pernicioso cuando se trata de lutos patrióticos. No basta ir anualmente un dia fijo, como por descargo de conciencia, á depositar algunas coronas de siemprevivas en las queridas tumbas que encierran allá léjos los restos de los valientes defensores de la patria. Esos cementerios de la guerra deben tener sus vigilantes, como los demás: seguramente nadie escatimará su óbolo para mantener en buen estado esos túmulos, cuyas humildes cruces han sido arrasadas por las últimas tempestades.

*
* *

Como contraste, segun ántes digimos, á tan lúgubres reminiscencias, se acercan los aniversarios de la loca alegría. La Opera abre sus puertas á los bailes de máscaras: vendrán tambien despues de Navidad, Año Nuevo y Reyes. Heráclito y Demócrito convertidos en hermanos de Siam. Por la mañana las luctuosas romerías, por la noche las estrepitosas y descabelladas danzas.

¡Así es la vida!

Prométense grandes novedades para las vacanales reglamentadas de la calle Le Peletier. Los anuncios y reclamos aseguran magnificencias y esplendores.

Pero no siempre están acordes los reclamos con el buen sentido. Uno, que pretende traernos el agua á la boca nos promete entre mil delicias una orquesta colocada, en anfiteatro, en vez de estar en un estrado, como hasta ahora.

Por mas que me deshilo los sesos, no comprendo ese indecible encanto que ha de procurar la contemplacion de violones, violines y clarinetes colocados en una escalera, soplando y rascando por cima de la cabeza de los bailarines.

¡Ah! si la orquesta fuese femenina!

¿Y por qué no?

Esa sí que seria una atraccion inédita para los bailes de la Opera. M. Sax trató de demostrar tiempos atrás que era en extremo provechoso para el bello sexo hinchar los carrillos y soplar á fuerza de pulmones en los instrumentos de cobre. Ignoro que resultados tuvo la trombonoterapia, y si el oficleide llegó á aclimatarse en las costumbres de los retretes femeniles; pero hoy podria renovarse el conato, é indudablemente es preferible una orquesta compuesta de lindas hembras de ligeros trajes á la que hoy forman mozos y viejos con sus anteojos y corbatas blancas.

Verdad es que la novedad adoleceria de inconvenientes, al ver que á las doce de la mañana las trompetas de llaves, las flautillas, el triángulo y bombo desaparecen una á una, yéndose á cenar en la fonda de Brébant...

Decididamente el proyecto es peliagudo, y á imitacion de lo que se practica en la Asamblea, retiro mi enmienda.

Tambien nos prometen los prospectos iluminaciones mágicas, profusion de flores y otras cosas mas.

Lo que no pueden prometernos por desgracia es que las groserias habituales de los corredores y de la sala de descanso se transformen en chistes comedidos y de buena sociedad, ni que tras los dominós color de rosa, ni las herméticas caretas, haya siempre lindas niñas ó virtudes en vez de dueñas quintañonas y pestilentes criaturas conocidas en todos los cafés, en donde ostentan el albayalde y carmin de sus mejillas y su boca, con que cubren la escualidez del hambre.

*
* *

Como quiera, tendremos un nuevo director de orquesta, novedad que se presenta de tarde en tarde.

Musard padre, Musard hijo y Strauss se han cedido la batuta durante medio siglo.

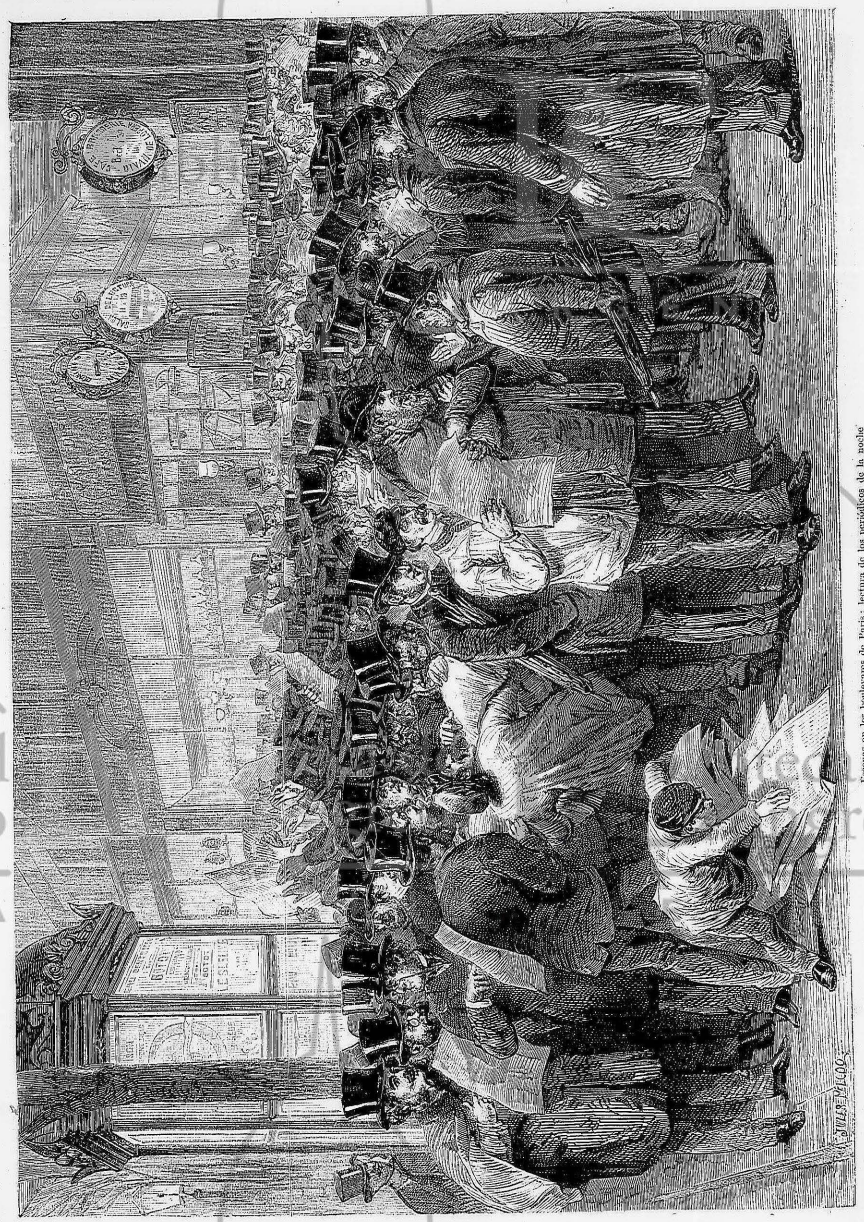
Arban que los reemplaza es todo un artista. Sus solos de cornetin, de llaves entusiasmarán indudablemente á los frenéticos de Terpsicore á cuyos hombros le han de llevar en triunfo mas de una vez, con riesgo de su crisma.

Ya veremos como ejerce Arban su sacerdocio.

Cada director de orquesta de los bailes de la Opera tenia su manera. Musard padre, el gran Musard, dirigia á lo zuavo. Al empezar una contradanza parecia que se lanzaba al asalto, ora blandiendo la batuta como si fuese un sable, ora apretándola convulsivamente como quien cruza la bayoneta, y eso sin cesar un momento de cantar á voz en cuello desde las doce de la noche á las cinco de la mañana los temas que se ejecutaban bajo su mando.

Musard II, que pasó como la flor, conducia como un pollito con cierto aire de negligencia, arqueando los brazos, luciendo los puños de la camisa y atusándose los bigotes. Parecia que la batuta de ébano iba á cada paso á caerse de sus manos desfallecidas. Afectaba constantemente cierta negligencia paseando sus miradas por toda la sala, como dando á entender que aquello era un juego ó pasatiempo para su inmenso talento.

Con Strauss, nueva metamórfosis. Desempeñaba su cometido de una manera bonachona. Llegaba á su trono tranquilamente, marcaba el compás tranquilamente, transpiraba tranquilamente, miraba la hora tranquilamente, dormia tranquilamente entre danza y danza, y por fin,



Escenas en los boulevares de París: lectura de los periódicos de la noche

Uno de los últimos temporales en el canal de la Mancha.

con la misma tranquilidad se retiraba satisfecho, como un director de oficina que ha cumplido su deber con el número reglamentario de firmas que su cargo le impone.

Arban es impasible y olímpico.

Su cabeza de medalla romana con patillas rasas, ni se conmueve, ni se extraña de nada. Al ver su serenidad, diríase que oficia de pontifical. ¡El cancan en el monte Sinaí! Ya he dicho que bajo esas apariencias marmóreas cela un talento de primer órden, á quien deseamos toda suerte de prosperidades desde la cúspide de su anfiteatro.

*
* *

¿Hablaremos del tiempo?

Buenas ganas se me pasan de dirigirle el célebre apóstrofe de Guizot, declarándole que nunca llegarán sus injurias á la altura de mi desden.

Pero, francamente, abusa de los límites de la paciencia humana, y mereceria que uno se desahogase lanzándole amargas imprecaciones.

Las ráfagas del otro dia se excedieron en sus bromas atmosféricas, por lo violentas y pesadas.

Hablóse de viajes aerostáticos, de granizadas de tejas, de árboles desarraigados.

Pero todo esto es un grano de anís.

Cuéntanse siniestros mucho mas graves.

Cítase entre otros:

Una dama principal arrancada de su hogar doméstico y arrastrada por el torbellino hasta Italia. Pero lo mas singular del caso es que, al mismo tiempo, la tromba depositó en Florencia á un gallardo galan. Asegúrase que la justicia se encarga de apreciar el hecho á demanda del marido.

Tambien hubo dos especuladores que al salir de la Bolsa fueron llevados por la tormenta hasta Bruselas; fenómeno tanto mas extraño, cuanto que sus bolsillos estaban bien guarnecidos...

Maldito viento.

*
* *

Entre las gentes dignas de lástima en este momento merecen especial mencion los pobre inválidos. No solo se pretende expropiarles su magnífico y antiguo cuartel, sino que una banda de tunos sin vergüenza han jurado deshonrarlos haciéndolos cómplices de sus fechorías.

Componíase esa banda de malhechores, de siete pseudo-inválidos que habian «perdido una pierna en la batalla de Solferino.» Rondaban por los sitios extraviados, y cuando los transeuntes solitarios y compadecidos de los lisiados metian la mano en el bolsillo para auxiliarlos, estos desengánchaban la pata postiza, y como era de roble, la descargaban sobre la cabeza de sus protectores, y despues de haberlos aligerado de dinero y alhajas decian con verdad: piés para qué os quiero.

Calcúlese la indignacion de los verdaderos inválidos.

Desconsuélales tambien, no solo la supresion del régio cuartel, sino que tambien la idea de separarse de su traje tradicional.

— El uniforme, decia un inválido á su colega, es lo único que tenemos para agradar al bello sexo.

Además, habia entre esos veteranos, víctimas de Belona, confraternidades especiales.

Cuando yo habitaba aquel barrio, oí un dia sus pintorescas expansiones.

Caminaba uno de ellos, cierta mañana, taciturno y pensativo, por la acera de la calle Saint-Dominique. Encuentra á un anciano mercader de la vecindad, conocido suyo.

— Ola! fulano, dice el mercader, qué triste estás.

— No sin razon.

— Pues ¿qué hay?

— Ya conoces á zutano, mi pobre camarada con quien siempre me has visto.

— Sí; ¿y qué?

— Murió anoche. Estoy inconsolable.

— ¿Tan amigo era?

— Amigo precisamente, no. Pero como era manco del brazo izquierdo y yo lo soy del derecho, comprábamos siempre un par de guantes para los dos.

*
* *

Concluyo con la anécdota sacramental.

El doctor Z... pasa con razon ó sin ella por el Esculapio de Paris que mas enfermos envía al otro mundo; dias atrás estaba de caza en la quinta del conde de B..., hombre de talento.

Pasa una liebre.

— Tire usted, doctor.

La liebre se fué con mas vida.

Lo mismo sucedió con un faisan.

Lo mismo con tres conejos.

— Pero doctor, dijo el conde riendo á carcajadas, usted solo mata á los que no apunta.

PIÉRRE VERON.

Descripcion de la batalla de Pichincha.

EL DIA DE SU 48º ANIVERSARIO

El 21 de mayo de 1822, á las once de la mañana, el ejército libertador, al mando del general Antonio José de Sucre, llegó al ejido de Turubamba, situado al Sur de la ciudad de Quito. Constaba de dos divisiones: una de los auxiliares del Perú, á las órdenes del coronel D. Andrés de Santa Cruz (despues gran mariscal del Perú), compuesta de los batallones número 4.º de Piura, núm. 8.º de Trujillo y un escuadron de Granaderos montados de Buenos Aires, armados de sables, granadas de mano y las bolas que usan los Guasos en sus pampas y que saben manejar con la mayor destreza; y la otra de colombianos á las órdenes del general José Mirés, español, compuesta de los batallones Paya, Yaguachi, Alto Magdalena, Albion y los escuadrones de Guias y de Oriente, armados de lanza y carabina.

Los enemigos estaban situados y parapetados con su artillería detrás de los paredones que servian de cerca á las estancias que desde el ejido á la ciudad, en un trayecto de mas de ocho cuadras, se encontraban á uno y á otro lado del camellon del camino principal que viene del Sur.

Al llegar al ejido, el ejército libertador desfiló por la izquierda á la vista del enemigo, á una distancia de siete cuadras, con direccion al pueblo de Chillugallo, situado al otro extremo del ejido, y á su entrada se formó por columnas en masa; así permanecimos hasta las cuatro de la tarde; y viendo el general en jefe que no se movian, los provocó á un combate.

Adelantó el ejército en la misma formacion hasta tiro de fusil de su primera posicion, y mandó avanzar la compañía de cazadores de Paya, que desplegó en guerrilla á dos cuadras de distancia de sus parapetos.

El general D. José María Córdoba (entónces coronel) picó su caballo, se adelantó, se paró á la cabeza de la compañía, y con el anteojo se puso á observar el campo de los enemigos, quienes hicieron salir al ejido una compañía de tiradores que se desplegó en guerrilla al flanco derecho de la de Paya, á distancia de cuatro cuadras.

Sacaron tambien de sus parapetos una batería de cinco cañones de á cuatro, la colocaron arrimada á los paredones de su derecha, y un artillero, á quien seguramente le llamó la atencion la presencia del coronel Córboba, se puso á apuntarle: el ayudante Boteró, que lo observó, lo previno con esta palabras: «Coronél, mire que le están apuntando con un cañon;» el coronel Córdoba le contestó con impavidez; «déjelos usted tirar;» y continuó tranquilo observando al enemigo sin mover su caballo. El artillero disparó su cañon, y la bala que le dirigió atravesó por el cuadril derecho al capitan de cazadores Felipe Perez, que estaba parado á la cabeza de la compañía, arrojándole como á cuatro varas atrás, cayendo postrado en tierra á las patas del caballo del coronel (murió esa noche á las nueve en el pueblo de Chillugallo): la batería continuó haciendo fuego; pero no nos causó otro daño.

A las seis de la tarde el ejército libertador se replegó y acampó en el mismo ejido, donde pernoctó, y al dia siguiente por la mañana ocupó el pueblo, en donde se racionó y vivaqueó tranquilamente, sin que el enemigo hiciera ningun movimiento.

Por la tarde de ese mismo dia le informaron al general en jefe que esa aparente tranquilidad del enemigo, era porque intentaba sorprendernos esa noche mandando una division por el pié del cerro, que nos flanquera por la izquierda, y que saliendo á un punto dado adelante del pueblo nos cortara la retirada, en tanto que el resto de sus tropas, saliendo de sus posiciones, nos atacaba por el frente.

A las ocho de la noche emprendimos una retirada falsa por un camino trasversal que conduce á unas haciendas con el objeto de colocarnos adelante del punto á donde debia salir la division que se decia encargada de cortarnos: á las doce hicimos alto despues de haber andado mas de una legua; ocupamos unos trigales á la derecha; toda la infantería se tendió á lo largo de una chamba que servia de cerca, se acostó á dormir, y la caballería quedó cubriendo la avenida del camino.

Los comandantes Labayen, Ras y Cestáris, que la mandaban, ordenaron á la tropa que se desmontara, que quitaran las bridas á los caballos sin desensillarlos, los pusieran á pastar y se acostaran, dejando una partida volante de observacion.

A las dos de la mañana no sé por qué motivos se espantó un caballo y puso en movimiento toda la caballada, que á todo escape corria por el trigal sobre la infantería que estaba dormida: se creyó al principio que el enemigo nos atacaba, y sin embargo de la sorpresa y confusion del momento, todos los cuerpos estuvieron prontamente armados y listos para el combate; luego se supo el motivo de la alarma, y pasamos tranquilos el resto de la noche.

El 23 por la mañana volvimos á ocupar el pueblo, y encontramos al enemigo en su misma posicion, donde no era fácil batirlo: del ejido á la ciudad solo se podia entrar por dos caminos, porque todo el terreno estaba cercado con paredones de las estancias; el camellon del principal estaba bien defendido con sus parapetos, y el otro de la izquierda por el Panecillo, que es un pequeño cerro donde hay una fortificacion, que con sus baterías domina toda la entrada, ántes de llegar á las calles, y estaba bien dotada.

El general en jefe varió de operaciones, se propuso pasar con el ejército al ejido de Añaquito, al norte de la ciudad, y atacar por aquel lado que presentaba ménos inconvenientes; para efectuarlo habia que vencer otros obstáculos: por nuestro flanco derecho era necesario romper muchos paredones de las estancias y pasar dos rios de bastantes aguas que no tenian puente, operacion que no podíamos efectuar á la vista del enemigo, ni tampoco separarnos á mas de dos leguas buscando un paso por entre las haciendas, haciendo un rodeo de mas de una jornada de tropa.

Por el costado izquierdo teníamos la alta loma del Pichincha, en que solo habia, no diré un camino, sino una mala vereda de á pié, por donde no pasaba hasta entónces bestia alguna; sin embargo, el general en jefe se decidió á marchar con el ejército por esta via, y aquel mismo dia mandó una gran partida de indios con herramientas para que abriesen el camino y lo allanaran de modo que pudiera pasar la caballería y el parque.

A las nueve de la noche el ejército emprendió la marcha por aquella ruta, bastante difícil de transitar, se anduvo sin descanso, y cuando aclaró el dia no habíamos llegado á la cumbre del Pichincha, á cuyas faldas está situada la ciudad de Quito, así como Bogotá á las del Guadalupe.

Como á las nueve de la mañana, el 24, nuestra vanguardia coronó la altura, donde hizo alto para reunir el ejército que iba disperso, y muy atrasado el parque, custodiado por el batallon Albion. Como habíamos hecho la marcha por detrás de las colinas bajas del Pichincha para ocultar el movimiento, nos quedamos al descenso de la loma para no ser vistos de la ciudad.

El enemigo, que cuando aclaró el dia vió que nuestro ejército no se encontraba ya en el pueblo, ni sabia qué camino habia tomado, empezó á informarse mandando espías por todas partes, hasta que supo á punto fijo la direccion que llevábamos, y sin pérdida de tiempo marchó á la ciudad, donde los coroneles D. Cárlos Tolrá y don Nicolás Lopez juzgaron temeraria nuestra marcha por aquella ruta, y se propusieron subir el Pichincha, ocupar su cima y tomar una posicion para impedirnos el paso y batirnos en detall; pero esta operacion fué tardía; nuestro ejército se encontraba reunido, ménos el batallon Albion y el parque; habia descansado de la penosa marcha de la noche y estaba acabando de almorzar, cuando á las diez de la mañana nuestros espías anunciaron al general en jefe por tres distintos conductos que el enemigo se aproximaba subiendo el Pichincha. El coronel Antonio Morales (despues general), jefe de Estado Mayor del ejército, nos dió la voz de alarma y mandó salir en tiradores la compañía de cazadores de Paya, apoyada por otra de la division del Perú: estas ocuparon la cumbre de la loma y divisaron la ciudad dando un grito de alegría, victoreando á la patria, y el resto del ejército siguió su movimiento.

Los enemigos casi coronaban ya la altura por entre la maleza del terreno cubierto de matorrales y sumamente quebrado; cuando nuestros tiradores descendieron como media cuadra, se encontraron con ellos á tiro de pistola, y rompieron el fuego, empeñándose la lucha entre las dascubiertas á pié firme.

A los primeros tiros, los batallones números 4.º y 8.º del Perú ocuparon el ala derecha, encontrándose con dos batallones que subian por entre el bosque á tomar una pequeña altura sobre la cima, y empeñaron la batalla; fué necesario reforzar los tiradores por el centro, y el batallon Yaguachi ocupó inmediatamente la linea; el coronel Córdoba, con el batallon Alto Magdalena ocupó el ala izquierda sin entrar en combate por entónces, porque la tropa enemiga, destinada á cargar por ese lado, se habia dilatado en subir por lo áspero del terreno: el batallon Paya quedó de reserva y el batallon Albion con el parque no habia llegado.

El general en jefe mandó precipitadamente al comandante Daniel F. O'Leary (despues general), á que lo hiciera llegar lo mas pronto posible, aunque fuera á espaldas de los indios.

Los batallones del Perú, al encontrarse con el enemigo, lo arrollaron por mas de una cuadra, hasta donde encontró una posicion ventajosa, y se paró á combatir á pié firme: nuestros tiradores y el batallon Yaguachi lo hicieron descender en el centro de la linea, hasta donde encontró medio batallon de Aragon que lo reforzó y se mantuvo á pié firme: el otro medio batallon de Aragon subia por nuestra ala izquierda, y tenia que flanquear una pequeña ondulacion de la loma para llegar donde estaba el coronel Córdoba con el batallon Alto Magdalena que, descansando sobre las armas, estaba preparado á recibirlos; el fuego era nutrido por ambas partes, sin interrupcion alguna, y por momentos crecia el ardor del combate.

El general en jefe se dirigia á un lado y otro buscando un punto desde donde pudiera ver la tropa que combatia; pero fué en vano, el terreno no se lo permitia.

Eran las once y el parque no llegaba; un ayudante salió á todo escape encargado de hacerlo conducir á todo trance, porque la tropa que estaba combatiendo ya casi habia agotado las municiones, y sin embargo, el fuego se sostenia vivamente: eran cerca de las doce, cuando los cuerpos del Perú, sin municiones, empezaron á hacer fuego en retirada; el enemigo, aprovechándose de esta ventaja, recuperó la posicion que habia perdido, y adelantó hasta muy cerca de la cumbre.

En aquellos momentos llegó el parque, y el batallon Albion fué destinado á proteger el flanco derecho del Alto Magdalena, á quien ya habia atacado el medio batallon de Aragon, y otro batallon que ya llegaba á la altura, trataba de cortarlo interponiéndose por el flanco izquierdo de la linea que sostenia Yaguachi.

Albion salió al encuentro de este cuerpo y lo rechazó hasta la quiebra de la loma, al mismo tiempo que el coronel Córdoba batia el medio batallon de Aragon.

Retirados los batallones del Perú, fué necesario reemplazarlos y reforzar á Yaguachi que habia agotado las municiones y casi se habia apagado el fuego en la linea. Sin perder un instante se le mandaron algunos cajones, se reanimó el combate, y el general Mires, desmontándose de su caballo, desenvainó su espada, se puso á la cabeza del Paya y cargó con él al enemigo por nuestra ala derecha que con la retirada de los peruanos habia quedado descubierta. La carga fué impetuosa, desalojándolo de la posicion que habia ganado. Rechazado, tomó otra mas ventajosa, y despues de pocos minutos fué tambien desalojado de ella, obligándolo á ceder el campo de trecho en trecho: todos los cuerpos cargaron con resolucion á un mismo tiempo arrollando al enemigo en todas direcciones: su reserva trató de restablecer el combate en la falda de la loma: pero apénas pudo sostenerse poco rato, porque se le cargó por todas partes y se declaró en derrota entrándose á las calles de la ciudad para ir á refugiarse al Panecillo, último baluarte que les quedaba, dejando en nuestro poder muchos prisioneros.

Varios oficiales y tropa del batallon Paya, y yo, abanderado del cuerpo, llegamos hasta la recoleta de la Merced, en cuya torre vieron los quiteños, por la primera vez, ondear triunfante el pabellon de Colombia (1). El coronel don Cárlos Tolrá que con la caballería formada en el ejido de Añaquito, habia estado observando el combate, luego que vió su decision, y que se le unió el batallon de Tiradores de Cádiz y parte del de Cataluña, se puso en retirada para Pasto, con el objeto de reunirse á la division que mandaba el coronel don Basilo García.

El general en jefe hizo bajar precipitadamente la caballería en su persecucion y despachó al comandante O'Leary á la ciudad á proponerles capitulacion.

La caballería salió al instante bajando la loma en el menor tiempo posible que le permitia el mal camino: pero cuando llegó al ejido, llevaban de ventaja mas de una legua, y no fué posible alcanzarlos: de Guayabamba regresó llevando la noticia que se iban dispersando en la fuga.

A las cinco de la tarde el ejército descendió del Pichincha trayendo todos los heridos y se situó en la Chilena, que es un cerrito bajo con algunas casas á la entrada de la ciudad por la parte del norte, donde pernoctó.

Al dia siguiente por la mañana se presentaron los comisionados para celebrar la capitulacion, que fué ajustada, concediéndoles muchas garantías: firmada y ratificada ocupamos la ciudad despues del medio dia.

El comandante Mackintosch con el batallon Albion fué destinado á ocupar el Panecillo y recibir el armamento, parque y demás elementos de guerra, y como este cuerpo no tenia bandera para enarbolarla en la fortaleza, el general en jefe me ordenó que fuera con él: luego que llegamos al Panecillo se presentaron los oficiales y tropa española de nacimiento que habia capitulado, se formaron en la plazuela de la fortaleza, hicieron un saludo á su bandera, la bajaron, la guardaron en una caja para llevarla á España, entregaron las armas y yo icé la de Colombia que desde entónces empezó á flamear en la capital de Atahualpa.

Los recuerdos de la juventud vienen á formar una especie de segunda vida para los que ya se acercan á su término. Por eso al evocar estas memorias de los tiempos gloriosos de la patria, vuelvo á sentir en mi corazon el fuego que los años no han conseguido extinguir, y me siento con el brio necesario para alzarme en nombre de mis antiguos compañeros de armas, á saludar el sol que alumbró las glorias que alcanzamos en Pichincha.

Bogotá.

MANUEL A. LÓPEZ.

APUNTES DE VIAJE

DEL PLATA Á LOS ANDES.—DEL MAR PACÍFICO AL MAR ATLÁNTICO.

POR SANTIAGO ESTRADA.

(*Continuacion.*)

Dada una revolucion científica de tanta magnitud, ¿podría haber dejado el corazon de exigir para sí á las ideas nuevas un rayo de luz y un destello de esperanza?...

Seguramente que no.

El tambien tendrá su parte en este festin de la libertad y del progreso, de la paz de los pueblos y de la amistad de los hombres.

Se refiere á los que viajan por el central argentino, mensajero de riquezas y bendiciones para el interior, que del fondo de la sociedad cordobesa se levanta una voz que previene al pueblo contra esta invasion de libros y de instrumentos, de hombres nuevos y de ciencias nuevas.

Espíritus recelosos son los que alzan ese grito, que pretende ser el éco de arraigadas convicciones religiosas.

Pero felizmente él no encuentra apoyo en la sociedad cordobesa, que ha repetido estas célebres palabras del P. Hecker (2):

«El geólogo puede, sin causar temor, penetrar hasta las entrañas de la tierra y arrebatarle el secreto del calor que anima su seno; el químico puede someter la materia á su crisol, y examinar, con el auxilio del microscópio, lo que se escapa á la vista; el astrónomo multiplicar sus instrumentos ópticos, y acortar, por decirlo así, la altura de los cielos; el historiador hojear los anales de las naciones y descifrar los geroglíficos de los monumentos antiguos; y por último, el moralista puede poner á descubierto los mas recónditos pliegues del corazon humano, y el filósofo observar las leyes que presiden á la razon soberana del hombre.

«¡ Sábios! el catolicismo no os tiene miedo; llama, alienta vuestros mas atrevidos esfuerzos; sabe muy bien que en cuanto llegueis al término de vuestras ardientes investigaciones, os vereis obligados á reconocer que vuestros trabajos confirman sus enseñanzas, y que vuestros descubrimientos añaden nuevas perlas á la corona de la verdad que adorna su frente!»

—

Poco ó ningun interés presenta el camino en las primeras estaciones de la via férrea.

La monotonía de la llanura no engendra ningun pensamiento en el que la contempla desde las ventanillas de los carros de un ferro-carril. Es un mar de tierra cuyos horizontes no pueden sondearse.

La grandeza del cuadro está limitada por el marco que cierra el cristal ó la persiana.

En la época á que se refieren estos apuntes, todavía no se habian establecido en las veras del camino las colonias extranjeras que hoy las pueblan. Esto explica su falta de animacion.

A las doce y media llegamos á las *Tortugas*, estacion en que cambian los trenes.

Al anunciarme uno de los compañeros de viaje que pisábamos tierra cordobesa, experimenté una doble sensacion.

Un impulso involuntario me obligó á descubrirme para saludar la cuna de mi madre y la tumba de su abuelo.

—

Relacionado este recuerdo con la historia de mi pais, y siendo uno de los primeros que acuden á la memoria al pisar la provincia de Córdoba, voy á narrar el episodio que abrió aquella tumba.

El general Liniers, defensor de Buenos Aires en los años 1806 y 1807, el primer caudillo y el primer soldado que se cubrió de gloria en las calles de aquella ciudad, fué fusilado allí en holocausto á los principios proclamados por la revolucion de mayo.

El partido español que la combatía, acordó resistir á ese movimiento, y Liniers se encargó de reclutar en el alto Perú el ejército reaccionario (3).

El aspecto que los sucesos tomaron en Córdoba, obligaron á Liniers á abandonar su retiro de *Alta-Gracia* y á huir en direccion del Perú en compañía de sus correligionarios, el obispo Orellana, el intendente Concha y su asesor Rodriguez, el coronel Allende y el oficial Moreno.

El coronel Ocampo, que habia ocupado á Córdoba, envió al teniente coronel Balcarce en su persecucion y fueron presos.

A pesar de que Vieytes, representante del gobierno central, creyó vencida la resistencia con la prision de Liniers, la Junta resolvió de otra manera, enviando al doctor Castelli, al doctor Peña y al coronel French con la órden de fusilar á los prisioneros.

Encontrados estos, camino de Buenos Aires, fueron fusilados en el monte de los Papagayos y sepultados en el lugar denominado *Cruz-Alta*.

Pocos dias despues apareció grabada en la corteza de un árbol la palabra *clamor*, formada con la primer letra del apellido de las víctimas.

Tal es el sencillo pero elocuente epitafio que una mano desconocida escribió sobre la tumba del libertador de Buenos Aires.

Los años han pasado: la inscripcion ya no existe en el árbol, derribado talvez por el huracan ó el rayo. Pero el epitafio no ha sido borrado, porque ha pasado del árbol de la selva al libro de la historia y de la crónica al corazon de los argentinos.

Ya no escuchamos las protestas de los hijos y de los amigos de Liniers contra aquel error de la revolucion: ya no se les oye llorar sobre la fidelidad castigada con las armas que no sabian manejar nuestros prohombres.

No obstante, el *clamor* de la sangre no se ha extinguido.

La efímera vida del hombre pasa; los monumentos que conmemoran las grandes acciones tambien desaparecen.

Pero la justicia, la santa justicia, permanece inmutable.

Disfrutando de la inmortalidad y de una memoria imperecedera, enaltece y censura por medio de la historia, y premia con el laurel cívico por medio de la posteridad.

A esta toca no ser temible en sus fallos, porque el fanatismo disculpa aquel error, que habria sido un crímen sin perdon si hubiese sido consumado en la época actual.

Nuestros mayores no se educaron en la escuela constitucional de los Estados Unidos.

Hijos de los conquistadores españoles, eran hombres de espada: derribaban todos los obstáculos y se abrian paso con la lanza.

Los que hemos nacido en estos tiempos manejamos otras armas: preferimos la razon á la fuerza: la ley al sable.

III

CÓRDOBA

La provincia de Córdoba limita al N. con Santiago del Estero y Catamarca; al E. con Santa Fé y Buenos Aires: al S. con San Luis y las Pampas; al O. con San Luis y San Juan (4).

Su poblacion, segun el último censo levantado en la República Argentina, asciende á 225,243 almas (2).

En sus campos pacen numerosos rebaños de ovejas y cabras. La tierra se presta admirablemente al cultivo del maiz y del trigo.

Se exportan de esta provincia lanas indíjenas, mestizas y merinas, cueros secos curtidos, de cabra y cabritilla. Tiene excelentes mármoles de toda clase; y especialmente el transparente, de gran valor; minerales de plomo argentífero, hierro y cobre; piedra de sapo, que se emplea en los edificios, y cuarzos de varias clases.

La industria textil está adelantada, y se fabrican excelentes frazadas, colchas y ponchos (5).

La topografía de la provincia ha sido descrita por un hábil naturalista é historiador, del cual copio los siguientes párrafos:

«El sistema cordobés, propiamente dicho, dice, forma la parte mas oriental del órden central. Este es una série de alturas, que, como ya lo hemos indicado, se inclina muy ligeramente al Este. Por sus pendientes orientales este sistema se confunde con la pampa, que principia á sus piés, por una altura de 400 metros en Córdoba misma y sigue todo el largo del meridiano de esta ciudad, desde Rio-Cuarto á la extremidad Sur, hasta Sumampa, sobre una línea de 5 grados de latitud.

«Estas montañas están pobladas de árboles de trecho en trecho y atravesadas, al Sur de los 31 grados, por muchos arroyos, que, utilizados por el cultivo, no llegan sino muy reducidos á la llanura y se pierden bien pronto. La aldea de Achiras, por donde pasa el gran camino que conduce á Chile, se halla hácia la extremidad meridional de la cadena principal que acaba mas léjos por grandes llanos ondulados, cubiertos de excelentes pastos.

«En el Norte, bajo un clima mas seco, los terrenos descienden á un nivel poco superior al del mar, pues están á 300 leguas; forman, á pesar de esto, ondulaciones profundas sembradas de grandes rocas de gneiss y de micaschistes, cubiertas de una arena granítica que no impide que se desarrolle una vejetacion arborizante bastante robusta. Esta parte Norte del sistema cordobés, que pertenece á la provincia de Santiago del Estero, y se compone de las dos vertientes de Ambargasta y de Sumampa, sufre casi siempre de sequía. No hay arroyos, sino algunas lagunas temporarias, estanques artificiales llamados *represas*, que construyen los habitantes, y las fuentes naturales al pié de las dos vertientes. El terreno medianamente accidentado de esta region, está cubierto de arbustos achaparrados, en medio de los cuales pueden, sin embargo, criarse ganados.

«Estos terrenos principian á adquirir importancia á un grado Sur del Saladillo. Hácia la aldea del Chañar, provincia de Cordoba, la roca es mas superficial, la capa de terreno vegetal es mas espesa y las gramíneas abundan. Numerosos valles cruzan la cadena en todo sentido, pero las pendientes son siempre muy suaves, y toda especie de rodados la suben y bajan con facilidad.

«Cerca del punto culminante de la sierra, o ántes de su arista principal, corre del Norte al Sur una ondulacion que se ensancha de mas en mas, y alcanza su máximum de extension en la pampa de San Luis, en las cumbres de las Achalas y en las de San Javier y de Lutes, que son su continuacion. Estas altas llanuras, muy rocallosas, de una altura variable entre 1,800 y 1,300 metros, encierran, sin embargo, buenos pastos; y, á pesar del rigor del clima, alimentan numerosos rebaños. Una porcion de arroyos nacen de allí, y sus aguas reunidas forman los cuatro rios designados por su órden numérico, pues el Tercero (Rio-Tercero) llega solamente al Paraná. Poco mas cerca, bajo la latitud de Cordoba, la larga y ancha arista principal que hemos descrito está precedida de otra zona formada por un eslabon oriental, el cual circunscribe el primer valle por donde pasa el rio que riega esta ciudad. Este eslabon se extiende en elevacion hácia el Norte, en donde forma, quince leguas mas léjos, las cumbres de la cal, cimas de 1,570 metros de elevacion, detrás de las cuales, al Oeste, se encuentra la altura de la Punilla.

«Detrás de la zona mediana principal de todo el macizo, la de las Achalas, de San Javier, de Lutes, etc., se presenta una segunda altura mas baja, pero muy notable por su composicion geológica, los volcanes apagados y las venas metalúrgicas que encierra. Este terreno comienza al Sur por la sierra de Chaquin-Chuna, que se destaca oblicuamente del macizo de San Javier y se dirige al Noroeste, formando una especie de semicírculo que abraza los departamentos de Pocho, de la Cruz del Eje y una parte de la Punilla. Esta sierra forma el borde exterior, y se extiende hácia el Norte por los eslabones de Guaza-Pampa y de la Cerezuela, que descienden hácia el llano de la Rioja, miéntras que la extremidad de Chaquin-Chuna está casi á pico y no puede descenderse sino por quebradas extremadamente malas. El terreno de Pocho, comprendido entre esta sierra, la gran arista de las Achalas y la línea de conos volcánicos de la Yerba-Buena, del Agua del Tala y de la Ciénega, está á una altura media de 1,100 metros; el de Punilla no tiene mas que 800 de elevacion y una inclinacion bastante rápida hácia el Norte; en su parte superior presenta un relieve muy quebrado.

«La línea de los antiguos volcanes, que se dirige del Oeste al Este, cuenta cuatro, especialmente los tres que ya hemos citado, de los cuales el mas occidental que hemos trepado es el de Yerba-Buena, que mide 1,645 metros de altura absoluta. Este cono traquítico está formado sobre el borde mas occidental del terreno, y la pendiente hácia el llano de la Rioja es extremadamente rápida. El cerro del Agua de Tala es ménos escarpado; el de la Ciénega forma un cono perfecto.

«Se experimentan algunas veces en los alrededores de estos volcanes muy ligeros sacudimientos de tierra, y se oye, dicen, de tiempo en tiempo, detonaciones subterráneas; pero no se recuerda que ellos hayan arrojado jamás ni llamas ni humo, y ninguno de ellos tiene cráter aparente. Sin embargo, las piedras pomez, y sobre todo los traquites, abundan en las inmediaciones; esta última roca forma vetas parduzcas, que se extienden á los alrededores en diferentes sentidos; se encuentran tambien á dos leguas del pico principal.

«El terreno de la Punilla, exclusivamente formado de gneiss, de micaschistes y de granitos muy feldespáticos, continúa hácia el Norte y se confunde con los terrenos mas bajos aun de Ischilin y de Quilino. Las aguas escasamente abundantes que vienen de la vertiente occidental de la arista principal, atraviesan estos dos terrenos inferiores para ir á perderse en el llano de la Rioja.

«Las venas metálicas encierran plomo argentífero en abundancia, encontrándose tambien al Norte, y muy cercano á los conos volcánicos de Pocho, diseminados en los pequeños eslabones del Guayco y de la Higuera. Este distrito mineral puede tener de 15 á 16 leguas de superficie. Los minerales de cobre se encuentran en el eslabon mas oriental, á la orilla misma de la pampa, entre el Rio-Segundo y el Rio-Tercero. Es tambien á este eslabon oriental al que pertenecen los depósitos abundantes del calizo sacaroide tan notable que produce la sierra de Córdoba. Estos depósitos no le son exclusivos, porque se encuentran en un gran número de puntos de todo el macizo.

«Colocada bajo un bello clima, con una altura poco considerable, la sierra de Córdoba tiene una hermosa vejetacion; está cultivada y poblada por todas partes (6).»

—

Conocida, aunque ligeramente, la provincia de Córdoba, prosigo mi interrumpida narracion.

Atravesando chácaras sembradas de maiz y campos cubiertos de algarrobos, llegamos á las seis de la tarde á Villanueva, última estacion, entónces, del central argentino.

En este lugar debíamos tomar la diligencia de la carrera de Córdoba.

La noche no tuvo nada de agradable. El hotel, que así llamaban al malhadado parador español en que la pasamos, nos ofreció una comida perfumada con especias, vino mendocino, camas de dudosa limpieza y una buena dósis de escozor producido por causas que es mejor dejar en los respectivos catres en que habitan. La luna la echó de melindrosa y no quiso dejarse ver por los huecos de las ventanas, que debieron tener vidrios sin cierta fuerza mayor que ocurrió al fundarse el establecimiento. Dicho lo malo que habia dentro y la oscuridad que reinaba por fuera, es casi innecesario agregar que no pudimos ni dormir la noche ni pasearla á la luz de la compañera de los desvelados.

Al amanecer nos despertó el conductor de la diligencia, mestizo de reducida estatura, doctor en pereza y mas marmota que mayoral.

La diligencia era como todas las diligencias, salvo que la manejaban ocho postillones, caballeros en otros tantos caballos, cargados de años, de hambre y de mañas.

Entre los pasajeros iban un ingeniero aleman, un comerciante que trataba de introducir en Córdoba el alumbrado á gas, un poeta que habia escrito dramas y un canónigo de la Catedral del Paraná.

En el camino tropezábamos de tiempo en tiempo con los troncos de los árboles derribados para fabricar durmientes para el ferro-carril central; sorprendíamos de cuando en cuando alguna familia de huanacos, ó encontrábamos de hora en hora alguna tropa de carretas, cuyos conductores parecian solazarse con la calma chicha de sus bueyes.

---

(1) Se nos aseguró que el general don Melchor Aymeric que desde su palacio estaba observando el combate, asustado con la derrota de sus tropas, le pedia á su mujer que le ocultara de ese muchachillo de Sucre, aunque fuera debajo de una artesa.

(2) *Las aspiraciones de la naturaleza* por el P. Hecker.

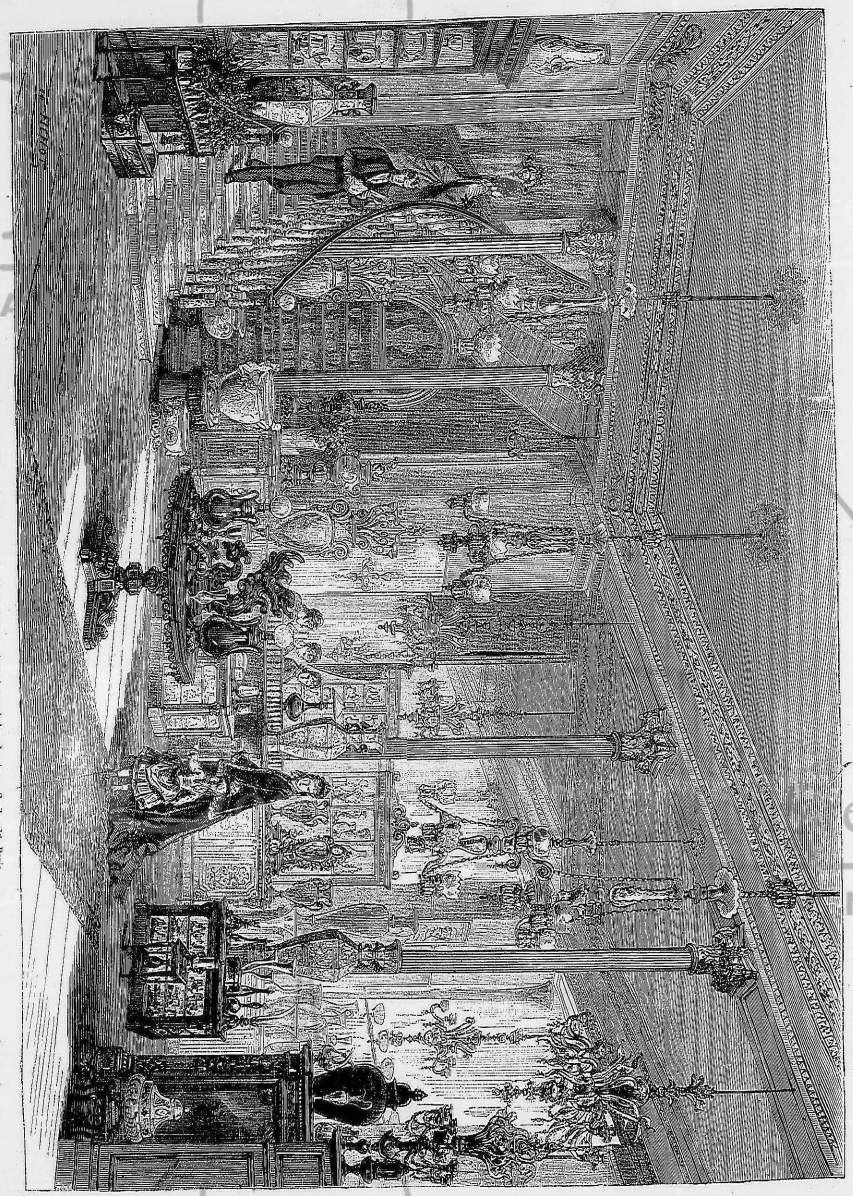
(3) Véanse las *Lecciones de historia argentina* por José M. Estrada.

(4) Geografía de D. José V. Lastarria.

(5) Diego G. de la Fuente.

(6) Boletin de la exposicion nacional.

(1) Martin de Moussy. — *Descripcion geográfica y estadística de la Confederacion Argentina.*



Vista interior de los nuevos almacenes de la *Escalera de Cristal*, rue Auber, 1, et rue Scribe, 16, Paris.

Modelo de un servicio artístico enviado el primero de año al redactor en jefe de EL AMERICANO, por varios de sus compatriotas residentes en Paris.

Llegamos á *Chapa*, primera posta de esta jornada.

La posta de la pampa es el lugar en que se mudan caballos ó se pasa la noche. El Estado subvencionaba á los que se consagran á este negocio, que desaparecen hasta donde es posible descuidarlo.

En la posta hay un corralito de ramas, en el cual se cojen los caballos para la muda, un poco de agua salobre y dos ranchos: uno para alojamiento de los pasajeros, y otro para habitacion del llamado *maestro* de la ya nombrada estacion. Los peones duermen bajo la *ramada* en que se cocina, ó de la diligencia que conducen.

Nos deturimos en tres puntos llamados «Chamico,» «La junta» y «Empiron.» Este no tenia de su tocayo sino las dificultades del camino.

Caia la tarde cuando nos aproximábamos á lo de Villalon, donde debíamos dar por terminada la jornada. Desde una larga distancia descubrimos mas de cincuenta gauchos á caballo, lo cual no dejó de alarmarnos, á pesar de que el dormion del mayoral nos dijo que se trataba de carreras, y nos aseguró que estas ocasionaban aquel grupo de gente fosca y mal engestada.

Bajamos donde Villalon con cierta desconfianza por la seguridad de nuestros equipajes, golosina que suponíamos muy del paladar de aquellos beduinos, que parecian repetir por lo bajo y con tonada el célebre dicho de Proudhon: *la propiedad es un robo*. Pero apénas descubrieron al camárigo, todos ellos echaron pié á tierra y empezaron á saludarlo y pedirle la bendicion. Las exclamaciones de *¡taire! mi pagre! el curita!* y sobre todo los innumerables: *mi Dios mi señor padrecito! el que me crió! el que me bautizó! el muchachito!* que resonaron en torno del sencillo sacerdote, nos tranquilizaron y volvieron la seguridad de que nuestros equipajes continuarian siendo nuestros al dia siguiente.

Biblioteca del Congreso ARGENTINA

Como por ensalmo apareció un fogon, sobre el fogon una marmita, y junto á la llama de la leña un asado.

Aquellos buenos hombres, calumniados por nosotros como lo son casi siempre los pobres gauchos, se reunieron al amor de la lumbre á esperar al canónigo que, de regreso á sus pagos, les iba á hacer el honor de *presidir el fogon*.

Comimos en una mesa de tres piés, traicionera y maligna, que á cada momento se echaba al suelo, y sentados en escaños de adobe, que de puro sólidos nos hacian ver las estrellas.

A contemplarlas de veras salí yo. La luna se alzaba en el confin izquierdo de la llanura, tan pálida que parecia enferma. Un cielo azul y transparente, salpicado de puntos luminosos, cubria el cuadro. Se escuchaban los lejanos balidos de los rebaños de cabras, mezclados con los incomprensibles rumores de la soledad. Una que otra luz revelaba la existencia de otros hogares, mas miserables que el que ardia á pocos pasos de mí, en torno de los cuales se hablaba de amor, y cuya llama secaba tal vez las lágrimas del gaucho soldado, ó de la madre viuda, errante como el pária.

La luz del fogon campesino siempre inspira tiernos sentimientos. La esposa que no tiene para el hijo de su amor otra cuna que sus brazos desfallecidos; el pastor miserable y vagabundo; el payador que entristece el desierto con las notas de su guitarra, y el beduino desertor de los ejércitos, encienden esos fuegos en la única hora en que son libres y felices. El fogon es su centro social, y el fuego el único amigo que los ama y los abriga. Sí, el fuego, corazon del planeta, artífice en la fábrica, guia cuando es luz y vida cuando es calórico, es inspiracion, amor, esperanza, cuando arde en la pampa desheredada!

—

A las tres de la madrugada del 1º de marzo nos pusimos en marcha hácia Córdoba. Atravesamos con dificultad un lugar arenoso que debíamos pasar con *la fresca* para no fatigar demasiado los caballos, y entramos, ya de dia, en los campos vecinos á la posta de *Moyano*, cubiertos de margaritas silvestres y de una yerba de emanaciones resinosas, llamada *poleo* (1).

El Rio Segundo (2), que atravesamos, tirada la diligencia por bueyes, me pareció encantador. Apénas lo vadeamos, bebimos de su agua deliciosa y nos detuvimos un momento á admirar el paisaje, en cuyo fondo apénas se destacaban las sierras sonrosadas. En ambas márgenes del rio habia ranchos blanqueados con cal indígena, de una albura solo comparable con la de la nieve. Sobre los techos de las humildes cabañas se veian tendales de duraznos descarozados, que sus propietarios secaban al sol.

Los postillones refrescaron en la pulperia vecina, cuyas existencias no pasaban de dos azumbres de aguardiente y una hornada de tortas.

A medio dia llegamos á la posta de Rodriguez, posada regular, cercada de algarrobos, con un jardincito y una laguna artificial al frente. En el palenque nos aguardaba la propietaria del parador, mujer alegre, cuarentona, ordinaria como la corteza del roble, parlanchina, hospitalaria y afectísima á encontrar semejanzas. Antes que hubiéramos pisado el patio de la casa, ya sabíamos quiénes eran nuestros parecidos de Córdoba. Entre las plantas del jardin, y mas rosada que sus claveles, se hallaba una muchacha fresca, robusta y costurera.

No habíamos vuelto del fastidio que nos produjo el cariño bodegonero de doña Eduvigis, cuando nos gritó desde el pescante el mestizo dormilon: *Córdoba!*

(*Continuará.*)

Cuadros contemporáneos.

IMPRESIONES DE UN ESPECTADOR.

Anastasio Gribourdin es un honrado agricultor del distrito de ..ndois que se encuentra de paso por Paris: viénesele á las mientes que su humilde persona es una millonésima parte del sufragio universal, por obra y gracia de su calidad de elector, y no quiere malograr la coyuntura de asistir á una sesion de la Asamblea.

Un diputado de su departamento le habia prometido una papeleta de entrada; mas, como al cabo de tres dias de pasos, diligencias y citas, Anastasio Gribourdin se encuentra con las manos vacías, toma una resolucion atrevida: aunque aldeano, como él dice, merced á su bolsa repleta, adquiere, mediante veinte francos una vez pagados, el billete de tribuna de segunda hilera.

Como las impresiones de un ciudadano tan cándido como bisoño en la política, ofrecen cierto interés bajo el punto de vista psicológico, como dirian los prusianos, nos valdremos de la mágica muleta del *Diablo Cojuelo* para destapar bonitamente el cráneo de ese buen hombre y estudiar todos sus pensamientos desde el momento en que se apea del wagon en la estacion de Versalles.

* * *

— En el ferrocarril me tocó un vecino muy amable que me iba enseñando todos los personajes de nota.

Temo sin embargo que se haya equivocado mas de una vez. Al enseñarme á un jorobadillo me aseguró que era Julio Favre y tengo mis dudas sobre el particular.....

Pero no perdamos tiempo.

El hombre que me vendió el billete me recomendó que estuviese á la puerta ántes de la una..... Dicen que habrá toros y cañas.

Con qué gusto voy á contemplar en toda la majestad de su mandato á nuestros beneméritos representantes.

Debe ser un cuadro muy imponente. Cuando estudiaba latin, nos hablaban de los senadores romanos sentados con sus luengas barbas en las sillas curules..... Debe ser algo parecido á aquello, ménos las barbas.

Vaya! creo que es aquí porque hay muchos coches á la puerta. — ¿ Qué dice usted, caballero centinela ? Uso de mi derecho porque he comprado un billete. ¿ A qué cruzar la bayoneta como si yo fuese un prusiano ? ¡ Cuando digo que le compré !.... — Vamos ! con que hay que enseñarle !.... Caracoles !.... pues no faltaba mas..... Si le habré perdido !.... ¿ A ver ?.... Le habré dejado en el bolsillo de mi..... Canarios !.... Un billete que me costó veinte francos..... Satanás !.... Ah..... aquí está, centinela, aquí le tengo..... Bien sabia yo.....— ¿ Con que todo derecho, señor portero ?.... Vaya, un millon de gracias.

* * *

Pues señor ! me habia figurado otra cosa, esos carrejos con papel encolado sobre carton..... no tienen gran aspecto de majestad.

— Señora, ruego á usted que me deje el paraguas : jamás nos separamos uno de otro. ¿ Cree usted acaso que yo soy uno de esos hombres subversivos que hacen arma de todo contra los representantes de la nacion ? Repito á usted, señora, que somos inseparables.

¿ Es la regla ? Pues qué, ¿ estamos en el teatro ?.... Pero, ya que usted se empeña..... ¿ Cómo todavía tres cuartos, cuando ya he pagado veinte francos ?.... Vaya, buena hembra, no se amosque usted, ahí van los quince céntimos.

Por fin salimos del paso !

— Señor mozo, saludo á usted, vengo á contemplar á nuestro diputado en todo su esplendor. Aquí está mi billete. — Mil gracias. — Bueno, hombre, ya oigo que la primera hilera está reservada á las señoras. Me parece justo. Siempre he estado por la consideracion y galantería al bello sexo. Señoras, beso á ustedes todo lo..... Vaya un espantajo de columna que tiene uno delante !

* * *

Toma !..... tome, toma..... es lo mismísimo que en la comedia. ¿ Qué es aquel cajoncito cuadrado que parece un teatrillo de títeres ? — ¿ La tribuna ? — Gracias, caballero. — Como vengo por la primera vez..... Desde que nací, y vá larga la fecha, juré no cerrar el ojo sin ver todo esto. Veinte francos me cuesta, pero no me pesa el gasto.

Todavía no hay nadie en las butacas de la orquesta. Ah ! ahí se ponen los señores representantes ! En efecto, ya llegan siete ú ocho, que hablan, rien y sacan los anteojos..... Hasta ahora, en nada se parece esto á los senadores romanos.

Y aquel que pone las rodillas bajo la barba para echar un sueñecito ! ¡ Calla ! aquel otro envia mil sonrisas á una jovencita, la cual por cierto es linda como una primavera. Parece que hablan en voz alta. Está visto, esto no se parece ni por pienso al senado romano.

¡ Oh ! ¡ oh ! ¿ Quién es aquel gordinflon de cara bonachona que sube la escalera precedido de algunos caballeros que llevan un sombrero apabullado ? — ¿ El presidente ?.... Cá ! yo he visto la fotografía de Thiers y..... Vamos, ya comprendo.... es el presidente de la Asamblea. Me gusta su facha. Pero, no creo que se divierte : está bostezando. Quizá se levantó tarde, almorzó de prisa y le molesta el estómago.

¿ Qué cuaderno es ese que alarga á su vecino ? Algo van á leer..... Pst ! Silencio.

No oigo nada. Todos hablan como si estuviesen en el corral. Quizás no les importe mucho lo que se está leyendo, porque hacen lo mismo todos los dias ; pero yo que hé pagado veinte francos..... El caballero que tengo á mi lado es en extremo complaciente y me explica que se está leyendo el acta del dia anterior..... Que el otro mueve los lábios sin decir nada..... Entónces ¿ á qué viene esa farsa ?

¡ Tilin ! ¡ tilin !.... á otra puerta..... Parece que tienen muchas cosas que contarse. ¡ Tilin ! tilin ! ni siquiera hacen caso de la campanilla del presidente.

Razon tiene aquel caballero que les manda callar. Pardiez ! tambien voy yo á gritar..... ¡ Eh ! calle el gallinero.....

Mi vecino me dice que no tengo derecho..... Que el caballero que gritaba era un ugier y que me echarán á la calle si continúo.

¡ Otra ! para eso pagué yo mis veinte francos.

* * *

Entre tanto haré que me expliquen quiénes son los que están allá abajo.

¿ Sabe usted quién es aquel hombre moreno ? ¿ No ? Gracias..... Ahora entra otro que al andar se apoya en un baston.

Muy agobiado parece para manejar los negocios de Francia, cuando no puede tenerse en pié.

Aquel que llega ¿ es M. Thiers ? — El picarillo ! Parece una ardilla.

¿ Cómo es que no tiene cruces..... ni sombrero con plumero..... ni cosa que lo valga ? Es extraño, cuando los jefes del gobierno vienen por mi provincia están hechos un ascua de oro.

¿ Otra vez la campanilla ? Ahora sí que escucharán..... Se tratará probablemente de alguna medida muy útil al pais.

No. Es un diputado que lanza un epigrama á su compañero.

Por un lado se rien, por otro están bufando de rabia.

¡ Cómo !.... Se apostrofan en alta voz..... menean los brazos como si fuesen aspas de molino.

Jamás me figuré que la Asamblea nacional fuese un cotarro.

Ya se serenan. Ván á discutir. Sube á la tribuna un orador y se echa al coleto un trago. Quizá habrá venido demasiado aprisa. Habla de un miembro honorable, de una comision. No comprendo lo que quiere decir esta palabra. Pero si el miembro es tan honorable ¿ por qué dice él tantas abominaciones ?

El apostrofado sube al púlpito para explicarse y abre un palmo de boca. Por todas partes gritan sin dejarle decir nada. Entónces ¿ por qué le preguntan ?

Interviene el gobierno. La refriega es general. Todos protestan á la vez y en opuestos sentidos. De seguro ván á venirse á las manos. Y el presidente tan tranquilo como si nada hubiese ! Fuerza es que esté muy acostumbrado á ese infierno. Se lo preguntaré á mi vecino.

— Diga usted, caballero, ¿ es lo mismo todos los dias ?.. Parece imposible !

Pues, si lo hubiese sabido juro á Dios que habria guardado mis veinte francos.

No es por el dinero, sino porque no tendria que contar lo que he visto á las gentes de mi pueblo.

Seria darles una puñalada.

Porque he de decir á usted que pertenezco á un departamento ocupado todavía por los prusianos.

¿ Otra vez se disputan ?.... Llévenlos cien mil diablos. Me voy.

Servidor de usted, caballero ; señoras, saludo á ustedes.

Todavía se oye vociferar en el primer piso ! Uf ! respiro, ya estoy fuera.....

Jesús ! Jesús ! me han dejado atolondrado y he dejado mi paraguas en el guardaropa. No me dejan volver á entrar. Mal rayo si vuelvo á poner los piés en ese infierno abreviado, en donde he perdido veinte francos, mi paraguas nuevo y mis ilusiones.

PIÉRRE VERON.

A la América Latina.

ODA.

Á MI AMIGO ARÍSTIDES ROJAS.

Sobre esta tierra de abrasado aliento,
Que se estremece en vigorosa vida
Con las luces del alto firmamento
Y la materia oculta
Que ruje en sus entrañas derretida;
Sobre este mundo que su voz levanta,
Como un himno de amor, porque él encierra
El porvenir del hombre..... vuela, canta,
Espíritu sublime,
Musa nacida al fuego de esta tierra,
Palacio de la luz, que en el granito
Tu canto viva por la gloria escrito.

¿ Qué ponderosas moles son aquellas
Del sur al grande océano mirando,
Que tocan con su frente á las estrellas,
Y entre tormentas viven,
El mar, la tierra, el cielo atalayando ?
Son los Andes, pasmosa maravilla
Del suelo americano, son los Andes
Cuya grandeza primitiva brilla,
Como una cifra eterna
Del porvenir oculto, de los grandes
Destinos de los pueblos de occidente,
Que hoy derraman su sangre estérilmente.

Oh, patria ! Oh, dulce América, de extraños
Calumniada do quier y escarnecida !
Con el vigor de tus serenos años,
Ayer no más esclava,
Independencia, libertad y vida
En una misma adoracion confundes ;
Y al divino esplendor de esa corona
De triples soles, á la vez difundes,
No solo el bien eterno,
Sino que á tu camino se eslabona,
Para amenguar tus regias claridades,
El mal de las sombrías tempestades.

Y en su esplendor Europa, que recela
La gloria que te aguarda, dice al mundo :
« Mirad cuan pavoroso, raudo vuela
« El carro de la muerte
« En el Eden de América fecundo.
« ¡ Horrible mancha y espantable vicio
« De la ley que proclama ! Sangre y duelo,
« Lágrimas y dolor el sacrificio
« Siempre de la República
« Serán al pié del Ande ; que hasta el cielo
« La maldice, con mengua de su gloria,
« En su vida, en sus hijos, en su historia. »

Así la ilustre Europa nos deprime ;
Y el descrédito cubre, con espanto
De la virtud nativa, la sublime
Libertad conquistada.
Más ¿ qué la historia de la Europa en tanto
Dice á la humanidad ? — Dice que muerte
Hubo y desolacion, y por derecho
La cortadora espada del más fuerte :
Dice que entre las sombras
De la gótica edad, fué siempre el hecho
Altar de la razon y el crímen mismo
La ley social, el dios de aquel abismo.

— Y en ese tiempo, añade, de supremos
Trastornos y hundimientos en la vida
Moral de las naciones, ni blasfemos
Ni estúpidos faltaron,
Sin fé, sin convicciones, que perdida
No creyesen la causa sacrosanta
Del progreso social ; y entónces era

(1) El poleo es una planta medicinal de virtudes astringentes.

(2) El sabio Burmeister, citado por el señor Lastarria en su precioso trabajo *La pampa argentina*, describe así el sistema fluvial cordobés : « Se forma de los cinco rios separados que nacen de la sierra de Córdoba y sus dependencias, tomando su direccion principal al Este. El Rio Primero y el Segundo se pierde en Laguillas, el Tercero entra al Paraná, el Cuarto en el Tercero bajo el nombre de rio Saladillo, y el Quinto, que nace de la sierra de San Luis, se pierde en unos pantanos en la sierra austral de Córdoba.

En la Exposicion de Economía doméstica de Paris, los numerosos visitantes del salon en donde centelleaban los especímenes ó muestras del arte del destilador, buscaban sobre todo y cataban casi todos la *Berrichonne*, licor verdaderamente estomacal, que ha recibido los elogios de **Charles Monselet**, EL CÉLEBRE ANFITRION-CUPIDON. — Este licor se aproxima por su suavidad á los elixires mas afamados. Su preparacion está hecha con muchísima minuciosidad, y sus propiedades aperitivas y digestivas han adquirido inmediatamente gran boga.

La *Berrichonne*, amarilla ó verde, deja tras sí un aroma que llena la boca de una frescura suave y procura al estómago un vivo y benéfico calor.

Los Trapistas y otros monjes no han inventado cosa mejor en los laboratorios de sus conventos. Y aunque la *Berrichonne* no sea un licor de elaboracion clerical, no por eso deja de tener las virtudes de un estimulante enérgico.

M. **Dezerville** es el único depositario, 3, *Cité d'Antin*, PARIS. — Tambien se encuentra en las principales ciudades de América.

BIBLIOTECA DEL AMERICANO

NOVELAS, MISCELANEAS, VERSOS, VIAJES, ETC. ETC.

Publicacion popular.

Se ha establecido en Paris una sociedad de literatos y escritores europeos y americanos, con el objeto de emprender una publicacion importante, titulada : BIBLIOTECA DE EL AMERICANO.

Cada mes se publicará un tomo, conteniendo producciones, completamente originales, de algunos novelistas europeos y muchos otros autores americanos.

Entre las exposiciones que en este momento llaman la atencion parisiense, merece particular recomendacion la de M. L. SEUGNOT, célebre confitero de la rue du Bac, número 28 ; esta casa, cuya reputacion debe á *M. Delafolie* y que su sucesor ha sabido aumentar con inteligencia, ofrece este año al mundo elegante un surtido sin rival de bombones : *Albani*, *Kalougas*, *Chattes blanches*, *l'Esprit follet*, etc., son pastas que han de conquistar, no solo en tiempo de aguinaldos, sino en todo el invierno, el monopolio de la voga mas legítimamente adquirida. La casa L. SEUGNOT, antiguo proveedor de los reyes de Francia, se enorgullece con el justo título de su árbol genealógico y fiel á la divisa *noblesse oblige*, ha sabido conservar los favores de su rica clientela.

La librairie Guillaumin, rue Richelieu, à Paris, met en vente : *les Etats-Unis de l'Amérique Septentrionale* ; leurs origines, leur émancipation et leurs progrès, par M. Front de Fontpertuis. 1 volume in-8º. — Prix 8 fr. — Une demi-reliure, 10 fr.

Editor resp. N. BLANPAIN.

IMP. HISPANO-AMERICANA DE ROUGE, DUNON Y FRESNÉ
Calle du Four-Saint-Germain, 43.

ANUNCIOS : Un franco la linea. — ANUNCIOS — RECLAMOS : Precios convencionales.

Los señores GALLIEN, PRINCE Y COMPAÑIA, 12, rue Vivienne, Paris, son los únicos agentes de EL AMERICANO en Francia.

JABON REAL DE TRIDACE
DE VIOLET
PERFUMERIA CON PRIVILEGIO, PARIS
Unico recomendado por las celebridades medicales para higiene, frescura y belleza de la piel.
DEPÓSITO EN TODAS LAS CIUDADES DEL MUNDO.
EXÍJASE LA MARCA DE FÁBRICA.
LA REINA DE LAS ABEJAS.

EL MAS AGRADABLE DE LOS PURGATIVOS
Precio 1,50 VANILLE-QUENTIN Precio 1,50
Se toma ...
Farmacia Quentin, plaza des Vosges, 22, PARIS

CASAMIENTOS RICOS
Dotes de 100,000 á muchos millones
INSTITUTO MATRIMONIAL DE FRANCIA
Mme de Saint Just recibe todos los dias de 1 á 5,
rue Maubeuge, 32, PARIS.

VELOUTINE Ch. FAY
CON BISMUTO ADHERENTE É INVISIBLE
9, calle de la Paix, PARIS,
y en todas las boticas americanas.

EDUCACION EN ALEMANIA
EN EISENACH (Prusse).

PROSPECTO

OBJETO DEL INSTITUTO. — Ofrecer un centro á los jóvenes que vienen de América del Sud para educarse en Alemania.

GARANTIAS. — El director ha dado educacion en la República Argentina á dos mil jóvenes, y ha traido consigo á 15 alumnos de las primeras familias de aquel pais con el mismo fin. Véase las referencias.

EL DIRECTOR es prusiano, habla inglés, francés, castellano y portugués; posee un método particular de enseñar rápidamente el aleman á

LOS EDUCANDOS, que, sabiéndolo, quedarán colocados en los colegios adecuados-elementales ó superiores-politécnicos ó universidades, bajo los auspicios, cuidado y vigilancia del Director.

OBLIGACIONES DEL DIRECTOR. — Correr con todo lo concerniente á la educacion, á los progresos y el bienestar de los jóvenes, colocarlos en colegios correspondientes, presenciar los exámenes, hacer viajes instructivos con los jóvenes en las vacaciones y dar parte á los padres ó tutores mensualmente.

PRECIOS. — Por casa, comida, instruccion y servicio, mensualmente . 8 lib. est., ó 40 pfs.
Por ropa y calzado. . . . . 2 lib. est., ó 10 pfs.

El franqueo de la correspondencia se abona aparte.
Los viajes en el verano idem, si los señores padres deseen que tomen parte.
Nota. — Se paga una anualidad adelantada.

REFERENCIAS : — EN BUENOS AIRES.

El señor Brigadier, general.
D. Bartolomé Mitre, San Martin, 144.
El señor cónsul de Alemania.
D. F. W. Nordenholz, Moreno, 47.
D. Ernesto Bunge, Corrientes, 90.
D. Eduardo Olivera, Perú, 90.
Dr. D. Octavio Bunge, San Martin, 7.
El señor jefe del departamento de Escuelas.
Dr. D. Antonio Malaver.
D. Cárlos Guerrero, Méjico, 92.
D. Adolfo Nuñez, Balcarce, 8.
D. Ernesto Tronquist, Maipú, 19.
D. Cándido Silva, Piedad, 183.
D. Angel M. Mendez, Rivadavia, 94.
D. Natalio Cernadas, Piedras, 134.
D. Germ. Altgelt, Venezuela, 96.

Este último señor, D. G. Altgelt, es mi apoderado general, el cual dará otros pormenores y me hace las remesas.

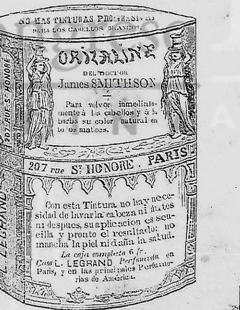
EN MONTEVIDEO : El señor cónsul de Alemania D. C. W. Diehl.
EN RIO JANEIRO : El señor cónsul de Alemania D. H. Haupt.
EN CARRACAS : El señor ministro residente D. E. von Gülich.
EN AMBERES : Bunge y compañia.
EN ROTTERDAM : Sr. D. G. R. Castendyk.
EN HAMBURGO : El señor cónsul general D. E. Camman.
ROBERTO WERNICKE.

VINO Y JARABE FORTIFICANTES
FERRÍFUGOS DE
QUINA-FERRUGINOSA
Devuelven las fuerzas consumidas por las *infermedades*, por la *clorósis*, *sudores abundantes*, *fiebres periódicas y de los pantanos*, *diarrea persistentes*.
VIE GARNIER
Farmacéutico de primera clase de los Hospitales de Paris.
CALLES DE ST-HONORÉ, 215, Y DEL 29 DE JULIO, 10, y en todas las principales boticas de América.

JABON LACTEINA
E. COUDRAY
PRODUCIENDO UN VERDADERO BAÑO DE LECHE
Reconocido en el mundo elegante universal como superior á todos los jabones conocidos hasta el dia para el tocador delicado de las señoras y de los niños y de los baños y la barba.
INVENTADO POR E. COUDRAY PERFUMISTA PRIVILEGIADO
13, rue d'Enghien, 13, PARIS.
Se halla en casa de los principales Perfumistas, Boticarios y Peluqueros de América.

FLOR ESPUMOSA DE DONAC
DEL HIGH LIFE
(privilegio en Francia y en el extranjero)
Agencia única 6, calle Laffayette
(cerca de la Nueva Opera)
Nada iguala al delicioso aroma de este producto que reune á lo delicado del fino Champaña añejo de Coñac, del cual se extrae, la espirituosa efervescencia del mejor vino de Champaña. Este producto no puede menos de ganar á ser congelado. Debe beberse siempre en vasos largos.
20 fr. la botella, 12 fr. 1/2 id., 6 fr. 1/4 id.

TINTA NUEVA
DE MATHIEU PLESSY &
Cruz de la Legion de Honor en la Exposicion de 1867.
NUEVA TINTA DOBLE VIOLETA
PARA COPIAS adoptada por todas las grandes oficinas de administracion.
Depósito en todas las librerías de América.
Boulevart St.-Germain, 90, Paris.



Con esta Tintura no hay necesidad de lavarla cabeza ni ántes ni despues, su aplicacion es sencilla y pronto el resultado; no mancha la piel ni daña la salud.
La caja completa 6 fr.
Casa L. LEGRAND Perfumista en Paris, y en las principales Perfumerías de América.

ALMACEN DE LAMPARAS
DE SOLAR HERMANOS.
Calle de Santo Domingo, n.º 63, edificio de la Compañía de gas. SANTIAGO.
Se coloca toda clase de cañeria para gas y agua, y se tiene en venta constantemente renovado un gran surtido de lámparas, ganchos, campanillas, llaves, cocinas económicas, estufas, baños y otros muchos útiles de uso doméstico. Se encarga tambien de todo otro trabajo concerniente al negocio.

CORRESPONSALES.

Birmingham Sres. Jhon Benson y Comp. — *Glasgow*. Sres. Smith y Wellstood.
Berlin. Sres. Schofer y Hausehner. — *Paris*. D. Manuel Vega.

PURGA Encontrar el medio de purgarse durante varios dias, y, en caso de necesidad, durante varias semanas, sin debilitar ni turbar las funciones digestivas, tal es el problema propuesto y resuelto hace ya mucho tiempo por el Doctor DEHAUT. Al contrario de los antiguos purgantes, las *Píldoras de Dehaut* no hacen efecto sino cuando se toman con buenos alimentos y bebidas fortificantes, tales como *vino, café, té, buen caldo*. Para purgarse con estas píldoras, cada cual escoge la hora y la comida que mas le convienen, segun sus fuerzas, su apetito ó sus ocupaciones. Como un alimento sustancioso neutraliza el cansancio producido por la purga, se decide uno fácilmente á volver á comenzar cuantas veces lo exige el restablecimiento de la salud, ó su conservacion. Se encuentra en AMÉRICA, en todas las principales boticas; y en PARIS, en casa del Doctor DEHAUT.

GRAND HOTEL GASSION
PAU (*Basses Pyrénées*)
Casa de primer órden, con una situacion especial; grandes comodidades, buena mesa, ricos vinos, salon de lectura, é irreprochable servicio. — Se hablan todas las lenguas.
LAFOURCADE hermanos, *propietarios*.

EL CORREO DE EUROPA

ECO DEL CONTINENTE.

A propósito del nuevo año, recordamos á nuestros lectores que el regalo mas útil y mas agradable que pueda hacerse á un francés que habita en España, en la América y en las colonias, es una suscricion al *Correo de Europa*. Este periódico, fundado en 1830, es el mas bien lenido, es una suscricion al *Correo de Europa*. Este periódico, fundado en 1830, es el mas bien lenido, es el mas completo, el mas bien redactado de los periódicos semanales franceses. Adelucho, el mas completo, el mas bien redactado de los periódicos semanales franceses. Además de las noticias políticas de la semana, cada número contiene trozos de literatura escojida de los mejores escritores franceses. Los despachos de este periódico están situados en Lóndres, 12, *Bystate street, Covent Garden*; se encuentran ademas corresponsales del *Correo de Europa* en las cuatro partes del mundo. Los corresponsales de EL AMERICANO están autorizados para recibir suscriciones á este periódico. El precio de suscricion por un año es el siguiente: América Central y Méjico, 19 chelines; Brasil y Montevideo, 21 chelines; Perú y Chile, 25 chelines; España é Indias, 28 chelines.

GRAN HOTEL DE CASTILLA

5, BOULEVARD DE LOS ITALIANOS, Y 101, RUE RICHELIEU, PARIS.

Amueblado con gran lujo; baños en el hotel; salon de lectura; magnífico comedor; excelente cocina; vinos exquisitos.

BOTICA HOMEOPATICA ESPECIAL

DE DERODE Y DEFFÈS

43, *calle de Châteaudun*, 43, *en* PARIS.

Expediciones para la América, bajo las mejores condiciones de precio y de buena preparacion. Unicos propietarios de los gránulos de **Derris**, específico de la **Jaqueca** y de las Neuralgias en general.

INDISPENSABLE Á LAS SEÑORAS

LECHE DE IRIS L. T. PIVER

ÚNICA REVESTIDA DEL SELLO DEL INVENTOR.

LOCION MARAVILLOSA

para blanquear la Tez.

AGUA DENTIFRICIA ODONTALGICA

DE

L. T. PIVER

PARA

BLANQUEAR LOS DIENTES, SANAR LA BOCA.

10, BOULEVARD DE STRASBURGO, 10

PARIS

Depósitos en todas las Ciudades del mundo

WILLIAM RIGDEN

Comisionista.

Rue Meslay, 40. — Paris.

COMPAÑIA

DE LAS

MENSAGERIAS MARITIMAS

PAQUETE-CORREO FRANCES

Desde el 20 de octubre de 1872 habrá el 5 y el 20 de cada mes dos salidas de Burdeos para Buenos Aires, con escala en las siguientes estaciones:

1º **Salida del 20, á las diez de la mañana**

PARA LISBOA, DAKAR, PERNAMBUCO: BAHIA, RIO JANEIRO MONTÉVIDEO Y BUENOS AIRES.

2º **Salida del 5 á las diez de la mañana**

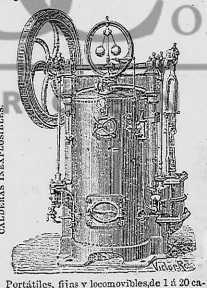
PARA LISBOA, DAKAR, RIO JANEIRO, MONTEVIDEO Y BUENOS AIRES (en 22 dias).

Los paquetes que hacen los dos servicios tomarán pasajeros y mercancías.

LINEAS DE INDO-CHINA — Salida el domingo por la mañana de Marsella cada cuatro dias para los puertos de la INDIA, de la CHINA y del JAPON.

Líneas del Mediterráneo. — Salidas cada semana para los principales puertos del Levante y del Mar Negro.

MAQUINAS DE VAPOR VERTICALES



Portátiles, fijas y locomovibles, de 1 á 20 caballos, mas baratas que todos los otros sistemas, ocupando poco sitio, sin necesidad de instalacion y prontas á funcionar, pudiendo quemarse toda clase de combustibles, dirigidas por cualquier persona, y aplicándose por la regularidad de su marcha á todas las industrias y á la agricultura.

Se envia franco el prospecto detallado.

J. HERMANN LACHAPELLE,

144, FAUBOURG POISSONNIERE, PARIS.

EL CHOCOLATE PURGANTE

DE DESBRIERE

EX-FARMACÉUTICO DE LOS HOSPITALES MILITARES, CABALLERO DE LA LEGION DE HONOR,

PURGA perfectamente sin irritar los órganos digestivos. Arranca la bilis y los humores, y previene la vuelta de las afecciones crónicas.—*Paris, 9, calle de Le Pelsier* y en todas las principales farmacias de las Américas. — *Estad en guardia contra las numerosas falsificaciones.*

MANUFACTURA DE PIANOS

Mrs PLEYEL WOLFF ET Cie

EN PARIS.

Pianos de cola.		*Pianos verticales.*	
Nº 1. Gran modelo á cuerdas cruzadas.	4,500	Nº 4. Cuerdas oblicuas	2,300
» 2. Modelo mediano á id. id.	3,800	» 5. id.	2,000
» 3. Pequeño modelo á id. paralelas. .	2,700	» 6. id.	1,700
» 3 bis. Pequeño modelo á id. cruzadas.	2,100	» 7. Cuerdas verticales.	1,400

1º La construccion de estos diferentes modelos los permite soportar los climas mas rigorosos.

2º Para evitar la falsificacion, acompaña á los pianos un certificado de su origen con nuestra firma social y la marca de la fábrica.

3º Reclámese este documento.

Productos fuera de concurso en todas las exposiciones desde 1855.

A LA REDINGOTE GRISE

PARIS, 45, rue de Rivoli (au coin de la rue Saint-Denis).

ROPA PARA HOMBRES Y NIÑOS.

Por **49** francos se da:

Un traje completo (ceremonia).
Una levita forrada de seda.
Un pantalon de paño fino.
Un chaleco de paño fino.
Un sombrero de seda.

Por **39** francos se da:

Un traje completo (fantasía).
Una jaqueta.
Un pantalon.
Un chaleco.
Un sombrero á la moda.

TRES RECOMENSAS PARA LA BARATURA ESCEPCIONAL DE SUS TRAJES.

Jaqueta punteada.	17 fr.
Levita forrada de seda.	26
Sobretodo, fantasía.	23

Pantalon, fantasía.	
Pantalon paño fino.	
Traje completo punteado.	

VENTA AL POR MENOR Á LOS MISMOS PRECIOS QUE POR MAYOR.

NO MAS CANAS

POMMADE BLANCHE

DEL DOCTOR WILLIAM NORTH

PARA DEVOLVER PROGRESIVAMENTE AL PELO

SU COLOR PRIMITIVO

Esta pomada reemplaza con ventaja las pomadas mas famosas para el tocador. Empléese del mismo modo.

NEOGENE du Dr NORTH

AGUA PARA DEVOLVER al pelo en POCOS DIAS

SU COLOR PRIMITIVO

Buen éxito garantizado infalible del rubio al negro.

Superioridad indisputable, empleo inofensivo.

PERFUMERIA ORIENTAL, 3, rue Bergère, PARIS, y en todas las principales boticas de América.

DIEZ AÑOS DE EXITO.

VINO DE CHASSAING

BI-DIGESTIVO CON PEPSINA Y DIASTASIS.

Se prescribe por los médicos contra las enfermedades del estómago, digestiones difíciles, discinteria, vómitos, gastralgias.

2, *ruede la Coutelerie (Av. Victoria), Paris*

FABRICA DE TINTAS DE IMPRENTA

DE

COLORES Y DE BARNICES

—

A. LEFRANC

Casa en Paris. CALLE DE TURENNE, 64. *Colores y barnices.*

Fabrica en Issy (SEINE)

Casa en Paris. 4, CALLE DE L'ABBAYE. *Tintas de imprenta.*

Tintas negras y de colores para viñetas, ilustraciones, acciones, mandatos, carteles y *periódicos*.

Las tintas de *A. Lefranc* son empleadas para la impresion de sus hermosas publicaciones por los Sres. Mame y Compañía, de Tours, los Sres. Lahure, Garnier hermanos, Lapiace y Sanchez, de Paris, etc., etc.

El Mundo Ilustrado, El Almanaque Pintoresco, La Mo da Ilustrada, La Vuelta del Mundo, La Historia de los Pintores y gran cantidad de otras hermosas publicaciones se imprimen actualmente con las tintas de A. LEFRANC.

PAPEL DE IMPRENTA

A LOS DIARIOS DE AMÉRICA.

La administracion de EL AMERICANO, que está en relacion con las grandes fábricas de papel de toda Europa, ofrece á las imprentas de América comprar todo el papel que necesiten, de cualquiera clase que sea, y á las condiciones mas ventajosas.

PILULES GOURMANDES PURGATIVES GAUVIN

VEGETALES

55, *boulevard Sebastopol*, EN PARIS.

higiénicas, preservadoras, curativas del estreñimiento y de todo malestar que, descuidado, llega á ser enfermedad. **30 años de buen éxito**, comprobado en Francia y en el extranjero. Las píldoras se hallan en un frasco dentro de una caja. En Buenos Aires, Rosario, Montevideo, *en casa de Demarchi hermanos y compañía.*

GRAGEAS DE GELIS Y CONTE

Aprobadas por la Academia de Medicina de Paris.

Resulta de los informes dirigidos á dicha Academia el año de 1840, y hace poco tiempo que las GRAGEAS DE GELIS Y CONTE, son el mas grato y mejor ferruginoso para la curacion de la clorosis (*gabelet*), de las pérdidas blancas, de las debilidades de temperamento de ambos sexos, y para facilitar la menstruacion, sobre todo á las jóvenes, etc. etc.

Depósito general en Paris, en casa de Labélouye y C.ª, 99, rue d'Aboukir, y en todas las principales farmacias de las Américas.

Biblioteca del Congreso Argentino